A.M.D.G.
BIBLIOTHÈQUE
CATHOLIQUE.

J 2

BT
1101
.F8
1825
v.4
SMRS

142
J.7
A.3

DÉFENSE
DU CHRISTIANISME
OU
CONFÉRENCES
SUR LA RELIGION.

s/ les livres irréligieux
p. 228-263

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/dfenseduchrist04fray

6

DÉFENSE
DU CHRISTIANISME
OU
CONFÉRENCES
SUR LA RELIGION,

PAR M. D. FRAYSSINOUS,

ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS, PREMIER AUMÔNIER DU ROI.

In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.
Dans les choses nécessaires unité, dans les douteuses liberté, dans toutes charité.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.
DE L'IMPRIMERIE D'AD. LE CLERE ET Cie,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 35.

M DCCC XXV.

DÉFENSE
DU CHRISTIANISME.

MAXIMES
DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE
SUR LE SALUT DES HOMMES.

L'Église catholique professe, touchant le salut des hommes, trois maximes principales qui sont pour ses ennemis un sujet de déclamations violentes et de triomphes imaginaires, qui sont, même pour des chrétiens foibles ou peu éclairés dans la foi, un sujet de trouble et de scandale. Ces maximes, loin de les dissimuler, l'Eglise les professe si hautement, si nettement, qu'elles entrent dans les premiers élémens de sa doctrine; l'enfance les répète comme l'âge mûr, tant elles sont fondamentales. Les voici, Messieurs, dans toute leur simplicité : « Sans le » baptême, nul n'entrera dans le royaume

» des cieux; hors de l'Eglise, il n'est point
» de salut; sans la foi, il est impossible de
» plaire à Dieu. » Ici l'imagination se déconcerte, et la raison semble d'abord justifier ses alarmes. Quoi! dit-on, sans le baptême point de salut, et que faites-vous donc de cette multitude prodigieuse d'enfans morts sans l'avoir reçu? ces créatures innocentes, vous les dévouez aux flammes éternelles; quel dogme barbare! Hors de l'Eglise point de salut! et que deviennent donc toutes ces sociétés chrétiennes qui vivent séparées de l'Eglise catholique, et que vous appelez schismatiques, ou qui professent une doctrine contraire à la sienne, et que vous appelez hérétiques? Que savez-vous si les erreurs que vous leur attribuez ne sont pas, à leurs yeux, la vérité même, et si la bonne foi ne les justifie pas devant Dieu? De votre part quelle intolérance! Sans la foi, il n'est point de salut! et quelle sera donc la destinée de ces peuples qui n'ont jamais connu la révélation? Est-ce la faute du noir de la Guinée ou du sauvage du Canada si la lumière de l'Evangile n'a pas brillé pour lui? faut-il faire aux hommes

un crime de leur naissance, envoyer l'un au ciel, parce qu'il est né à Rome, et l'autre en enfer, parce qu'il est né à Constantinople? « S'il étoit, dit Jean-Jacques, une re-
» ligion sur la terre, hors laquelle il n'y eût
» que peine éternelle, et qu'en quelque lieu
» du monde un mortel de bonne foi n'eût
» pas été frappé de son évidence, le Dieu
» de cette religion seroit le plus inique et le
» plus cruel des tyrans. » Et les prêtres qui enseignent ces abominables maximes ne méritent-ils pas d'être poursuivis comme les ennemis et les bourreaux du genre humain? Voilà, Messieurs, ce que l'on dit, et ce que peut-être vous avez entendu dire; mais du moins on ne dira pas que nous cherchons à décliner, à dissimuler les difficultés sur une des matières les plus importantes et les plus délicates; les voilà exposées avec franchise: on pourroit y mettre plus de cette pompe et de cette sensibilité dont se pare le charlatanisme; on n'y mettroit pas plus de vérité.

Mais que direz-vous, Messieurs, si je vous fais voir que ce ne sont ici que des déclamations mensongères qui portent sur de fausses idées de la doctrine catholique, et

que, pour faire disparoître la difficulté, il suffit de rétablir la véritable notion des choses, de présenter le dogme tel qu'il est, et non tel que se plaisent à le forger ses ennemis? Oui, Messieurs, j'ose croire que cette conférence vous convaincra que le romanesque Jean-Jacques, sur cette matière comme sur bien d'autres, a plus écouté son imagination que sa raison, et que la *Profession de foi du vicaire savoyard* n'est qu'un amas de fausses suppositions et de sophismes pompeux. Je ne viens pas vous proposer des explications arbitraires de la doctrine de l'Eglise; je ne dirai rien de moi-même et que je n'appuie sur les plus graves autorités : mais, en profitant des lumières de ceux qui m'ont précédé dans la carrière, peut-être viendrai-je à bout de vous présenter la vérité sous un jour plus sensible. Ainsi que faut-il penser du sort des enfans morts sans baptême? que faut-il penser du sort des chrétiens morts hors du sein de l'Eglise catholique? que faut-il penser du sort des infidèles morts sans avoir connu la révélation? Telles sont les trois questions qu'il s'agit d'éclaircir.

Je dois faire observer avant tout, Messieurs, qu'il ne faut pas confondre la foi de l'Eglise avec l'opinion de quelques docteurs particuliers; qu'il seroit très-injuste de rendre l'Eglise responsable de toutes les idées singulières qui peuvent entrer dans l'esprit d'un théologien quelconque; que, si l'on veut la combattre par ses propres maximes, il faut lui opposer celles qu'elle avoue, qui se trouvent dans ses symboles, dans ses professions de foi, dans son enseignement public, et non dans les écrits de quelques auteurs qu'elle n'est pas obligée de reconnoître pour ses organes. Il en est, sous quelques rapports, de la science de la religion comme des sciences humaines. Dans la jurisprudence, s'il est des principes généralement avoués, combien de points délicats, épineux, sur lesquels les opinions sont partagées, jusqu'à ce que l'autorité suprême s'explique par un jugement solennel! dans les sciences naturelles, que de questions qui divisent les savans, jusqu'à ce que des phénomènes bien constatés, une expérience, un fait sensible, viennent fixer l'opinion de tous les esprits! Ainsi la religion a des points invariables, fixés par

l'autorité de ceux qui en sont les dépositaires, mais elle a aussi des points controversés sur lesquels il n'a pas plu à la Providence de s'expliquer, ni à l'Église de décider, et qui sont abandonnés aux disputes des écoles, jusqu'à ce qu'il intervienne un jugement irréfragable; de là la distinction entre les dogmes et les opinions. C'est ici le cas de rappeler une maxime célèbre qui doit être la règle de tout théologien digne de ce nom : Dans les choses qui nous sont proposées à croire par l'Église universelle, il ne doit pas y avoir partage, mais unité de croyance : *In necessariis unitas;* dans celles qui, n'étant pas décidées, sont un sujet légitime de controverse, liberté d'opinions : *In dubiis libertas;* dans la défense des unes et des autres, loin de leurs partisans l'aigreur et l'emportement, et, si la doctrine peut diviser les esprits, que la charité confonde les cœurs : dans tous les cas, charité : *In omnibus caritas.*

C'est, Messieurs, dans cet esprit que nous allons entamer et résoudre la première question : que faut-il penser du sort des enfans morts sans baptême? Exposons d'abord ce

qu'ordonne de croire la foi catholique, et nous verrons ensuite ce que nous permet l'opinion. Nous le dirons sans détour; que ces enfans descendent dans l'enfer, qu'ils soient damnés, qu'il n'y ait pas pour eux de région mitoyenne entre le ciel et l'enfer; qu'ils soient privés à jamais de la possession du Dieu qui fait le bonheur des élus dans le royaume céleste, tel est le langage, telle est la doctrine de l'Eglise; mais là se borne son enseignement : hors de là est la région des opinions et des conjectures. Et quoi! direz-vous, ce sont là tous les adoucissemens que vous sembliez annoncer touchant le dogme catholique! C'est ici qu'il faut nous expliquer et nous entendre. Qu'est-ce que le ciel? c'est le lieu des récompenses et de la félicité. Qu'est-ce que l'enfer? c'est le lieu des privations et des peines. Mais dans l'enfer comme dans le ciel il est diverses demeures; pour les uns, les châtimens sont divers suivant les fautes, comme pour les autres les récompenses varient suivant le degré de mérite et de vertu. Que les enfans baptisés, mourant dans leur innocence, soient éternellement heureux dans le ciel, c'est un point

de la croyance catholique; que les enfans non baptisés soient privés de ce bonheur, et que leur damnation soit inséparable de cette privation, c'est encore un article de notre foi. Mais jusqu'à quel point Dieu leur fait-il connoître la grandeur du bien dont ils sont privés? dans quel degré de douleur et d'amertume en sentent-ils la privation? c'est un secret pour nous, et nous ne sommes pas obligés de croire qu'ils en sont aussi douloureusement affectés que peuvent l'être ceux qui, par leurs fautes personnelles, ont perdu ce bien immense. De plus, outre cette privation de félicité, les enfans souffrent-ils une peine positive, telle que celle du feu, plus ou moins vive? sur cela, l'Eglise n'a rien décidé, et permet à chacun d'embrasser le sentiment qui lui paroît le plus plausible. Je vous prie de remarquer, Messieurs, que le bonheur de voir et de posséder Dieu dans les cieux, de le contempler dans ses perfections adorables, dans cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, comme parle saint Augustin, que ce bonheur est une faveur purement gratuite, une libéralité toute miséricordieuse, que Dieu ne doit à per-

sonne; c'est une destinée si haute, si sublime, si divine, que l'homme n'a par lui-même nul droit d'y prétendre : dès-lors, si les enfans en sont privés, je vois là pour eux la perte d'une immense félicité, mais du côté du souverain Juge, qui ne la devoit à personne, il n'y a pas même une ombre d'injustice.

Donnons à cette matière un plus long développement; il suffit d'être initié aux premières études théologiques, pour savoir que saint Fulgence au cinquième siècle, saint Grégoire le Grand dans le sixième, et après eux plusieurs théologiens ont pensé que les enfans non baptisés, outre la privation de la félicité céleste, souffroient encore, à cause de la tache originelle, une peine sensible, celle du feu, plus ou moins vive; mais nous savons également que l'opinion contraire a été embrassée par saint Grégoire de Nazianze, saint Thomas, saint Bernard, et le très-grand nombre des docteurs des écoles catholiques, sans qu'il se soit élevé contre eux aucune réclamation de la part de ceux qui sont les dépositaires de la foi, je veux dire, de la part du corps des premiers pas-

teurs, des évêques, et du souverain pontife qui en est le chef; et, pour tout homme instruit et impartial, cela seul décèle un partage d'opinions d'après lequel il est permis à chacun d'abonder dans son sens. Saint Augustin, cette grande lumière de l'Église chrétienne, qui paroissoit d'abord pencher vers le sentiment le plus sévère, avoue, dans une lettre à saint Jérome (1), que, lorsqu'il vient à examiner la question des peines subies par ces enfans, il n'éprouve que doutes, perplexités, embarras. Ce n'est pas tout; dans son dernier ouvrage contre les pélagiens, celui qu'il composa contre l'un de ces sectaires, nommé Julien, il dit en propres termes (2) : « Je ne dis » pas que les enfans morts sans baptême » doivent subir une si grande peine, qu'il » vaudroit mieux pour eux qu'ils ne fussent » pas nés..... Quoique je ne puisse pas dé- » cider ce que sera, quelle sera, et com- » bien grande sera leur damnation, je n'ose » néanmoins dire qu'il seroit meilleur pour

(1) Epist. XXVIII.
(2) [illegible]

» ces enfans de n'être point que d'être dans » cet état.» Ainsi saint Augustin permet de penser que la damnation de ces enfans est telle, qu'ils aiment mieux exister que de ne pas exister.

Je ne permettrai pas de les appeler simplement heureux; je ne dirai pas qu'ils jouissent d'un bonheur naturel pur et sans mélange; non, je ne vais pas jusque là, mais je puis me les figurer comme des princes détrônés, privés d'un royaume auquel ils pouvoient prétendre, comme des exilés qui regrettent une patrie qu'ils ne doivent jamais revoir; je puis croire que leur destinée est préférable au néant. Ce monde, Messieurs, n'est pas le séjour du repos et du bonheur parfait, et cependant il est peu d'hommes qui préfèrent la mort à la vie. Tel est donc le sort de ces enfans, que, tout imparfait qu'il est, ils l'aiment mieux que l'anéantissement, et qu'ils désirent de le conserver.

Quel étoit sur cette matière le sentiment de l'évêque de Meaux, qui, de son vivant même, fut révéré comme l'oracle de l'église gallicane, et qui a été le théologien le plus

sublime comme le plus grand orateur de son siècle et de sa nation? Nous avons de lui un écrit raisonné sur le sort de ces enfans, dont voici l'origine : Un prélat romain, le cardinal Sfondrate, avoit avancé à ce sujet une opinion qui parut s'éloigner de la simplicité et de la pureté du dogme catholique; Bossuet, de concert avec plusieurs évêques français, le dénonça au saint Siége dans une lettre adressée au pape Innocent XII, lettre que nous avons encore. Bossuet s'y élève bien avec force contre ceux qui veulent affranchir les enfans non baptisés de la damnation, mais en même temps il reconnoît que la plupart des docteurs les *prétendent exempts de la peine du sens, c'est-à-dire, du tourment du feu éternel;* et il étoit si loin de condamner ce sentiment comme une erreur, qu'il ajoute : « Que nous importe à nous qui ne dispu-
» tons pas sur ce point?... nous l'abandon-
» nons à la dispute des théologiens. »

Je pourrois me prévaloir d'une autorité plus imposante encore par l'éminente dignité du personnage, celle d'un des plus savans papes qui se soient jamais assis sur

la chaire de saint Pierre, de Benoît XIV (1), qui a vécu dans le dernier siècle. Ses écrits, pleins d'une immense érudition, sont remarquables par l'exactitude avec laquelle il distingue les dogmes qu'il faut croire des opinions qui sont un sujet de controverse; or, dans un de ses ouvrages, ayant eu occasion de parler de la damnation de ces enfans, il dit : « Outre la privation de la béati-
» tude sont-ils exempts ou non de la peine
» qu'on appelle du sens? c'est une chose en-
» core controversée parmi les théologiens. »
» Donc ici l'Eglise n'a rien décidé.

Il n'est personne parmi vous qui ne connoisse de réputation cette célèbre école de théologie de Paris, à laquelle l'église gallicane a dû la plus grande partie de sa gloire, parce que c'étoit dans son sein que s'étoient formés tant de pontifes et de docteurs pleins de science et vertu. Dépositaire et gardienne fidèle de toutes les bonnes doctrines, son autorité est d'un très-grand poids; or elle a ici consigné son sentiment dans un acte très-solennel, dans la censure qu'elle fit de l'E-

(1) De Festis, cap. VIII; De Sabbato sancto.

mile de Jean-Jacques en 1762, censure qui est un chef-d'œuvre non de style, mais de doctrine. L'école de Paris (1) y déclare en propres termes que la seule chose enseignée comme un article de foi, c'est que ces enfans sont privés de la possession de Dieu, grâce toute gratuite, qui ne leur étoit pas due; ensuite elle expose la doctrine de saint Augustin, telle que nous l'avons fait connoître, et, comme tout cela est avoué, je m'abstiendrai de toute citation.

Mais où se trouve plus spécialement consignée la foi catholique, c'est dans les décrets de ces conciles appelés généraux parce qu'ils représentent l'Église entière, ou bien dans ces livres élémentaires appelés catéchismes, qu'elle met dans les mains des fidèles, et qui sont l'expression la plus simple de la croyance universelle. Or, dans deux de ces conciles généraux, l'un tenu à Lyon et l'autre à Florence, il a bien été décidé que les enfans, souillés de la tache originelle comme ceux qui sont coupables de péchés actuels, descendent dans l'enfer, mais pour subir toutefois des peines inégales; et nos caté-

(1) Censure de la proposition XXVIe.

chismes, en enseignant qu'ils sont dans une éternelle séparation de Dieu, n'ajoutent pas qu'ils y sont livrés aux flammes éternelles, ainsi que les incrédules aiment à le supposer; le croie qui voudra, quant à moi, je ne le crois pas.

Je ferai à ce sujet une réflexion qui peut être utile. Lorsque l'Église a parlé, le vrai fidèle n'a d'autre partage que la soumission; il n'est ni génie, ni science humaine, qui ne doive s'abaisser devant cette Église enseignante à laquelle Jésus-Christ a confié le sacré dépôt; il ne s'agit même pas d'opposer l'Église ancienne à l'Église moderne, de s'armer contre ses décisions de quelques passages des livres saints, ou des saints docteurs; tout cela conduiroit à la voie de discussion et d'examen, voie impraticable à la presque totalité du genre humain, et dans laquelle on a vu s'égarer si souvent les plus habiles. Les promesses de Jésus-Christ embrassent tous les temps; assistée par l'Esprit de vérité, l'Église doit traverser tous les âges dans l'inviolable pureté de sa doctrine; elle est aussi vraie aujourd'hui dans son enseignement qu'elle l'étoit, il y a dix-huit siè-

cles; aussi la seule chose qui intéresse essentiellement le fidèle, c'est de savoir ce que l'Église enseigne; il n'a pas besoin de remonter plus haut ni de chercher au-delà; l'autorité, voilà sa règle. Si les esprits viennent à franchir cette barrière sacrée, attendez-vous à les voir goûter de toutes les erreurs sans être satisfaits par aucune, et, poussés par une injuste curiosité, tomber enfin dans les plus prodigieux égaremens. Ainsi, du moment que l'Église prononce, soyons dociles, comme doivent l'être des enfans à l'égard d'une mère honorée et tendrement chérie; mais aussi ne voyons pas dans elle un tyran qui voudroit nous assujettir à ses caprices; sachons user de la sage liberté qu'elle-même autorise; et certes, si c'est un crime à ses yeux que de convertir ses dogmes en opinions humaines, ce seroit aussi un excès très-répréhensible que de convertir ses opinions privées en dogmes catholiques; ce seroit se croire plus clairvoyant et plus orthodoxe que celle qui est pour nous la colonne de la vérité; ce seroit vouloir imposer aux esprits un joug intolérable, mettre ses sentimens particuliers à

la place de ceux de l'Eglise elle-même, caractère qui fut celui des novateurs de tous les temps : car si des schismes, si des hérésies ont désolé l'Eglise, c'est précisément parce que des particuliers ont préféré leurs opinions privées à la doctrine universelle. Si donc l'Eglise catholique décide sur ce qui est en litige touchant le sort des enfans morts sans être baptisés, nous ne disputerons pas avec elle, nous nous soumettrons d'esprit et de cœur, sans réserve, à sa décision suprême; mais jusque là, libres dans nos opinions, nous aimerons à embrasser celle qui nous paroîtra, d'après nos foibles lumières, plus conforme à la bonté divine.

Passons à la seconde question : que faut-il penser du sort des chrétiens qui meurent hors du sein de l'Eglise catholique?

Dans l'antique symbole que chante le peuple fidèle au milieu de la célébration des saints mystères, nous faisons profession de croire que l'Eglise fondée par Jésus-Christ est une : *Credo.... Ecclesiam unam.* Une dans sa foi, elle n'avoue pour ses en-

fans que ceux qui professent sa doctrine; une dans son gouvernement, elle forme un seul troupeau sous la conduite des mêmes pasteurs. Sans doute l'Eglise n'exige pas des fidèles la connoissance détaillée, approfondie de tous les points de sa doctrine; elle ne demande pas d'un homme du peuple une foi aussi développée, aussi éclairée que de ceux à qui l'enseignement en est confié; mais le véritable fidèle a la connoissance expresse des points principaux, sans lesquels il ne sauroit ni penser, ni vivre en disciple de Jésus-Christ, et il les embrasse tous sans exception par la disposition sincère où il est de croire tout ce que l'Eglise enseigne. Sans doute celle-ci reconnoît bien et des articles fondamentaux, tels que le mystère d'un Dieu fait homme, sur lesquels repose comme sur sa base l'édifice entier de la religion, et des articles moins importans, tels que le culte des saints; mais la croyance des uns n'autorise pas l'indifférence pour les autres, et n'y attacher aucun intérêt, sous prétexte qu'on peut les négliger impunément, est un outrage fait à la révélation, dont toutes les parties sont dignes de nos respects et de nos

hommages. Voyez comment sont ordonnées les sociétés humaines, vous y trouverez des lois fondamentales qui forment leur constitution, et des lois particulières qui composent leur code civil. Celui qui voudroit ébranler le fondement même de l'Etat seroit bien plus coupable que celui qui violeroit une simple loi réglementaire; toutefois il n'est pas de loi qu'il soit permis de violer; ici toute transgression est justement réprimée; sans cette vigilance sévère, l'esprit de désobéissance et de révolte gagneroit insensiblement, et l'édifice social, entamé de toutes parts, finiroit par tomber en ruines. Ainsi en est-il de la société chrétienne: elle a des dogmes principaux, tels que ceux qui sont énoncés dans le symbole des apôtres, et des dogmes moins essentiels à la vérité; mais, pour les seconds comme pour les premiers, elle exige une soumission pleine et entière de l'esprit et du cœur; le mépris d'un seul est à ses yeux une hérésie; la révolte sur un point conduit à la révolte sur beaucoup d'autres; bientôt, si elle n'étoit pas arrêtée, le christianisme seroit mis en pièces, et l'Eglise, loin d'être belle par son unité,

ne seroit plus que ce royaume divisé contre lui-même, dont parle l'Evangile, et ne formeroit plus qu'un assemblage monstrueux de parties bizarres et difformes. Unité dans la foi, unité dans le gouvernement, tel est le caractère de l'Église catholique; aussi tout ce qui est séparé de sa communion, tout ce qui ne professe pas sa doctrine, elle le regarde comme placé hors de la voie commune de la vérité et du salut. Telle est la maxime générale, mais en même temps voici des maximes universellement avouées, et d'après lesquelles il faut savoir modifier le sens et l'étendue de la précédente.

Une première maxime, c'est qu'il est des erreurs innocentes devant Dieu, parce qu'elles sont involontaires; le mensonge se présente quelquefois sous des couleurs si séduisantes, il est séparé du vrai par des nuances si légères; souvent la vérité se trouve dans des points si délicats, si difficiles à saisir, qu'elle peut échapper à toutes les recherches. Excuser toutes les erreurs seroit un relâchement très-pernicieux; les condamner toutes comme criminelles seroit un absurde rigorisme; se tromper quelquefois est une suite

inévitable des bornes et de la foiblesse de l'esprit humain. Quel est le magistrat qui oseroit rendre la justice; quel médecin voudroit entreprendre de soulager les infirmités et les maladies de l'espèce humaine; quel ministre de la religion se chargeroit de diriger les consciences, si, au tribunal de Dieu, ils étoient responsables de tous les faux jugemens de leur esprit? Non, l'étude, la sagacité, la vertu, ne suffisent pas pour mettre l'homme à l'abri de toute erreur. Je crois bien que la vérité, pour être sentie, demande encore plus de droiture dans le cœur que de pénétration dans l'esprit, que beaucoup d'erreurs viennent des passions; mais enfin qui oseroit dire que la mauvaise foi a présidé à toutes les disputes qui se sont élevées même parmi les plus illustres et les plus saints personnages, à commencer par saint Jérôme et saint Augustin, et à finir par le Père Mabillon et le célèbre réformateur de la Trappe? Oui, il est des erreurs qui viennent plutôt de foiblesse que de malice, et qui ne sont pas imputées à l'homme par le souverain Juge qui voit le fond des cœurs.

Une seconde maxime, c'est qu'il peut en être des erreurs concernant la religion, comme des erreurs d'une autre sorte, je veux dire qu'il peut s'en trouver d'involontaires, et qui ne sont pas imputables. Le schisme et l'hérésie sont condamnables, mais il n'est pas de crime sans volonté, et devant Dieu nous ne sommes pas coupables, quand le cœur est innocent. Nous, hommes, ne pouvant juger que sur les apparences, nous appelons catholiques tous ceux qui sont nés et qui vivent dans le sein de l'Eglise catholique, et nous accusons de schisme et d'hérésie tout ce qui est né et vit hors de sa communion extérieure; mais cherchons à bien démêler les choses, et à les voir comme elles sont dans la réalité.

Cet homme est né et vit dans le sein de l'Eglise romaine, mais en même temps, par ses discours ou ses écrits, il inspire le mépris de l'autorité ecclésiastique, il dénigre les pasteurs légitimes, il souffle l'esprit de révolte contre eux; n'hésitons pas à dire qu'il est animé d'un esprit schismatique, et qu'il en est coupable devant Dieu. Au contraire, dans une société chrétienne séparée de la nôtre,

si ceux qui la composent n'y adhéroient pas par choix, volontairement, avec connoissance de cause, cette bonne foi les rendroit devant Dieu innocens du crime de schisme.

Cet homme, extérieurement catholique, n'est pas soumis aux décisions de l'Eglise d'esprit et de cœur; il rejette quelque point de sa doctrine : par cela seul, il est coupable d'hérésie devant celui qui sonde les reins et les cœurs, suivant l'expression de l'Ecriture. Au contraire, au milieu d'une société d'ailleurs hérétique, on peut être innocent d'hérésie, si l'on ne professe l'erreur que par l'ignorance invincible de la vérité; aussi est-ce un principe très-connu et non contesté, que l'hérésie est bien moins dans l'erreur que dans l'opiniâtreté à la soutenir malgré le jugement de l'Eglise. Autrefois saint Cyprien soutenoit une opinion qui, après lui, fut condamnée: il pouvoit être innocent, mais après la décision de l'Eglise ses sectateurs furent coupables et traités d'hérétiques, ce qui fit dire à un antique et célèbre auteur de l'église des Gaules que les maîtres sont absous et que les disciples sont condamnés : *Absolvuntur magistri, damnan-*

tur discipuli. Dès-lors un chrétien qui ne resteroit séparé de la communion ou de la foi de l'Église catholique que par une ignorance tout-à-fait involontaire ne seroit pas condamnable pour le seul fait de la séparation ou de l'erreur. Il faut le dire, il faut le proclamer hautement, l'homme, au tribunal de Dieu, ne sera responsable dans ses opinions que de sa mauvaise foi, dans sa conduite que des transgressions volontaires de ses devoirs.

Et ne pensez pas que la doctrine que je viens d'exposer sur le caractère du schisme et de l'hérésie soit de mon invention; car, outre qu'elle paroît si conforme à la saine raison, je puis l'appuyer des autorités les plus graves et même les plus décisives. Qui jamais a été plus grand défenseur de l'unité, et un fléau plus redoutable de l'hérésie que saint Augustin? eh bien! voici ce qu'il dit dans sa lettre quarante-troisième, adressée à Glorius : « Il ne faut pas mettre au rang » des hérétiques ceux-mêmes dont les er- » reurs sont plus pernicieuses, pourvu qu'ils » ne les défendent pas opiniâtrément, et » l'on doit particulièrement faire cette jus-

» tice

» tice à ceux dont les erreurs ne sont point
» le fruit de leur présomption et de leur
» témérité, et qui, ne s'y trouvant enga-
» gés que par le malheur qu'ont eu leurs
» pères de s'y laisser séduire, se mettent en
» peine de chercher la vérité, prêts à reve-
» nir de leurs égaremens dès qu'elle leur
» apparoîtra. »

Dans les commencemens du cinquième siècle, vivoit à Marseille un prêtre nommé Salvien, renommé pour son savoir et son éloquence : nous avons de lui plusieurs écrits, et un entr'autres sur la Providence, divisé en huit livres; c'est dans le cinquième qu'il parle de la foi des Goths et des Vandales, peuples élevés, nourris dans une hérésie alors fort répandue, dans l'arianisme. Salvien étoit bien loin de les regarder tous indistinctement comme coupables du crime d'hérésie; il fait observer que ces barbares ne savoient que ce qu'ils avoient appris de leurs docteurs, et que les traditions reçues étoient pour eux toute la loi; et il ajoute : « Ils sont
» donc hérétiques, mais sans le savoir : *Hæ-*
» *retici ergò sunt, sed non scientes.* C'est
» bien avec nous qu'est la vérité, mais ils

» présument qu'elle est chez eux : *Veritas* » *apud nos est, sed illi apud se esse præ-* » *sumunt.* Ils se trompent donc, mais de » bonne foi: *Errant ergò, sed bono animo* » *errant.* De quelle manière, au jour du ju- » gement, seront-ils punis de cette erreur? » nul ne peut le savoir que le souverain » Juge : » *Qualiter pro hoc ipso falsæ opinionis errore in die judicii puniendi sint, nullus potest scire nisi Judex.*

Mais voici une troisième observation très-importante, et que bien souvent on ne fait pas. Dans toutes les communions chrétiennes distinctes de la catholique, le baptême, administré aux enfans suivant le rit nécessaire, produit son effet; ces enfans, quoique baptisés hors de l'Eglise, sont néanmoins membres de l'Eglise par le sacrement de baptême qui est son bien propre, et, s'ils meurent avant l'âge de la raison, le royaume des cieux leur est assuré : ce n'est pas une opinion, c'est un article de la foi catholique.

Ces enfans ont-ils atteint l'âge de raison, alors si, professant les points principaux que leur secte a conservés, et qu'elle a de communs avec nous, ils sont de bonne foi sur

tout le reste, ils n'ont pas cessé d'appartenir à l'Eglise. Considérez tous ces enfans, depuis l'âge, je suppose, de six ans jusqu'à douze, instruits, dominés par leurs parens, leurs maîtres, leurs pasteurs, par les exemples de tout ce qui les entoure; peuvent-ils avoir la pensée qu'ils sont élevés dans une fausse religion, qu'ils sont trompés par les personnes que la nature leur apprend le plus à respecter et à aimer? Qui seroit assez téméraire pour avancer qu'à cet âge si tendre ils professent de mauvaise foi les erreurs de leurs pères? Laissons ici le discernement à celui qui seul voit les consciences. Prenez maintenant des hommes plus avancés en âge dans les classes surtout les moins éclairées. Jusqu'où va l'empire de l'éducation, des premières impressions reçues comme avec la vie? jusqu'à quel point les causes particulières peuvent-elles contribuer à cette bonne foi qui excuse devant Dieu? il n'est pas donné aux hommes de le savoir; et voilà pourquoi, en condamnant les sectes en général, il faut laisser à Dieu le jugement des particuliers.

Un des plus habiles controversistes qui

aient combattu les réformés, et qui aient déployé contre eux une logique plus serrée et plus lumineuse, c'est Nicole : nous avons de lui un traité sur l'*Unité de l'Eglise*. Or, il dit (1) en propres termes : « Il est vrai » que, selon tous les théologiens catholiques, » il y a grand nombre de membres vivans » et de véritables enfans de l'Eglise dans les » communions séparées d'elle, puisqu'il y » a tant d'enfans qui en font toujours une » partie considérable ; et il pourroit y en » avoir aussi parmi les adultes, quoiqu'elle » n'y ait point d'égard, parce qu'elle ne les » connoît pas. » Il dit encore (2) : « On ne » prétend nullement que tous ceux qui sont » hors de la communion extérieure de l'Eglise » romaine soient exclus du salut. On pré- » tend au contraire qu'elle a des membres qui » lui appartiennent réellement dans toutes » les communions ; car tous les enfans bapti- » sés qui en font toujours une partie si con- » sidérable sont les enfans de la vraie Eglise, » parce que c'est elle qui les a régénérés, » quoique par le ministère des pasteurs hé-

(1) Liv. Ier., chap. III.
(2) Liv. II, chap. III.

» rétiques ou schismatiques : tous ceux qui
» n'ont point participé par leur volonté et
» avec connoissance au schisme et à l'héré-
» sie font partie de la véritable Eglise.... L'E-
» glise romaine ne les excuse qu'autant de
» temps que leur bonne foi et leur igno-
» rance les excusent devant Dieu, sans dé-
» terminer jusqu'où cela s'étend, et, comme
» ils ne sauroient le savoir eux-mêmes, elle
» ne les distingue pas des coupables dans
» la pratique. »

Ici encore, Messieurs, ce n'est pas certes une mince autorité que celle de la Sorbonne dans la censure de l'Emile : or, après avoir parlé des enfans baptisés dans les communions séparées, et de ces hommes simples dont Dieu seul connoît le nombre, qui se trouvent dans l'impossibilité de connoître la véritable Eglise (1), elle ajoute : « Tous ces
» enfans et ces simples ne participent ni au
» schisme ni à l'hérésie; ils en sont excusés
» par leur ignorance invincible de l'état des
» choses, et l'on ne doit pas les regarder
» comme n'appartenant pas à l'Eglise hors
» de laquelle il n'y a point de salut. »

(1) Censure de la proposition XXXIIe.

Maintenant quelqu'un seroit-il tenté de me demander si, dans les sociétés séparées, il existe beaucoup de personnes de bonne foi? je réponds que c'est le secret de Dieu; que le cœur de l'homme est profond comme les abîmes; que les passions, l'orgueil, l'intérêt, la volupté, sont une source d'erreurs; qu'on ne doit pas confondre cette fausse sécurité, par laquelle on se trompe soi-même, avec cette droiture, cette sincérité qui justifie devant Dieu. L'illusion n'est pas la bonne foi; trop souvent il est une ignorance que l'homme ne se reproche pas, et qui n'est pas moins criminelle. Peut-on se rendre le témoignage qu'on aime la vérité, qu'on a pris les moyens de la connoître, qu'on n'a pas mis d'obstacles volontaires à la communication de sa lumière? voilà d'abord ce qu'il importe de savoir. Aussi ne doit-on pas être rassuré sur le sort de ceux qui sont dans l'erreur, et ne pas discontinuer de travailler avec zèle à les ramener à l'unité. Loin de nous cette indifférence qui met au même rang le mensonge et la vérité, et finit par y mettre aussi le vice et la vertu.

Pour me résumer, hors de l'Eglise point

de salut; cela est vrai, mais les enfans baptisés de toutes les communions appartiennent à l'Église; mais les adultes qui se trompent de bonne foi n'ont pas cessé d'appartenir à l'Eglise, et, s'ils ne sont responsables que de leur mauvaise foi et de leurs mauvaises actions, où est l'injustice? où est la barbarie?

Venons à la troisième question : que faut-il penser du sort de ceux qui meurent sans avoir connu la révélation, et qu'on appelle infidèles?

A Dieu ne plaise, Messieurs, que, pour rendre la doctrine chrétienne plus croyable, nous cherchions à l'affoiblir; loin de nous les indignes ménagemens que la religion n'a jamais connus; elle ne sait ni dénaturer les mystères pour flatter l'orgueil de l'esprit, ni mitiger sa morale pour plaire aux cœurs foibles et corrompus. L'Eglise n'est pas maîtresse absolue, mais dépositaire de la révélation; si sa discipline varie, sa doctrine ne varie pas; tout pacte avec le mensonge lui est impossible; sa politique, c'est la vérité; et, parce que rien n'est fort comme la vérité, que rien n'est odieux comme elle aux

passions, il arrive que la religion est toujours combattue, et que, d'une manière ou d'une autre, elle est toujours triomphante. Mais il importe d'en bien saisir la doctrine, de distinguer avec précision ce qu'elle enseigne de ce qu'elle n'enseigne pas, de présenter ses maximes sous leur véritable jour, et de ne pas y mêler de révoltantes exagérations.

Je fais observer en premier lieu, d'après nos livres saints, que Dieu demandera beaucoup à celui qui a reçu beaucoup, et moins à celui qui a moins reçu; que le serviteur qui, connoissant la volonté de son maître, ne la fait pas, sera rudemment châtié, et qu'il n'en sera pas ainsi des autres; que Dieu, l'équité même, ne voudra pas recueillir là où il n'aura pas semé; que ceux à qui le ciel a départi avec plus d'abondance ses dons et ses lumières auront à rendre un compte plus rigoureux et plus étendu. Nous, Messieurs, éclairés par l'Evangile, par l'enseignement de l'Eglise, par une raison plus exercée, un esprit plus cultivé, nous avons sur les devoirs des connoissances plus précises qui rendent nos transgressions plus

criminelles : le degré de malice doit se mesurer en grande partie sur celui de l'intelligence. Mais transportons-nous par la pensée au milieu de ces peuples sauvages qui semblent inspirer plus d'intérêt et de pitié, de ces peuplades errantes dans les forêts qui semblent plus tenir de la brute que de l'homme, et sont livrées à la plus stupide ignorance par le vice même de leur naissance et de leur éducation. Sans doute vous trouverez dans elles quelques rayons de cette lumière divine qui éclaire toutes les ames; mais combien n'est-elle pas obscurcie! combien leurs idées sur le bien et le mal sont confuses et vagues! qu'ils sont peu capables de ces doctrines spirituelles qui s'éloignent des objets sensibles! quelle imprévoyance! quelle insensibilité! Lors de la découverte du Nouveau-Monde, quelques-uns des premiers missionnaires furent si frappés de la stupidité des Indiens, qu'ils les crurent incapables de saisir les premiers principes de la religion. Que ces hommes abrutis soient capables de bien et de mal, ce n'est pas là ce que je conteste; mais que de choses criminelles pour nous, et qui peuvent ne pas l'ê-

tre pour eux! que de fautes, graves pour nous, peuvent dans eux n'être que des fautes légères! Sur bien des points, où l'on n'hésiteroit pas, s'il s'agissoit d'un chrétien, que faut-il pour que dans le sauvage une faute soit au nombre de celles que la théologie qualifie de mortelles? question souvent très-embarrassante. Au milieu de nous, là où la transgression matérielle de la loi est la même, la culpabilité peut être néanmoins bien différente; l'ignorant peut être plus excusable que l'homme instruit, le simple fidèle plus excusable que le ministre des autels; vouloir appliquer indistinctement aux actions des infidèles les règles par lesquelles nous jugeons la moralité des nôtres seroit un rigorisme insensé.

Je fais observer en second lieu, et cette considération est une suite de la première, qu'au jugement de Dieu ceux qui auront été privés des lumières du christianisme seront traités avec bien moins de sévérité, et que même ils ne seront pas jugés d'après l'Evangile, si l'Evangile ne leur a pas été annoncé. Vous connoissez tous le célèbre Bourdaloue, qui, à un esprit très-fécond, à

une simplicité originale, joignoit quelque chose de plus précieux encore dans un ministre de la parole sainte, une connoissance approfondie de toutes les parties de la religion. Il s'est rencontré des hommes d'un génie plus élevé, d'une imagination plus brillante, d'une plus vaste érudition; mais jamais écrivain n'a parlé sur le dogme et la morale avec plus d'exactitude et de précision; il n'a rien donné à l'exagération oratoire, en lui tout est substance et vérité. Or écoutons ce qu'il dit dans un de ses sermons sur le jugement dernier : « Il faut, » chrétiens, et cette pensée n'est pas de » moi, mais de saint Jérôme, il faut bien » établir dans nos esprits une vérité à quoi » peut-être nous n'avons jamais fait toute » la réflexion nécessaire, que, dans le juge- » ment de Dieu, il y aura une différence » infinie entre un païen qui n'aura pas » connu la loi chrétienne, et un chrétien » qui, l'ayant connue, y aura intérieure- » ment renoncé, et que Dieu, suivant les » ordres même de sa justice, traitera bien » autrement l'un que l'autre : on sait assez » qu'un païen à qui la loi de Jésus-Christ

» n'aura point été annoncée ne sera pas
» jugé par cette loi, et que Dieu, tout ab-
» solu qu'il est, gardera avec lui cette équité
» naturelle, de ne pas le condamner pour
» une loi qu'il ne lui aura pas fait con-
» noître; c'est ce que saint Paul enseigne en
» termes formels : *Qui sine lege peccave-*
» *runt, sine lege peribunt.* » Voilà donc Bourdaloue s'appuyant sur saint Jérôme et même sur saint Paul, pour nous avertir que celui à qui Dieu n'a pas fait annoncer son Evangile ne sera pas jugé par l'Evangile.

Pourquoi donc Jean-Jacques et d'autres déclamateurs après lui semblent-ils supposer que, suivant la doctrine catholique, il y aura des hommes condamnés à des peines éternelles, précisément pour n'avoir pas connu une loi qu'il n'a pas été en leur pouvoir de connoître? Cette supposition est chimérique. D'un côté, nul homme ne sera sauvé précisément parce qu'il est né à Rome, qu'il connoît et professe la foi véritable; la naissance peut être un avantage, elle n'est pas un mérite; si la foi est un don précieux, la foi sans les œuvres seroit un don stérile; le Dieu de vérité est aussi le Dieu de sain-

teté, et ne demande pas moins l'observance de sa loi que la soumission à sa parole. D'un autre côté, nul ne sera condamné au tribunal de Dieu précisément pour être né dans les forêts du Nouveau-Monde, ni précisément pour avoir ignoré les vertus chrétiennes. La naissance peut être un malheur, elle n'est pas un crime, et l'ignorance involontaire de la révélation n'est pas une faute punissable. Que si le ciel fait briller la lumière aux yeux de l'infidèle, celui-ci ne peut la rejeter sans être coupable; mais s'il n'a pas eu, s'il n'a pas pu avoir le moyen de s'éclairer, alors son ignorance est invincible, il est excusable de ne pas connoître. La révélation chrétienne est une loi positive, et il est de la nature d'une loi de n'être obligatoire que lorsqu'elle est publiée et connue. Donc, si l'infidèle se trouve condamné au tribunal du souverain Juge, ce ne sera que pour avoir violé ce qu'il pouvoit et devoit connoître de cette loi intérieure qui se manifeste par la conscience. Que si Dieu ne juge pas cet infidèle d'après la loi chrétienne; s'il ne le punit pas de ce qu'il n'a pas eu la foi; s'il ne le punit que pour des

fautes qu'il pouvoit éviter; s'il mesure la peine sur le degré de connoissance et de malice, où est l'injustice? Je ne placerai pas cet infidèle dans le royaume de la béatitude céleste; mais, suivant sa conduite, il sera plus ou moins rapproché dans sa destinée des enfans morts sans baptême, dont nous avons déjà parlé; nous pourrions nous borner là avec un incrédule, il n'en faut pas davantage pour faire évanouir la difficulté.

Mais la théologie chrétienne nous fournit encore de nouvelles lumières. D'une part, elle nous dit bien que l'homme, par les seules forces de sa nature, ne peut pas mériter la foi; que même la première grâce est entièrement gratuite; et celui qui avanceroit que Dieu la doit comme récompense de quelque mérite précédent, acquis par la seule raison, tomberoit dans une erreur souvent condamnée, celle des pélagiens. Mais en même temps nous disons que, parmi les infidèles, il n'en est pas un seul qui soit étranger au bienfait de la rédemption, aux grâces surnaturelles, fruit du sacrifice offert sur la croix pour le salut du monde; que, si l'infidèle étoit docile à ces premières im-

pressions de grâce toute gratuite, il en recevroit de nouvelles, et que de lumière en lumière il pourroit arriver enfin à la connoissance de la vérité; que Dieu pourroit l'y conduire soit par la voie ordinaire de la prédication, soit par une révélation spéciale, comme celle qui a été faite aux prophètes et aux apôtres, soit par des impressions intérieures qu'il mettroit dans son ame avant sa mort, soit par d'autres moyens pris dans les trésors infinis de sa puissance et de sa sagesse. Connoissons-nous toutes les opérations secrètes de Dieu dans les ames, toutes les manières dont il peut les éclairer? j'aime à croire qu'au grand jour de la manifestation nous verrons éclater à ce sujet des prodiges de miséricorde qui maintenant nous sont cachés, et qui raviront d'admiration les anges et les hommes.

La doctrine que je viens d'exposer étoit bien certainement celle de Bossuet, quand il disoit (1): « En ôtant aux infidèles qui » n'ont jamais ouï parler de l'Evangile la

(1) Justification des Réflexions sur le nouveau Testament, §. 17.

» grâce immédiatement nécessaire à croire, » rien n'empêche qu'on leur accorde celle » qui mettroit dans leur cœur des préparations plus éloignées, dont s'ils usoient » comme ils doivent, Dieu leur trouveroit » dans les trésors de sa science et de sa » bonté des moyens capables de les amener » de proche en proche à la connoissance » de la vérité. »

Cette même doctrine, je la trouve textuellement consignée dans la censure de l'Emile (1), dans saint François de Sales, cet homme d'une piété aussi éclairée qu'elle étoit tendre et persuasive. Dans un de ses ouvrages, il rapporte et approuve une réponse faite aux Japonais par saint François Xavier (2), réponse fondée sur les éclaircissemens que je viens de donner. Je la trouve dans saint Thomas, qui, pour l'étendue et la pénétration d'esprit, peut être placé entre saint Augustin et Bossuet. On a souvent cité de lui cette parole mémorable, que Dieu dans sa bonté enverroit plu-

(1) Censure de la proposition XXXIIIe. et XXVIe., à la fin.

(2) Traité de l'amour de Dieu, livre IV, chap. v, à la fin.

tôt un ange à celui qui, aidé de sa grâce, le cherche dans la simplicité de son cœur, que de le laisser dans ses ténèbres; et à ce sujet je rencontre encore ici Jean-Jacques se moquant de ce moyen de salut. *La belle machine*, dit-il, *que cet ange! Non contens de nous asservir à leurs machines, ils mettent Dieu dans la nécessité de les employer.* Messieurs, c'est là une raillerie dans laquelle il entre autant d'ignorance que de malice; les théologiens ne disent pas que Dieu soit obligé d'envoyer un ange, comme s'il n'avoit pas d'autres moyens en sa puissance; cela seroit ridicule. Mais qu'y a-t-il de ridicule à prétendre que Dieu est si bon envers les cœurs droits, qu'il feroit un miracle, se serviroit, s'il le falloit, du ministère d'un ange, pour ne pas laisser périr celui qui, fidèle aux inspirations de sa grâce, chercheroit la vérité dans toute la sincérité de son ame, ainsi qu'il en usa à l'égard du centurion Corneille à qui il fut dit : « Vos » prières et vos aumônes sont montées de- » vant Dieu, et l'ont fait souvenir de vous? » Par cette manière de penser, les théologiens, loin de dégrader la Divinité, ne font que

donner une excellente idée de la grandeur de sa miséricorde.

Je souhaite bien, Messieurs, que ma doctrine ait été saisie telle que j'ai eu l'intention de l'exposer. Sans cela, je puis être aisément accusé par les uns de relâchement, et par les autres de rigorisme; pour présenter les choses en abrégé, voici comme il faut les concevoir. Père commun du genre humain, Dieu est bon envers tous, encore qu'il soit meilleur envers quelques-uns : cette inégalité de dons et de faveurs existe partout, dans l'ordre naturel et civil comme dans l'ordre religieux. Vous voyez la foiblesse à côté de la force, l'indigence à côté de la richesse, le bonheur à côté de l'infortune, le génie à côté de l'incapacité. Si le déiste demande pourquoi les lumières de la révélation ne sont pas égales pour tous, on peut lui demander : Pourquoi en est-il ainsi des lumières de la raison et de la loi naturelle? Si nous sommes les enfans privilégiés, nos plaintes et nos murmures ne font que montrer dans nous l'ingratitude jointe au blasphème. Que penser d'un enfant qui, couvert des bienfaits de son père, lui reproche-

roit de ne pas traiter ses frères avec la même libéralité? que penser d'un savant qui reprocheroit à Dieu de l'avoir distingué du reste des hommes par l'esprit et le talent? Un jour, Dieu saura bien se justifier, forcer ses créatures à rendre hommage à son équité, et leur arracher l'aveu qu'elles sont traitées chacune selon ses œuvres. Que s'il faut donner, en attendant, quelque chose aux désirs d'une raison foible et curieuse, nous disons: En premier lieu, il est reconnu que la moitié de l'espèce humaine meurt dans la première enfance, avant l'âge de raison; or tous les enfans baptisés de toutes les communions sont mis en mourant en possession du bonheur du ciel; la foi nous l'enseigne: les enfans non baptisés sont dans un état tel que l'existence est pour eux un bien dont ils désirent la conservation; la foi permet de le penser.

En second lieu, s'agit-il des chrétiens adultes des communions distinctes de la nôtre? de deux choses l'une, ou ils se trompent de mauvaise foi, et ils en seront punis, mais aussi quoi de plus juste! ou ils se trompent de bonne foi, et alors leurs erreurs ne

leur seront pas imputées. Que faut-il davantage pour absoudre la justice divine?

En troisième lieu, s'agit-il des infidèles? s'ils n'ont pas pu connoître l'Evangile, ils ne seront jugés que d'après la loi de la conscience, et ne seront punis que des fautes qu'ils pouvoient éviter; dans tout cela, qu'y-a-t-il donc de si révoltant? même si, fidèles à ces grâces que Dieu dans sa miséricorde donne à tous, ils pratiquoient avec leur aide tous leurs devoirs, Dieu les conduiroit de proche en proche à la connoissance de la vérité.

Sans doute, Messieurs, vous n'attendiez pas de moi que je dissipasse devant vous toutes les ténèbres mystérieuses qui enveloppent les voies de la Providence touchant le salut des hommes; nos pensées sont trop courtes pour mesurer celles de Dieu. Vouloir tout voir sans nuages, tout pénétrer et tout comprendre, ce seroit vouloir, au lieu d'une raison humaine, foible et bornée, avoir une raison infinie, une raison divine. Les jugemens du Très-Haut sont des abîmes, disent nos livres saints; il est bien donné à l'homme d'y jeter quelques clartés, mais

non d'en éclairer toutes les profondeurs; et quoi! les opérations du Créateur dans la partie la plus grossière de ses ouvrages, dans la nature matérielle, sont couvertes d'un voile d'airain que tous les efforts des hommes ne peuvent soulever, et l'on voudroit que dans la partie la plus haute, la plus sublime de ses œuvres, dans le monde intellectuel, tout fût lumière, sans ombre et sans obscurités! cela n'est pas raisonnable. Au lieu de nous livrer à de vaines recherches sur la destinée future des peuples non catholiques, nous ferions bien plus sagement de nous occuper de la nôtre. N'ayons pas la pensée d'assujettir les desseins de l'Être infini aux calculs de notre courte sagesse; je vous l'ai dit quelquefois, la religion a son côté lumineux, pour que notre foi soit raisonnable; elle a aussi son côté obscur, pour que notre foi soit méritoire: c'est le soleil caché derrière un nuage. Marchons à la lumière que le ciel nous donne, en attendant qu'un jour il la fasse éclater dans toute sa plénitude; celui qui jouit des douces clartés de l'aurore a-t-il le droit de blasphémer contre la Providence, parce que le soleil

n'est pas arrivé à l'éclat de son midi? Comme le peuple d'Israël, abaissons-nous au pied de la montagne sainte; adorons avec respect le Dieu qui se cache sur le sommet dans les profondeurs de sa majesté, et, si nous essayons de monter jusqu'à lui, craignons qu'un éclair de sa colère, en nous foudroyant, ne vienne nous punir de notre folle témérité.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RELATIVES AUX MATIÈRES QUI VIENNENT D'ÊTRE DISCUTÉES.

Ces questions m'ont été proposées en 1820 par une personne d'un esprit fort distingué de l'église protestante. Les réponses sont de la même date.

Première question. — Quelle est positivement la doctrine de l'Eglise catholique sur le salut des protestans?

Réponse. — L'Eglise catholique se croit seule la véritable société établie par Jésus-Christ, et seule en possession de toute la doctrine révélée par lui.

A ses yeux, toutes les autres communions sont plus ou moins dans l'erreur; mais les enfans baptisés dans leur sein sont membres de l'Eglise catholique par le baptême qui lui appartient en propre; et nul doute que ces enfans, s'ils meurent avant l'âge de raison, ne soient sauvés.

Même parmi les adultes de tout âge, tous ceux qui seroient dans l'*ignorance invincible* de la vraie foi ne seroient pas coupables de leurs erreurs. La bonne foi les excuseroit devant Dieu.

Les catholiques présentent l'Eglise comme étant composée d'un corps et d'une ame.

« Les liens extérieurs de la profession de » la foi, de la participation aux sacremens, » de la soumission aux pasteurs, constituent » le corps de l'Eglise; les dons intérieurs du » Saint-Esprit, la foi, l'espérance, la cha- » rité et les autres vertus en forment l'ame.

» On est du corps de l'Eglise par la pro- » fession publique et de son ame par sa vie » privée (1). »

Les hérétiques sont bien séparés du corps

(1) Explication des Evangiles, par M. de La Luzerne, évêque de Langres, tome V, page 129.

de l'Église, mais les petits enfans, par le baptême, mais les adultes, par la croyance des points principaux (s'ils se trompent *de bonne foi* sur le reste), et quand ils sont fidèles à la loi évangélique, appartiennent à l'ame de l'Eglise, et par là même ne sont pas hors de la voie du salut.

L'application de ces principes à la première question se présente d'elle-même.

Il est très-positif que chez les protestans les petits enfans et les adultes, tels que nous venons de les supposer, sont assurés de leur salut.

Seconde question. — Y a-t-il un décret d'un concile qui se rapporte à cette question?

Réponse. — C'est la doctrine des conciles, et en particulier du premier concile général de Constantinople, au quatrième siècle, que l'Eglise est *une*. Ceux qui ne professent pas sa doctrine et vivent séparés d'elle sont bien hors de son unité extérieure, mais ils peuvent néanmoins lui appartenir dans le sens des éclaircissemens donnés sur la première question.

Troisième question. — Y a-t-il eu des

Pères

Pères de l'Eglise qui aient parlé du salut ou de la perte des hérétiques?

Réponse. — Les saints Pères ont vu dans les hérétiques des enfans rebelles, et c'est à l'un d'eux qu'est due cette maxime, que celui-là ne sauroit avoir Dieu pour père qui ne reconnoît pas l'Eglise pour mère. Mais en même temps il est certain qu'au cinquième siècle saint Augustin en divers endroits, et Salvien de Marseille, dans son traité de la *Providence,* ont parlé de l'excuse de la *bonne foi* et de l'*ignorance invincible,* en parlant de certains hérétiques, et ils autorisent manifestement notre première réponse.

Quatrième question. — Que peut-on opposer à cette doctrine de la damnation des protestans généralement répandue partout, et prêchée par presque tous les prêtres?

Réponse. — C'est bien l'enseignement de *tous* les prêtres qu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise véritable, et qu'on est hors de l'Eglise par l'hérésie; mais en même temps ils reconnoissent que, devant Dieu, ce qui fait le crime de l'hérésie, c'est moins *l'erreur* que *l'attachement opiniâtre* à l'er-

reur, et que ce dernier seul rend coupable et digne de la damnation.

Toutefois, comme l'Église ne connoît pas les dispositions intérieures, elle condamne en *masse* les sociétés dissidentes en laissant à Dieu le jugement des individus.

Lorsque les prêtres traitent publiquement ces sortes de matières, ils ont coutume d'établir les vérités générales, sans aller au-devant de toutes les difficultés souvent inconnues du peuple, et des conséquences exagérées qu'on pourroit en tirer; aussi bien les ministres protestans eux-mêmes, en prêchant la nécessité de la foi en Jésus-Christ, ne vont pas au-devant de ce que peut faire objecter le sort des païens, des sauvages, etc.

Au reste les catholiques sont bien loin de dissimuler les adoucissemens qu'ils mettent à la sainte sévérité de la foi; on les trouve dans leurs apologistes, et notamment dans un acte bien authentique fait pour servir comme de manuel sur cette matière délicate à toutes les écoles catholiques de France, la censure de l'Émile par la Sorbonne.

Cinquième question. — La doctrine qui

ne condamne pas les protestans n'est-elle pas une doctrine nouvelle? n'est-elle pas en opposition avec les écrits des anciens auteurs? n'est-elle pas formellement contredite dans Bossuet, dans Fénélon?

Réponse. — Les explications données ont leur fondement dans l'antiquité, dans saint Augustin et Salvien en particulier (ainsi que je l'ai dit). On peut les voir exposées dans le *Traité de l'Unité* de Nicole, et bien certainement ce n'est pas lui qui les avoit inventées.....

Bossuet et Fénélon ont établi les principes généraux comme tous les controversistes catholiques, sans parler des exceptions, telles que nous les avons exposées dans la première réponse.

Sixième question. — Quels auteurs, quels passages, quelles décisions, peut-on citer à l'appui de la doctrine qui ne condamne pas les protestans?

Réponse. — Tous les catholiques condamnent l'église protestante comme une fausse église; mais, outre les autorités citées en faveur des exceptions individuelles dont Dieu seul connoît le nombre, je puis nom-

mer ici Bergier, *Dictionnaire théologique*, article *hérésie;* M. Duvoisin, évêque de Nantes, dans sa *Démonstration évangélique;* M. le cardinal de La Luzerne, dans ses *Dissertations sur les Eglises catholiques et protestantes.*

Septième question. — Peut-on faire dire des messes pour l'ame d'un protestant?

Réponse. — L'Eglise catholique ne feroit pas célébrer de service public et solennel pour un protestant; mais rien n'empêche qu'un prêtre ne puisse à l'autel prier pour l'ame d'un protestant, et ces prières pourroient lui être utiles, si, mort dans l'erreur, il y étoit engagé de *bonne foi.*

Huitième question. — Les catholiques ne citent-ils pas comme une preuve de la vérité de leur religion cette intolérance pour les autres? et ne raconte-t-on pas que Henri IV n'a jamais pu trouver un prêtre qui lui dît qu'on peut être sauvé dans le protestantisme?

Réponse. — Rien de plus intolérant que la vérité en un certain sens; elle ne peut s'allier avec aucune erreur.

Toute église indifférente aux opinions qui

combattent sa doctrine porte par cela seul sur le front le cachet du mensonge.

Le caractère de la véritable Eglise est de condamner tout ce qui n'est pas elle; elle est opposée à toute mauvaise doctrine; sous ce rapport, on peut, si l'on veut, l'appeler *intolérante,* comme le protestant est intolérant pour le déiste, et le déiste pour l'athée. Cette sorte d'intolérance dans la doctrine peut en effet être présentée comme une preuve de sa vérité; il ne faut que s'entendre.

Tout prêtre catholique devoit dire à Henri IV qu'il ne pouvoit indifféremment ou rester protestant ou embrasser l'ancienne foi. La vérité est une. Henri IV n'auroit pu se sauver dans l'église protestante qu'autant qu'il en auroit professé les erreurs avec cette bonne foi qui excuse devant Dieu; certes ce n'étoit pas le cas, et ce n'étoit pas de cette exception-là qu'il s'agissoit.

Dans la réalité, tout se réduit à savoir si l'Eglise catholique est la véritable; car, si elle l'est, il est impossible qu'elle enseigne et qu'elle se conduise autrement qu'elle ne le fait; alors il faut bien qu'elle dise haute-

ment qu'elle seule possède la vraie foi, les vrais sacremens, le vrai ministère pastoral, et qu'à ses yeux il n'y a d'excusable, parmi ceux qui sont hors de son sein, que celui qui se trompe de *bonne foi.*

Le protestant est bien obligé de reconnoître que c'est un devoir pour tous d'aimer la vérité, de la chercher, de l'embrasser, de tout sacrifier pour elle; que, s'il est des erreurs innocentes, il est aussi des erreurs criminelles, et que les illusions de la légèreté, de l'insouciance, des passions, ne sont pas de la bonne foi.

Le catholique parle des protestans (mais seulement sous quelques rapports), comme les protestans parlent eux-mêmes des infidèles.

Si nous disons : Hors de l'Eglise point de salut, le protestant ne dit-il pas : Hors de la foi en Jésus-Christ point de salut?

S'il nous demande ce que nous pensons du salut des hérétiques, nous lui demanderons à notre tour ce qu'il pense du salut des mahométans.

Dans le XIXe. de ses XXXIX articles, l'église anglicane n'exclut-elle pas du bonheur

éternel ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ? Chez elle, on fait aux grandes fêtes la lecture du symbole de saint Athanase qui porte sur la Trinité et l'Incarnation, et se termine ainsi : « Telle est la foi catholique, » celui qui n'y croira pas ne pourra être » sauvé. »

Les considérations que le protestant peut présenter à ce sujet pour tout concilier avec la bonté divine, nous les ferons valoir envers lui avec plus d'avantage encore pour concilier les maximes générales de la foi avec les condescendances de la charité.

SUR

LA TOLÉRANCE.

Rien de plus commun dans les écrits de l'incrédulité moderne que le mot *tolérance;* c'étoit là, dans le dernier siècle, comme le cri de ralliement des ennemis du christianisme. A ce nom si doux et si conciliant, tous les esprits, au dire des novateurs, alloient, ce semble, se rapprocher, toutes les haines s'apaiser, toutes les rivalités nationales s'éteindre; et, semblable au soleil qui fait jouir les deux hémisphères du bienfait de sa lumière, une nouvelle philosophie devoit faire le tour du globe, portant chez tous les peuples la paix et le bonheur avec la tolérance. Cependant plus on espéroit de voir sortir de cette source la félicité publique, et plus la religion chrétienne, qu'on accusoit d'*intolérance*, devenoit odieuse. Si on rappeloit à sa gloire que là où elle avoit pénétré, elle avoit aboli le culte souvent licencieux et cruel des fausses divinités, fait cesser l'immolation des victimes humaines,

le divorce, la polygamie, le meurtre légal de l'enfance, les rigueurs excessives de l'esclavage, ce droit atroce de guerre qui mettoit le vaincu tout entier à la disposition du vainqueur, tous ces bienfaits de la religion sembloient être comptés pour rien, parce qu'elle étoit, disoit-on, *intolérante*. Si l'on faisoit observer avec ses apologistes que l'époque de la civilisation des barbares a été celle de leur conversion au christianisme; que l'Évangile fut la source commune où les Francs, les Goths, les Vandales, les Lombards, les Saxons, les Bourguignons, puisèrent ces premières instructions, qui, en se développant, ont policé, constitué les peuples modernes; que des prêtres et des évêques furent leurs premiers maîtres; que dans les siècles de barbarie l'ordre ecclésiastique étoit dépositaire de ce qui restoit de lumières et de savoir; que c'est à lui qu'est due la conservation des langues et des monumens dont l'étude a créé le goût et le génie au milieu des nations de l'Europe : tout cela ne faisoit aucune impression sur des esprits prévenus, et l'on croyoit se sauver du reproche d'ingratitude envers le sacerdoce en criant

...

à l'intolérance. Enfin, si les esprits sages et éclairés s'alarmoient de cette multitude d'ouvrages qui enseignoient le mépris de la Divinité, la haine de la religion et de l'autorité, et par là même pouvoient ébranler la société dans ses fondemens, on réclamoit la liberté de penser, la tolérance. Ainsi de nouvelles doctrines se répandoient de toutes parts, et les anciennes n'étoient plus que des préjugés; ainsi on insultoit au passé en se glorifiant du présent, et l'on s'élançoit avec joie vers l'avenir, lorsque l'expérience vint jeter une effrayante lumière sur les théories des novateurs. Il a bien fallu comprendre enfin que la tolérance devoit avoir ses bornes, que la liberté n'est pas la licence, que les mauvaises doctrines entraînent les mauvaises actions, que la saine raison doit régler la langue comme la conduite, les écrits comme les œuvres, et que le Créateur n'a pas plus donné à l'homme le droit de tout dire que le droit de tout faire. Cette tolérance tant invoquée, on ne cesse de l'invoquer encore, pour n'y voir que le droit d'outrager ce qu'il y a de plus sacré, et de conspirer impunément contre le trône et l'autel.

Toutefois il me semble que la jeunesse mûrie par l'expérience devroit avoir plus de cette sagesse qui n'est ordinairement que le fruit des années, qu'on pourroit espérer aujourd'hui de fixer plus aisément ses idées sur la tolérance et l'intolérance, et de rapprocher les esprits en faisant cesser les équivoques de langage. Dans ce dessein, nous allons examiner combien d'espèces de tolérance il faut distinguer, et ce qu'il faut penser de chacune d'elles : c'est tout le sujet de ce discours.

Pour éviter toute confusion dans le langage et les idées, nous allons distinguer trois sortes de tolérance, la tolérance civile, la tolérance chrétienne et la tolérance philosophique. Nous osons espérer qu'après que nous aurons développé nos pensées sur cette matière, bien des préjugés se trouveront entièrement dissipés.

Il est une tolérance que j'appelle civile; je ne vais en parler et la caractériser, en passant, que pour déclarer qu'elle est étrangère à nos discussions, et pour qu'on ne la confonde pas avec celle que j'aurai à combattre dans la suite de ce discours.

La tolérance civile consiste à permettre le libre exercice de toutes les religions, non parce qu'on les regarde toutes comme égales aux yeux de la Divinité, mais parce qu'on ne croit pas devoir gêner les partisans des divers cultes dans la manifestation publique de leur croyance particulière. Jusqu'où doit s'étendre cette tolérance? quelles sont les mesures de sagesse à prendre pour tout contenir dans les justes bornes, et pour empêcher que la liberté des cultes ne dégénère en excès funestes? ce sont là des questions qui sont du ressort de la politique, des problèmes faits pour embarrasser les meilleurs esprits, et dont il seroit difficile, je pense, de donner une solution complète pour tous les temps et pour tous les lieux. Les habitudes, le génie des peuples, les conjonctures, peuvent amener dans la conduite des gouvernemens des mesures différentes, mais toutes également sages. Dans les pays où la religion catholique est seule en possession du culte public, on sent combien l'autorité peut se montrer jalouse de maintenir cette unité religieuse qui peut intéresser de si près la tranquillité publique. Dans les États, au

contraire, où l'on voit différens cultes déjà établis, professés publiquement par diverses portions de la société sous la surveillance commune du gouvernement, la politique peut conseiller une tout autre conduite. S'il existe des sectes plus soumises, plus amies de la subordination, d'après les principes mêmes et la hiérarchie de leur système religieux, on a vu aussi quelquefois des sectes naturellement factieuses, prêchant je ne sais quel affranchissement évangélique, et je ne sais quelle égalité qui tendoit à tout bouleverser; or qui ne voit pas que tout cela doit être pesé avec maturité? S'il est des temps où il peut être sage de dire, comme ce fameux connétable, le héros de son siècle et la gloire de son nom, *une loi, une foi,* n'est-il pas aussi des circonstances où il est sage de dire, comme Fénélon au fils de Jacques II : « Accordez à tous la to-
» lérance civile, non en approuvant tout
» comme indifférent, mais en souffrant avec
» patience tout ce que Dieu souffre, et en
» tâchant de ramener les hommes par une
» douce persuasion? » Laissons ces discussions délicates à la sagesse des gouverne-

mens qui régissent le monde; qu'il nous suffise en ce moment de savoir que, partout où le chrétien se trouve placé par la Providence, il doit sans doute rester ferme et pur dans sa religion, ne point participer aux superstitions dont il peut être entouré, et préférer la mort à l'apostasie; mais aussi qu'il doit toujours se faire un devoir de la soumission à la puissance dans les choses civiles, et respecter l'ordre politique qu'il trouve établi; maxime vraie aujourd'hui comme dans tous les temps. Tel est l'exemple que nous ont laissé les chrétiens des trois premiers siècles, nos pères et nos modèles dans la foi. Persécutés sous les empereurs romains, mais toujours soumis, lors même qu'ils étoient redoutables par leur nombre et qu'ils occupoient les postes les plus éminens dans le sénat et l'armée, on ne les vit jamais entrer dans les complots qui se tramoient contre les maîtres de l'empire; leur obéissance aux lois humaines n'avoit d'autres bornes que celles qu'y mettoit une loi supérieure, la loi de Dieu; et, quand on vouloit les forcer jusque dans ce divin sanctuaire, ils ne savoient pas se révolter, mais

ils savoient mourir. L'esprit qui les animoit respire tout entier dans ces paroles du chef d'une légion chrétienne à Maximin : « Seigneur, nous sommes vos soldats, il est vrai, » mais nous sommes aussi les serviteurs du » vrai Dieu; vous nous avez honorés de la » milice, mais nous devons à Dieu le don » inestimable de l'innocence; nous recevons » de vous la solde comme une récompense » due à nos travaux, mais nous tenons de » Dieu la vie comme un don purement gratuit, que nous n'avons jamais pu mériter; » il ne nous est donc pas permis d'obéir à » notre empereur, dès que notre Dieu nous » le défend, oui, notre Dieu et le vôtre, » Seigneur; entre mourir innocens et vivre » coupables, il n'y a pas à balancer. » Voilà, Messieurs, comme un chrétien n'est ni un lâche, ni un perturbateur; indépendant dans sa foi, mais soumis aux lois dans l'ordre politique, il croiroit manquer à la religion, s'il manquoit à ses devoirs de citoyen, et partout, comme sous tous les gouvernemens, il sait rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César : ceci nous conduit naturellement à la tolérance chrétienne.

En paroissant sur la terre, le christianisme fit hautement profession d'enseigner qu'il possédoit seul la vérité; il ne vit dans le judaïsme que des figures qu'il venoit réaliser, et dans le paganisme que des superstitions qu'il venoit détruire. Ses disciples furent animés d'un zèle ardent pour établir son empire, pour combattre, non par les armes, mais par la persuasion, les erreurs et les vices universellement répandus, et former en tous lieux au Dieu véritable un peuple d'adorateurs en esprit et en vérité. Ennemie inflexible de l'erreur, la religion chrétienne ne sauroit s'allier avec aucune autre; sous ce rapport, elle est exclusive, on peut l'appeler *intolérante;* mais son intolérance ne tombe que sur les mauvaises doctrines : en même temps, son caractère distinctif est l'amour de tous les hommes, même des ennemis; elle enseigne qu'en Jésus-Christ il n'est ni Juif, ni gentil, ni Grec, ni barbare, ni maître, ni esclave; qu'en lui tous les hommes sont frères, et que la charité a fait tomber le mur de division qui pouvoit les tenir séparés; sous ce rapport, la religion chrétienne est de toutes la plus indul-

gente, on peut l'appeler *tolérante;* mais sa tolérance ne regarde que les personnes : tel est donc son double esprit. Chez elle, le zèle contre les erreurs et les vices s'allie avec l'amour de tous, et ce n'est qu'en confondant des choses qu'il faut savoir distinguer, qu'en présentant ici le christianisme sous un faux jour, qu'on peut réussir à le rendre odieux. Donnons à ces pensées quelque développement, et tâchons de faire bien comprendre ce que c'est que la tolérance chrétienne.

Fille du ciel, la religion chrétienne a dû produire, en se montrant aux hommes, les titres de sa céleste origine, avant d'exiger leur soumission et leurs hommages. Tout se réduit à savoir si elle est divine, et c'est sur les preuves de sa divinité, sur les faits extérieurs et publics qui lui servent de fondement, qu'elle provoque l'examen de la raison. Que si elle vient de Dieu, si Jésus-Christ, son auteur, a eu véritablement le droit de dire à la terre : Je suis la vérité, *Ego sum veritas*, il faut bien, par une conséquence inévitable, que l'Église chrétienne soit jalouse de se conserver pure dans la doctrine qu'elle a reçue du ciel même; que,

gardienne fidèle du dépôt sacré, elle repousse les erreurs qui le combattent comme les vices qui le déshonorent, et que, toujours vigilante, elle signale à ses enfans les funestes nouveautés qui pourroient les surprendre. La vérité, dont elle se croit seule en possession, ne peut pas plus s'allier avec le mensonge que la lumière avec les ténèbres, le vice avec la vertu, la loi avec l'anarchie, l'autorité avec la révolte. La vérité est une, et, si elle se trouve dans la religion chrétienne, il faut bien que le mensonge infecte plus ou moins toutes les autres. Que si la société fondée par Jésus-Christ ne gardoit pas avec une courageuse fidélité les vérités saintes qui lui sont confiées, qu'arriveroit-il? attaquée, entamée de toutes parts, elle seroit mise en lambeaux, et bientôt elle ne seroit que l'assemblage impur de toutes les erreurs. Loin de lui reprocher son zèle, reconnoissons plutôt que c'est là ce qui fait sa force et sa gloire. Toute religion qui seroit indifférente aux opinions qui la combattent porteroit sur le front le cachet du mensonge et même un signe manifeste de ruine et de destruction, comme les gouver-

nemens qui seroient indifférens aux complots des factieux, aux révoltes populaires, laisseroient voir des symptômes effrayans de décadence et de dissolution.

Toutefois le zèle de la doctrine ne doit jamais altérer la charité; intolérante contre les erreurs, mais tolérante envers les personnes, telle est la religion que nous avons le bonheur de professer; tout ce qui a pu dans le cours des siècles s'écarter de ce double caractère de force d'un côté et de douceur de l'autre n'est pas venu de la religion, mais des passions humaines. Elle nous apprend à supporter dans des sentimens de paix et d'indulgence ceux mêmes que nous croyons dans l'erreur, à les plaindre plus encore qu'à les condamner; le vrai chrétien sait distinguer l'erreur toujours odieuse de celui qui s'égare, le paradoxe qui révolte, de celui qui le soutient. Sans doute le mensonge ne mérite pas plus de ménagement que le vice, et l'athée n'est pas plus respectable que le débauché : mais le zèle le plus légitime a ses bornes, il doit toujours être tempéré par une sage condescendance; et, lors même que les doctrines peuvent divi-

ser les esprits, la charité doit confondre les cœurs.

On s'étonne de l'intolérance de l'Église chrétienne dans sa doctrine; mais n'en trouve-t-on pas une toute semblable dans toutes les choses humaines? Je vous le demande, Messieurs, quel est le gouvernement sur la terre qui ne soit jaloux de l'intégrité de sa puissance, qui ne réprime les factieux, qui ne maintienne les sujets dans la soumission, et par là même n'est-il pas *intolérant* envers les ennemis de son autorité? quel est le magistrat qui ne doive se faire une obligation sacrée de veiller à la sûreté des personnes et des propriétés, au maintien de l'ordre et de la tranquillité publique, à la poursuite et à la punition des délits et des crimes? Or, sous ce rapport, le magistrat n'est-il pas *intolérant* envers les infracteurs des lois? Voyez le savant bien convaincu de la vérité de son système sur la structure du globe ou sur notre monde planétaire; quel zèle pour le défendre, pour combattre les hypothèses contraires! et voilà comme son opinion est *intolérante* envers celles qui s'y trouvent opposées; voyez

l'homme de lettres bien persuadé que les sources les plus pures de la saine littérature se trouvent dans le siècle d'Auguste et de Louis XIV; comme il venge les écrivains de ces deux mémorables époques; comme il repousse les téméraires novateurs qui ne partagent pas son admiration! lui ferez-vous un crime de cette sorte d'intolérance? et moi, ministre de la religion, chargé de l'annoncer aux hommes, moi, profondément convaincu de sa divinité, si je cherche à pénétrer les esprits de la vérité de sa doctrine et de la sainteté de ses préceptes; si je signale les erreurs qui la défigurent; si je la défends contre les attaques de ses ennemis, je serai coupable d'une odieuse intolérance! Où est la justice de ce reproche? quoi! le zèle du magistrat pour les lois, du savant pour ses systèmes, de l'homme de lettres pour les vrais principes du goût, on le trouvera louable; et le zèle pour le premier de tous les biens, la religion, on affectera de le flétrir d'une injurieuse qualification! Apôtres de la tolérance, avez-vous donc deux poids et deux mesures pour peser les sentimens et les actions des hommes?

Mais, dira-t-on, n'est-il pas à craindre que le zèle contre les opinions n'aigrisse les esprits et ne conduise à la haine des personnes? Je conviens que le zèle peut avoir ses excès, mais la charité peut avoir aussi les siens; si le zèle peut devenir persécuteur, la charité peut dégénérer en mollesse. Me défendrez-vous d'aimer la personne des incrédules sous prétexte que l'amour des personnes peut conduire à l'amour de l'incrédulité? non sans doute. Pourquoi donc condamneriez-vous la haine des erreurs, sous prétexte qu'elle peut conduire à la haine des personnes? Toute charité qui éteindroit le zèle, tout zèle qui violeroit la charité, seroit un excès également répréhensible. Et d'où vient qu'on attaque le zèle de la religion avec une logique qu'on rougiroit d'employer en tout autre matière? Ainsi du milieu des préjugés nationaux, des prétentions réciproques des gouvernemens, des intérêts opposés du commerce, peuvent naître et sont nées en effet trop souvent des rivalités, des dissensions et des guerres sanglantes; faudra-t-il pour cela qu'il n'y ait ni peuple, ni gouvernement, ni industrie?

Ainsi la seule diversité des caractères, des talens, comme le choc des intérêts, peuvent porter dans les familles le trouble et la discorde; faudra-t-il qu'il n'y ait plus de société domestique, et que chaque membre de l'espèce humaine vive séparé de ses semblables? Non, Messieurs, quand une chose est salutaire, il faut savoir la respecter malgré les abus que peuvent en faire les méchans; faudroit-il que l'univers fût privé de l'élément du feu qui l'anime, sous prétexte qu'il peut en résulter des incendies? En deux mots, la tolérance chrétienne n'est autre chose qu'une charité bien éclairée, également éloignée et de la foiblesse qui excuse tout, et d'une rigueur qui ne pardonne rien, charité qui, sans épargner ni l'erreur ni le vice, nous apprend à aimer les errans et les vicieux.

Il y a long-temps que les ennemis de la religion affectent de nous inviter à nous montrer doux, indulgens, tolérans, comme Fénélon. Certes le modèle est beau, et quel ministre des autels ne feroit gloire de marcher sur les traces de l'immortel archevêque de Cambrai, un des plus beaux génies qu'ait produits la nature, comme un des

plus grands pontifes qui aient illustré notre Eglise. Mais l'incrédule ne veut pas voir, ou bien il a oublié qu'autant Fénélon fut doux, compatissant, tendre dans sa conduite, autant il fut pur, délicat, intolérant en matière de doctrine et de croyance religieuses; ses écrits, sa vie, ses écarts mêmes déposent en faveur de l'inflexibilité de ses principes : athées, matérialistes, déistes, indifférens, sceptiques et hétérodoxes, tous les ennemis de la vérité ont été combattus par lui; il est facile de s'en assurer en parcourant ses ouvrages. S'il a le malheur de se tromper, son erreur devient une preuve sensible de la délicatesse de sa foi comme un des plus beaux titres de sa gloire, en faisant éclater sa profonde soumission à l'autorité; lui-même il monte dans la chaire évangélique pour lire et publier devant le peuple attendri le jugement qui le condamne; le pasteur se montre aussi docile que la dernière brebis du troupeau : jamais l'austère, l'intolérante vérité n'avoit remporté de plus beau triomphe, et, si tout cela s'appelle de la tolérance, volontiers nous sommes tolérans. C'est assez sur la tolérance chrétienne.

Je

Je viens à la tolérance appelée *philosophique,* parce qu'elle est principalement de l'invention de ces écrivains du dernier siècle, qui se sont donné eux-mêmes le nom de *philosophes ;* elle consiste à regarder toutes les religions comme indifférentes, à permettre à chacun de suivre sans examen celle du pays qu'il habite : ce n'est autre chose que l'indifférence en matière de religion; on la désigne aussi sous le simple nom *d'indifférentisme,* de *tolérantisme;* ces mots seront synonymes dans notre langage. Or que faut-il penser de cette sorte de tolérance? c'est ce qui nous reste à discuter.

Impossible à la nature humaine, réprouvé par la saine raison, funeste dans ses effets, tel est le moderne tolérantisme.

Oui, Messieurs, l'indifférence est si peu dans la nature de l'homme que toutes ses facultés la repoussent à la fois. Intelligent, l'homme est avide de connoître; il cherche, il découvre, et se repose avec joie dans la vérité connue; sensible, il désire, il craint, il espère, il aime; actif, il se plaît à produire au dehors ses sentimens et ses pensées. Je le sais, l'homme peut être séduit par les

fausses couleurs du mensonge comme par les faux attraits du plaisir, il peut se tromper sur les objets de son intelligence comme sur les objets de son affection; mais enfin, par le fond même de sa nature, il a besoin d'aimer : or se pourroit-il que l'être qui ne vit que d'intelligence et d'amour fût plein d'ardeur pour tout, excepté pour ce qui doit l'intéresser davantage, et que la religion seule fût étrangère à sa raison et à ses affections? Quoi! ce qui tend à perfectionner mon être, à élever mes pensées, à me soutenir dans la vertu, à me consoler dans le malheur, ce qui a excité l'attention de tous les sages, occupé tous les législateurs, fait naître tant de vertus, me trouveroit indifférent, n'obtiendroit de moi aucun hommage, pas même celui de l'examen! Ah! vous arracheriez plutôt du cœur de l'homme le désir de son propre bonheur que le sentiment de je ne sais quoi de divin qui le remplit malgré lui, l'élève au-dessus de ce monde, le met en commerce avec une intelligence suprême, et le transporte dans l'immortalité. Vous ne réussiriez pas plus à tenir son ame enfoncée dans l'abîme de l'a-

théisme, qu'à tenir son corps continuellement courbé vers la terre. Où trouverez-vous dans l'univers un seul peuple qui n'ait pas eu ses croyances religieuses? Je veux que quelques spéculatifs puissent s'endormir ici dans l'insouciance, sans rien admettre, sans rien rejeter; ce néant de toute affection pieuse n'est pas fait pour l'espèce humaine. Chez elle, le sentiment sera toujours plus fort que les systèmes : le peuple pourra bien s'écarter insensiblement de ses croyances primitives, en adopter de nouvelles, quitter les routes de la vérité pour celles de la superstition; mais enfin le besoin, le malheur, les impressions de l'habitude, le cri de la nature et d'une conscience contre laquelle il n'est pas armé, le ramèneront toujours à la Divinité. Il adorera la pierre ou le bois, plutôt que de ne rien adorer; il croira aux contes puériles dont on berce l'enfance, plutôt que de ne rien croire, et il n'oubliera le Dieu véritable que pour se forger des dieux imaginaires; même combien d'incrédules, indifférens en théorie, et que leur prétendue force d'esprit n'a pu sauver de terreurs superstitieuses, qu'on a vus frémir à

la vue d'une certaine combinaison de nombres, d'un accident imprévu ou d'un phénomène nouveau! Jean-Jacques a dit, et cette fois avec raison : « Le doute sur les » choses qu'il nous importe le plus de con- » noître est un état trop violent pour l'es- » prit humain ; il n'y résiste pas long-temps, » il se décide malgré lui de manière ou » d'autre (1). »

Vous nous prêchez l'indifférence, a-t-on pu dire à ceux qui s'en sont faits les apôtres, mais vous-mêmes la pratiquez-vous? Si à vos yeux toutes les religions sont égales, pourquoi ne pas laisser à chacun la liberté de suivre la sienne? pourquoi sous l'empire de votre indifférentisme le christianisme persécuté, ses temples fermés ou démolis, ses ministres et ses sectateurs égorgés? L'indifférence étoit dans les discours, et la haine dans les actions : loin d'être indifférens, vous vomissiez mille imprécations contre Dieu et contre son Christ, vous brisiez ses autels pour adorer la raison; ceux que vos paroles n'avoient pu séduire, vous les

(1) Emile, tome III, page 27.

traîniez par violence aux pieds de la nouvelle idole. Encore aujourd'hui pourquoi toutes ces injures prodiguées à la religion de nos pères? pourquoi cette haine sombre que l'on porte au ministère sacré, et ces efforts pour le décrier, pour l'avilir, pour le ruiner dans l'esprit des peuples? A ces traits reconnoît-on l'indifférence, ou plutôt ne faut-il pas reconnoître le fanatisme? tant il est vrai que l'indifférence est impossible à ceux-là même qui en font plus hautement profession!

Mais sur quoi fonderoit-on ce système? on dit que les croyances religieuses ne sont rien, qu'il suffit d'être honnête homme, et que le reste est arbitraire, que d'ailleurs, s'il faut à l'homme une religion, chacun doit suivre celle de son pays; voilà à quoi se réduit l'indifférentisme quand on le dépouille des phrases du bel esprit.

On dit d'abord que les croyances ne sont rien; mais quoi! n'est-ce donc rien que de croire en Dieu, à la providence, à la vie future? peut-on être raisonnable et s'endormir ici dans l'insouciance et l'apathie? comment rester en suspens entre l'athéisme et

la croyance d'un Dieu, entre le fatalisme qui livre tout à un aveugle destin, et la doctrine d'une Providence attentive à nos besoins, entre le matérialisme qui ne promet à la vertu malheureuse que le néant, et la religion qui ouvre devant elle les portes de l'immortalité? Qui ne sent pas que de la manière de croire sur cette matière dépend celle de régler ses affections et sa conduite? S'il n'y a ni Dieu, ni providence, ni vie future, toute religion n'est qu'une imposture, et toutes mes pensées doivent se concentrer dans la vie présente; mais, si j'ai dans le ciel un père, un maître, un juge, s'il est quelque chose à craindre ou à espérer au-delà du tombeau, je sens que je dois porter plus haut mes pensées, et m'occuper de mes futures destinées. En vain un agréable épicurien, pour qui réfléchir est un travail pénible, chantera l'indifférence dans des vers enfans du plaisir et de la débauche, et nous invitera à couvrir de fleurs le passage de la vie sans nous inquiéter où il doit aboutir; toutes les saillies d'une imagination voluptueuse n'ôteront pas à ce système ce qu'il a de monstrueux aux yeux de la raison. Oui,

se précipiter dans les abîmes éternels, sans s'embarrasser du sort qui nous y attend, n'est pas force d'esprit, mais frénésie. Que la terre soit le centre du monde planétaire, comme le vouloient les anciens, ou que, par son mouvement annuel, elle nous emporte avec elle autour du soleil, comme le veulent les modernes, cela peut bien ne pas m'intéresser; la presque totalité du genre humain ignore ces choses et s'en passe. Mais y a-t-il un Dieu, une providence, une vie à venir? ce sont là des questions dont il est extravagant de se faire un jeu; ce qui a fait dire à Pascal : « Je trouve bon qu'on n'ap-
» profondisse pas le système de Copernic,
» mais il importe à toute la vie de savoir si
» l'ame est mortelle ou immortelle (1). »

On nous dit qu'il suffit d'être honnête homme; mais le premier devoir de l'homme n'est-ce pas d'obéir à celui qui a fait l'homme? la créature a-t-elle le droit de rejeter le joug de son créateur? peut-elle se dispenser de payer un tribut d'adoration et d'amour à celui de qui elle a tout reçu? et

(1) Pensées chrétiennes, XXII.

si par un effet de sa bonté incompréhensible, puisqu'elle est infinie, il avoit daigné nous manifester ses volontés saintes, nous donner une religion positive, nous révéler ce qu'il faut croire et pratiquer, pourrions-nous impunément mépriser ce bienfait, lui dicter la loi, au lieu de la recevoir? Dieu n'est-il pas le roi des esprits comme de la matière? n'a-t-il pas le droit de commander à notre intelligence d'adhérer aux vérités qu'il nous révèle, comme de commander à notre volonté la soumission aux préceptes qu'il lui donne? Non, nous ne sommes pas plus les maîtres de nous soustraire à son empire qu'à ses regards. Sans doute, si cette révélation m'étoit inconnue, si elle n'avoit pas fait briller sa lumière à mes yeux, je ne serois pas coupable de l'ignorer : l'ignorance de la vérité, quand elle est entièrement involontaire, n'est pas criminelle. Le souverain Juge ne demandera compte que des lumières qu'il aura communiquées, et celui qui aura été dans l'impossibilité de connoître l'Evangile ne sera pas jugé par l'Evangile; mais la vérité n'en conserve pas moins le droit de soumettre les esprits, et d'exi-

ger leurs hommages, du moment qu'elle vient les éclairer. L'homme doit toujours être dans la disposition sincère d'embrasser la religion véritable, quand elle vient se manifester à lui. Ce n'est pas une chose arbitraire, c'est un devoir; j'aurois bien pu l'ignorer sans être coupable, mais jamais je ne pourrois, sans l'être, ni la rejeter quand elle se présente avec des titres suffisans pour subjuguer mon esprit, ni l'abandonner après l'avoir connue.

On dit encore qu'il est libre à chacun de suivre tranquillement, et sans examen, la religion de son pays : mais d'abord il faut bien que les partisans les plus fougueux du tolérantisme y mettent quelques bornes; car enfin on a vu des cultes qui outrageoient l'humanité et la vertu, qui convertissoient les temples en lieux de prostitution ou en théâtres de carnage; les divinités qu'on y adoroit demandoient des meurtres et des infamies : apôtres complaisans de l'indifférence, vous ne voudrez pas, je pense, l'étendre jusqu'à ces abominables excès. Vous voilà forcés de restreindre votre système, si vous ne voulez absoudre tout ce que la su-

...

perstition a inventé de plus cruel ou de plus impur. Il vous plaît d'avancer que, dans l'ordre de la religion, on peut suivre les divers cultes, comme dans l'ordre civil on peut se conformer aux diverses lois de police : vous voulez que l'on puisse changer de religion comme de climat; que l'on soit catholique à Rome, anglican à Londres, calviniste à Genève, musulman à Constantinople, idolâtre à Pekin; c'est-à-dire que, dans votre pensée, il faudra que tour à tour, suivant les lieux et les usages, j'adore ce que mon cœur déteste, ou que je blasphème ce que mon cœur adore. Ainsi je crois que Jésus-Christ est véritablement le Sauveur du monde par sa mort, comme il en a été la lumière par sa doctrine, n'importe; si j'étois au Japon, je pourrois, suivant vous, blasphémer contre lui en foulant aux pieds ses images sacrées. Ainsi je crois qu'il n'est qu'un seul Dieu, créateur de la terre et des cieux, n'importe; si je me trouvois au milieu des peuples idolâtres, je pourrois, suivant vous, invoquer avec eux les divinités les plus fabuleuses. Ainsi, au sein de cette capitale, je puis traiter hautement Mahomet d'impos-

teur, et, si j'étois à la Mecque, je pourrois, suivant vous, m'écrier avec le musulman: *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.* Quel système que celui qui ne se compose que de contradictions, qui met sans cesse la conduite en opposition avec la conscience, qui m'apprend soit à trahir par mes discours et mes actions les vérités que je crois, soit à me régler d'après des dogmes impies que j'abhorre! quel système que celui qui fait de la religion un jeu et un caprice, m'autorise à faire semblant de croire ce que je ne crois pas, met la piété dans la dissimulation, et qu'on ne réduit en pratique que par un vice détestable, l'hypocrisie!

Jean-Jacques a dit très-sérieusement que la femme *devoit avoir la religion de son mari.* Ainsi, Messieurs, si le mari se montroit successivement anglican, catholique, déiste, ce qu'on a vu quelquefois, la femme seroit condamnée à toutes ces variations; et, si le mari devenoit athée, faudroit-il aussi que, par complaisance, la femme professât l'athéisme? En vérité les apôtres de la liberté illimitée mettent ici la femme dans une étrange dépendance; ils exigent qu'elle

croie en aveugle, et qu'elle suive en esclave; pour elle, la raison, la conviction, la vérité, sont comptées absolument pour rien, et voilà pourtant ce qui s'est appelé de la haute philosophie. Jean-Jacques n'est pas plus raisonnable, quand il dit que le *fils doit suivre la religion de son père;* ceci demande une courte explication. Sans doute, dans ses tendres années, incapable de tout examen, ne pouvant soupçonner qu'il est induit en erreur par les auteurs de ses jours, il est tout naturel que l'enfant marche sur leurs traces, et que leur autorité le retienne alors même dans une fausse religion; mais enfin si cette religion est indigne de Dieu, si elle dégrade l'homme et tend à lui inspirer le vice plutôt que la vertu; si en même temps, parvenu à l'âge où la raison est développée, l'enfant acquiert la conviction intime de son erreur, faudra-t-il qu'il sacrifie la vérité au respect filial? L'autorité paternelle a bien ses droits inviolables, et quelle religion les a mieux conservés que le christianisme? mais elle a aussi ses bornes; il ne lui est pas plus permis de commander une impiété que de commander le meurtre et

le pillage; elle n'enchaîne pas la raison des enfans, et n'a pas le privilége insensé de les tenir courbés sous le joug de l'erreur, malgré le cri de leur conscience : quand la volonté de l'homme ose se mettre en opposition avec celle de Dieu, c'est le cas de dire : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux » hommes. »

Voyez, Messieurs, comme ces prétendus vengeurs des droits de la raison l'immolent à leurs vains systèmes. D'un côté, pour décrier la soumission si raisonnable des chrétiens à la foi de leurs pères, qu'ont-ils fait? ils n'ont cessé de la flétrir du nom de crédulité et de superstition, d'affirmer que l'autorité est une source de préjugés et d'erreurs, que la raison seule doit regner sur les esprits; et, d'un autre côté, ils n'ont vu dans la religion qu'une affaire d'usage et de climat; ils ont voulu que la femme eût la religion de son mari, que le fils eût la religion de son père; de telle sorte qu'après avoir tout donné à la raison, ils ont fini par tout donner à l'autorité : contradiction choquante, mais inévitable dans leur système.

Mais autant ce système est impossible,

déraisonnable, autant il est funeste dans ses effets. Je n'insisterai pas long-temps sur cette nouvelle considération, parce qu'elle se trouve plus amplement développée dans quelques-uns de nos discours. Oui, Messieurs, si vous suivez dans ses conséquences le système de l'indifférence raisonnée en matière de religion, vous verrez tout ce qu'il peut enfanter de maux pour le genre humain. Je suppose qu'il se répande au sein d'une nation, qu'il s'empare de toutes les classes de la société : qu'arriveroit-il? toutes les croyances religieuses seroient ébranlées; incertains et flottans, les esprits ne sauroient que croire ni que rejeter. Si la religion s'affoiblit, les règles de conduite qui en dérivent s'affoibliront avec elle; chacun se fera à part sa manière de penser, de juger, et par conséquent d'agir; plus de cette conviction profonde qui fait la force de l'ame, plus de ces principes fermes d'une croyance commune qui, mieux que les lois, rapprochent, lient les esprits et les cœurs : les particuliers et les familles, au lieu de ces chaînes invisibles et puissantes par lesquelles la religion les unissoit, n'auront de commun

que les passions qui tendent à diviser; il n'y aura plus, ou du moins il y aura peu de sentimens nationaux; l'amour de la patrie en sera altéré; les pensées généreuses iront s'éteindre dans le froid égoïsme, et l'on n'aura plus cette communauté, cette unité de vues et d'affections dont se compose le vrai patriotisme, qui donnent tant de stabilité à l'édifice social. Et ne pensez pas que ce système soit borné dans ses ravages; l'esprit d'indifférence s'étendra d'un point de doctrine à un autre point; toutes les vérités seront contestées, même celle de l'existence de Dieu. La curiosité de l'esprit humain est insatiable; une erreur mène à une autre erreur, un abîme attire un autre abîme, disent les livres saints; d'égarement en égarement les esprits se précipiteront dans l'athéisme : alors, épouvantés, ils s'éveilleront peut-être de leur ivresse, et sentiront le besoin de sortir du fond de l'abîme, mais peut-être aussi qu'affoiblis, brisés de cette chute effroyable, ils n'auront pas la force de remonter vers la vérité. Ainsi l'indifférentisme ne produira que des athées et des égoïstes. Or, avec de tels hommes, que l'on

forme, si l'on peut, des sociétés d'hommes libres et civilisés; c'est un phénomène politique qu'on n'a pas encore vu sous le soleil. Voilà donc comme le philosophisme avec ses théories, aujourd'hui appelées *libérales*, se trouve en opposition avec le bonheur des hommes comme avec la raison, avec le bien de la société comme avec la vérité.

« Prophète, disoit autrefois le Seigneur à » Isaïe, prophète, crie avec force et ne te » lasse pas : *Clama, ne cesses.* Que ta voix, » loin d'être foible et timide, éclate, reten- » tisse au loin comme la trompette : *Quasi* » *tuba exalta vocem tuam;* annonce et » reproche à mon peuple ses erreurs et ses » égaremens : *Annuntia populo meo iniqui-* » *tates eorum.* » Ces paroles divines s'adressent aujourd'hui, plus que jamais, aux ministres de la religion; et dans quel temps fut-il plus nécessaire d'élever la voix avec liberté que dans un temps où l'impiété menace de dessécher dans les ames jusqu'au dernier germe des vertus? Il s'agit de sauver la génération présente des maux qui ont accablé la génération passée; d'empêcher le retour des mêmes calamités, en s'opposant au

triomphe des mêmes erreurs; de nous placer, comme des sentinelles vigilantes, entre l'abîme d'où nous sommes sortis miraculeusement, après en avoir mesuré toute la profondeur, et la jeunesse qui court aveuglément s'y précipiter. Jamais tant de périls n'ont environné son inexpérience; jamais tant de piéges ne furent tendus à sa candeur : pour elle, que d'exemples funestes d'irréligion de la part de ceux qui, par leur âge, devroient naturellement être ses modèles! que de doctrines de mensonge de la part de ceux qui devroient être sa lumière et ses guides! Sciences et lettres, livres et discours, la plupart des sources où elle puise sont plus ou moins empoisonnées; des attaques violentes ou des insinuations perfides tendent tour à tour à lui rendre le christianisme odieux ou ridicule; on veut lui persuader que la religion des siècles passés ne doit plus être celle du nôtre, comme si Dieu n'étoit pas toujours Dieu, c'est-à-dire, maître souverain; comme si l'homme n'étoit pas toujours homme, c'est-à-dire, créature dépendante. Non, la vérité ne vieillit pas plus que le soleil, l'éternité ne passe pas

avec le temps; il nous sied bien d'ailleurs d'insulter aux siècles passés, après toutes les abominations dont le nôtre s'est souillé. Nous allons rechercher les erreurs et les vices de l'ancienne barbarie, mais la civilisation n'a-t-elle pas aussi ses excès non moins funestes et peut-être plus incurables encore? La religion a su faire plus d'une fois d'un peuple barbare un peuple civilisé; fasse le ciel qu'elle puisse faire quelque chose d'un peuple usé par la civilisation! La subtilité des sophistes vaut encore moins que la simplicité de l'ignorant. Comparez un peuple barbare qui embrasse l'Evangile avec un peuple civilisé qui apostasie : à mesure que le premier se pénétrera des maximes évangéliques, il deviendra plus humain, plus juste, plus dévoué à ses devoirs; dans les seuls *commandemens de Dieu*, sans cesse rappelés à sa pensée, se trouvent les principes constitutifs de la famille et de la société; s'il est encore étranger aux lettres humaines et aux sciences naturelles, on ne l'appellera pas savant, mais il portera dans son sein tous les germes de la vie sociale, qui, en se développant, le

feront croître jusqu'à l'âge mûr; dans son ignorante simplicité, il possédera la science véritable, celle qui assure sa conservation et sa durée. Voyez, au contraire, ce peuple qui brille par les sciences et les arts; s'il est irréligieux, il perdra le sentiment de ses devoirs, il aimera tout, excepté la vertu; il portera dans son sein des principes de mort; il donnera bien quelques signes de vie, mais ce ne sera qu'un vieillard décrépit qui cache ses infirmités sous l'or et la soie; dans sa science superbe, il ne sera qu'un ignorant, puisqu'il méconnoîtra l'art de se conserver lui-même. Si quelque chose pouvoit lui redonner une vie durable, ce seroit la religion. Se refuse-t-il à ce remède indispensable? il faut qu'il languisse, qu'il tombe en ruine et qu'il périsse; nos arts et nos sciences ne le sauveront pas. Ce n'est pas la multitude des savans, c'est, disent nos livres saints, le grand nombre d'hommes sages et vertueux qui fait la force et la santé des nations : *Multitudo sapientium est sanitas terræ.*

L'INCRÉDULITÉ

DES JEUNES GENS.

Tel est le sort du christianisme sur la terre; il doit y être perpétuellement et tout à la fois un objet de respect et de mépris, d'amour et de haine : l'histoire atteste qu'il s'est établi au milieu des persécutions comme des hommages des peuples, de leurs blasphèmes comme de leurs bénédictions. Il faut qu'il y ait des erreurs pour éprouver les amis de la vérité, des scandales pour éprouver les amis de la vertu, des périls et des traverses pour faire éclater la fidélité dans tout son héroïsme, et c'est dans tous les temps que la croix du Sauveur du monde devoit être levée comme un signe de contradiction, suivant l'expression de l'Evangile. Si vous remontez jusqu'aux premiers âges du christianisme, vous verrez tout ce qu'il eut à souffrir de la puissance tyrannique des Césars, de la jalousie des prêtres des faux dieux, des subtilités des rhéteurs et des sophistes, des fu-

reurs du peuple égaré par la superstition. Mais, si l'on vit les Celse et les Porphyre aiguiser leurs traits pour le combattre, on vit aussi les Origène et les Augustin s'armer pour sa défense; si les Dèce et les Julien épuisèrent contre lui tout ce que pouvoient inventer la cruauté et l'artifice, les Constantin et les Théodose abaissèrent devant lui leur front victorieux : contraste qui s'est plus ou moins renouvelé dans tous les âges de l'Eglise, depuis son origine jusqu'à nous. Après les persécutions sanglantes du paganisme, elle fut troublée par les schismes et les hérésies; plus tard l'ignorance et la barbarie, sans altérer le fond de sa doctrine, semblèrent la couvrir d'un voile ténébreux. Dans des temps plus rapprochés de nous, une raison inquiète mit en problème les croyances établies, arracha les anciennes bornes, et le désir d'innover s'accrut de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin, dans le dix-huitième siècle, une légion de beaux esprits travaillât à saper le christianisme dans ses fondemens mêmes. Leurs écrits, répandus dans l'Europe entière, y firent circuler les poisons d'une incrédulité sédi-

tieuse, qui remua dans le cœur de l'homme tout ce qu'il y a de passions désordonnées, souleva la terre contre le ciel, et dans la révolte contre Dieu prépara la révolte contre les rois. Bientôt toutes les classes, tous les âges, furent infectés de la contagion funeste; enfin la liberté de penser amena celle de tout oser et de tout faire, et avec elle ce déluge de maux qui a été sur le point de nous engloutir pour toujours. L'incrédulité, qui s'étoit montrée si tolérante dans ses écrits, se montra cruelle dans ses actions; armée de la toute-puissance, elle ne sut en faire usage que pour persécuter et pour détruire. C'est sur les débris sanglans de l'autel et du trône, qu'elle éleva ses chaires de mensonge; il n'est pas d'excès qu'elle ne commandât alors, qu'elle n'essayât même de justifier; elle raisonna toutes ses fureurs, et l'on vit, sous sa domination, la plume du bel esprit s'allier à la hache des bourreaux.

Sans doute c'étoit une chose désolante que ce déchaînement universel contre le christianisme; mais ce qui n'est pas moins déplorable peut-être, ce qui feroit presque désespérer du salut de la religion et de la

patrie, c'est que l'expérience ne nous ait pas désabusés des doctrines perverses qui ont été la source de nos calamités; c'est de voir que l'impiété, assise encore sur des ruines qui sont son ouvrage, insulte à la religion qui cherche à les réparer, et qu'elle trouve des partisans, peut-être même des apôtres, jusque parmi ceux qui en ont été les victimes. Oui, de nos jours, on affecte de regarder la religion comme une chose surannée, on la renvoie à la simplicité de nos aïeux, on voit dans l'incrédulité le triomphe de la raison, et l'on ne paroît pas même en soupçonner les ravages et les suites funestes. Je viens essayer en ce moment de déchirer le bandeau fatal qui couvre les yeux des déserteurs du christianisme; je m'adresse en particulier aux incrédules encore jeunes, et je leur dis : Vous faites gloire de n'avoir pour guide que la raison; eh bien! j'en appelle de vos opinions sur le christianisme à votre raison même, je prétends que vous devez vous défier de votre incrédulité, et que, si vous êtes raisonnables, vous devez la soumettre à un nouvel examen. C'est la seule proposition que je

m'attache à développer aujourd'hui, pour ne pas embrasser une trop vaste matière.

Rien n'est plus commun de nos jours que de rencontrer de jeunes incrédules qui font gloire de ne pas penser sur le christianisme comme leurs pères, traitent toute croyance religieuse de préjugé vulgaire, et paroissent s'endormir sans crainte et sans remords dans leur incrédulité. Toutefois, si je l'examine de plus près; si j'en étudie les motifs et les caractères, je la trouve marquée à des traits qui m'en donnent une idée peu favorable. Je les invite en ce moment à se replier sur eux-mêmes, et à descendre dans leur cœur pour y apprendre à se connoître : je veux essayer d'y porter la lumière pour leur découvrir ce qui peut-être leur avoit échappé jusqu'ici, leur faire sentir combien leur incrédulité doit leur être suspecte, et pour cela je prétends les forcer de convenir avec moi que leur incrédulité n'est point éclairée, que leur incrédulité n'est point sincère, que leur incrédulité n'est point désintéressée.

Je dis d'abord que l'incrédulité des jeunes

nes gens, et ce que je dirai d'eux pourra bien s'appliquer à beaucoup d'autres encore, n'est point éclairée. En effet, Messieurs, si, avant de se déclarer incrédules, ils avoient pris les précautions les plus sages pour écarter l'erreur et connoître la vérité; si, dans cette querelle élevée de nos jours entre le christianisme et ce qui s'appelle faussement la philosophie, ils avoient procédé avec cette lenteur, cette maturité que demande une affaire aussi grave; s'ils avoient apporté dans l'examen ces soins, cette diligence, qu'ils mettroient dans une chose sérieuse qui intéresseroit leur repos, leur fortune, leur vie, alors peut-être je pourrois croire que leur incrédulité est raisonnée et réfléchie. Mais très-souvent ils se sont décidés sans presque aucun examen, avec une légèreté dont ils rougiroient dans de simples questions de science ou de littérature; et comment ont-ils formé leur opinion sur le christianisme? c'est d'après les discours de quelque jeune voluptueux qui cherche dans les maximes d'une philosophie commode la justification de sa conduite; c'est d'après quelque livre frivole qui donne

des plaisanteries pour des raisons; c'est d'après quelques ouvrages plus sérieux, il est vrai, mais pleins d'argumens cent fois réfutés; c'est d'après l'autorité de quelques hommes versés, si l'on veut, dans les sciences humaines, mais assez étrangers à celle de la religion; et, s'il en est ainsi, quoi de plus irréfléchi, de moins éclairé que leur incrédulité, et la manière dont ils se sont déclarés pour elle a-t-elle bien de quoi les rassurer?

Entrons ici dans quelques développemens; peut-être ce que nous allons dire ne sera que l'histoire fidèle de plus d'un incrédule présent dans cette assemblée. Ce jeune homme a pu entendre parler de fausses légendes, de faux miracles, de fausses révélations, de livres apocryphes, et l'on aura fait devant lui un parallèle plein de malignité entre ces impostures et le récit de nos Evangiles; et voilà que séduit, incapable de saisir des différences réelles, mais qui demanderoient plus de réflexion, sa croyance chancelle, son respect pour la sainte Ecriture s'affoiblit, le doute entre dans son ame; il devient incrédule, sans soupçonner que l'authenticité de nos Evangiles est mieux

établie que celle des œuvres de Démosthène et de Virgile, que tout le monde avoue, et que les faits évangéliques sont mieux attestés que ceux de Socrate ou de César, dont personne ne doute.

Un savant aura composé sur la formation du monde un système où se trouve un mélange adroit de faits avérés et de faits douteux, d'observations justes et de conjectures hasardées, mais dans son ensemble en opposition avec le récit mosaïque sur l'origine des choses; et voilà qu'un jeune homme, déjà initié dans les sciences naturelles, se repaissant de mensonge comme de vérité, adopte avec joie une théorie qui le débarrasse du joug d'une autorité sacrée, sans penser que cette théorie vaine est démentie par d'autres aussi vraisemblables; qu'on y donne des suppositions pour des réalités, et que ce qu'elle a de bien démontré se concilie avec le récit mosaïque.

Rien n'est plus facile que de présenter la religion sous un jour faux et odieux, de travestir les livres saints, d'y trouver des difficultés, des contradictions apparentes, des choses bizarres et singulières, quand

elles sont détachées des circonstances qui servent à les expliquer. Eh bien! qu'un ouvrage où la religion est ainsi indignement défigurée tombe dans les mains d'un jeune homme, il n'en faudra pas davantage pour ébranler sa foi; il ne sait pas que rien n'est plus voisin du sublime que le ridicule, et qu'il seroit plus aisé de parodier Bossuet qu'un orateur médiocre; que les savans versés dans les langues et les antiquités ont éclairci ces difficultés qui l'arrêtent, et qu'il seroit bien impossible qu'il n'y eût pas des obscurités et des choses singulières dans des livres composés, il y a tant de siècles, au milieu de mœurs, d'usages et de lois qui n'ont rien de commun avec les nôtres.

Plus d'une fois l'orgueil et l'ambition ont abusé du christianisme pour de coupables excès, plus d'une fois ses ministres l'ont déshonoré par des vices et des scandales, et ses sectateurs y ont mêlé des pratiques superstitieuses; et certes les vices de quelques chrétiens ne prouvent pas plus contre le christianisme que les vices d'un déiste ne prouvent contre l'existence de Dieu : n'importe, quand il s'agit de la religion, on ne

rougit pas d'être injuste, on viole toutes les règles du raisonnement, on se fait une logique à part, au risque d'être absurde; il faut que la religion soit responsable même des excès qu'elle défend et qu'elle condamne bien plus hautement encore que la raison; il faut qu'on lui ravisse la gloire des vertus mêmes qu'elle seule inspire, et que les maux passagers dont elle est le prétexte fassent méconnoître les biens immenses de tous les lieux, de tous les jours, de tous les momens, dont elle est la source véritable par une influence secrète et sans cesse renaissante. Or, Messieurs, c'est en vain que dans cette manière de voir, de raisonner, d'apprécier les choses, je cherche le bon sens et l'équité.

Je voudrois qu'un jeune homme commençât par se défier de ses propres pensées; que, dans l'âge des plaisirs et des illusions, il fût en garde contre les désirs de son cœur; que, dans ce qui regarde la religion, il eût plus de déférence pour ceux qui en ont fait une étude plus approfondie. Quoi! dans les questions épineuses de la législation, vous ne consultez pas un poète,

mais un jurisconsulte d'une haute réputation; dans les sciences naturelles, vous ne vous adressez pas à un homme de lettres, mais à un savant qui en ait pénétré les secrets; jeune et novice encore, il ne vous arrive pas de vous croire plus habile et plus clairvoyant que les magistrats et les savans les plus consommés. Eh bien! la religion a aussi ses docteurs; elle a confié ses intérêts et sa défense à des hommes qui, par état ou par une destination particulière, doivent mieux la connoître. Oui, il est des hommes qui ont fait une étude méthodique, approfondie de toutes les parties de la religion, qui en connoissent en détail et avec précision les dogmes, les préceptes, la discipline et l'histoire; qui, mieux que les incrédules eux-mêmes, ont lu les ouvrages anciens et modernes, étrangers ou nationaux, composés contre la religion, et vous dédaignez de profiter de leurs lumières et de leur savoir! vous ne prenez pour guide qu'un esprit sans réflexion et sans maturité! Où est ici la prudence, et cette modestie qui devroit toujours être la compagne de l'inexpérience?

Jeune incrédule, je ne commencerai pas par vous dire : Croyez avant tout examen ; je ne prétends pas étouffer votre raison, lui faire violence, et vous précipiter, en quelque sorte, dans le christianisme ; mais je vous dirai : Examinez pour croire, et, si vous vous refusez à l'examen, j'aurai le droit de vous accuser de fouler aux pieds tous les principes d'une saine raison. Vous avez été, je suppose, nourri, élevé dans les maximes de la religion ; vous l'avez reçue de vos pères, qui eux-mêmes l'avoient reçue des âges précédens, et voilà que, sans réflexion, avec la plus inconcevable légèreté, vous abandonnez l'antique croyance. Vous avez lu ou entendu quelque sophisme, et vous reniez gaîment la foi de vos pères ; vous fermez l'oreille à ceux qui vous invitent à un examen sérieux et approfondi. Quelle témérité, et quelle obstination tout ensemble ! Quoi ! cette religion, si magnifique dans ses promesses, si pure dans sa morale, si féconde en vertus, si puissante sur le cœur des peuples qu'elle a successivement attirés à elle, si étonnante, et par son étendue qui embrasse le monde entier, et par son im-

mobile durée au milieu des révolutions du temps qui détruit tout ce qui est humain, si imposante par cette foule de beaux génies qui l'ont professée depuis dix-huit siècles, tout cela n'a rien qui vous touche, rien qui vous fasse craindre de faire une démarche hasardée et périlleuse, en désertant le christianisme! Où est donc le respect que vous devez à la mémoire de vos pères, à l'autorité de tant de grands hommes, aux vertus de tant d'illustres personnages? Depuis dix-huit cents ans, tout ce qu'il y a de plus éminent en génie comme en vertu, de plus extraordinaire par le savoir et le talent, et même de plus intéressé par orgueil à trouver fausse la religion chrétienne, l'a discutée, examinée, approfondie sous tous les rapports, et a fini par y ajouter la foi la plus entière; et tout cela, vous le comptez pour rien, et vous ne soupçonnez pas qu'une religion capable de subjuguer tant de sublimes esprits, d'élever la foiblesse humaine à un si haut degré de perfection, est pleine d'une force secrète et toute divine, que la source d'où découlent des eaux si pures ne sauroit être empoisonnée! Je n'irai pas jus-

qu'à vous dire que ces considérations sont assez puissantes pour fixer votre croyance, mais du moins ne doivent-elles pas vous inspirer quelque défiance de votre incrédulité? Encore une fois, je ne vous dis pas: Croyez sans examen, mais si, par un déplorable aveuglement, vous êtes passé des lumières dans les ténèbres, si vous en êtes venu jusqu'à l'irréligion décidée, je vous rappellerai les paroles d'un illustre écrivain de nos jours, qui, après de longues années d'égarement, revenu à la religion, a dit, dans un de ses ouvrages : « J'ai cru, parce » que j'ai examiné; examinez comme moi, » et vous croirez. »

Vous dites peut-être quelquefois que vous enviez le sort de ceux qui sont convaincus, et qui ont le bonheur d'être chrétiens; que vous voudriez bien croire comme eux, mais que cela n'est pas en votre pouvoir : langage peu sincère, par lequel vous vous trompez vous-même, mais qui ne sauroit nous abuser. Non, vous n'avez pas un véritable désir de croire à la religion; je vous demande ce que vous faites pour arriver à la conviction? Tout ce qui combat la religion, vous en êtes

...

avide; tout ce qui est pour elle, vous le rejetez avec dédain; les livres qui ne respirent que l'irréligion et la volupté sont toujours dans vos mains; ceux qui sont consacrés à la défense du christianisme n'approchent pas de vous; vos doutes, vous négligez de les éclaircir; vos argumens, vous n'en demandez pas la solution; les titres fondamentaux du christianisme, vous ne les étudiez jamais : avec cela, comment arriver à la croyance? Ainsi vous êtes incrédule sans trop savoir pourquoi; convenez donc que vous vous êtes décidé à l'être sans motifs péremptoires, ou plutôt pour des raisons frivoles, c'est-à-dire que dans la réalité vous êtes devenu, et que vous restez incrédule par un excès de crédulité.

Voulez-vous que je vous croie raisonnable? faites donc usage de votre raison; citez à son tribunal vos opinions, aussi irréfléchies qu'incertaines, sur le christianisme; employez ce que vous avez de force d'esprit à éclaircir vos doutes, à bien connoître ce que vous ne connoissez qu'imparfaitement; avant tout, adressez-vous au Père des lumières, pour qu'il vous éclaire dans les

ténèbres. Demandez-lui, comme autrefois Augustin, de le connoître et de vous connoître : *Noverim te, noverim me.* Oui, si Dieu est le premier des êtres, la religion est la première des choses. Dans les sciences naturelles, vous trouverez bien de quoi repaître la curiosité, occuper et charmer vos loisirs, et même de quoi vous rendre utile à vos semblables; mais ce qui réprime le vice, règle la conduite, console dans le malheur, rend l'homme bon et heureux, l'élève au-dessus des orages des passions comme des révolutions du temps, il faut le chercher dans une région supérieure à celle que nous habitons, le demander à cette religion céleste qui fixe l'ame par la foi, la soutient par l'espérance, la perfectionne par la charité; c'est l'ancre salutaire au milieu de toutes les tempêtes, et, quand elle est brisée, il n'y a plus à attendre que le plus triste naufrage.

C'est assez pour vous faire sentir que l'incrédulité des jeunes gens n'est pas éclairée; j'ajoute qu'elle n'est pas sincère.

C'EST une chose bien remarquable, Mes-

sieurs, que la conviction intime, inébranlable des véritables chrétiens. Dans les uns, elle se manifeste par la conduite, par les actions comme par les discours, par les vertus qu'elle commande, et même par la perfection qu'elle conseille et qu'elle fait pratiquer; dans les autres, elle se conserve jusqu'au milieu des passions qui cherchent à l'étouffer, et des égaremens qui devroient, ce semble, l'anéantir. Croyans d'esprit, mais foibles de cœur, ils ne pratiquent pas ce qu'ils croient; ils sont inconséquens, ils ne sont pas incrédules. Quel est le chrétien qui, arrivé au terme de la vie, se repente d'avoir été chrétien, qui craigne de s'être trompé dans sa croyance, qui soit tenté de se faire incrédule par conscience, et d'abjurer le christianisme pour plaire à la Divinité? ou plutôt quel est celui qui ne se réjouisse d'avoir été fidèle à la religion et aux devoirs qu'elle impose? Mais voit-on rien de semblable dans l'incrédulité? non sans doute.

Vainement les jeunes incrédules affectent une grande sécurité dans leur opinion, prennent le ton le plus affirmatif, et traitent avec un dédain superbe tout ce qui est

croyance et pratique religieuse ; je suis peu frappé de tous ces dehors d'une conviction apparente; j'y vois plutôt le masque de la persuasion que la persuasion même : j'en appelle à l'expérience, elle nous aprendra que bien souvent ils paroissent incrédules sans l'être en réalité. Et en effet combien de fois n'arrive-t-il pas que, dominé par le respect humain, un jeune homme sourit au blasphème qu'intérieurement son cœur désavoue! combien de fois la manie du bel esprit, l'envie de lancer un trait piquant d'impiété, ne l'entraîne-t-elle pas plus loin que sa pensée, et combien de circonstances ont décelé, comme malgré lui, le fond de ses véritables sentimens! Dans un de ces momens où les passions sont plus calmes, où, rendu à lui-même, il sent mieux la vérité, vient-il à se rappeler ces jours où, croyant et pratiquant tout ensemble, il vivoit tranquille dans la paix d'une conscience pure? malgré son incrédulité prétendue, il donnera des regrets à ce temps qui n'est plus. Voit-il sous ses yeux un des compagnons de son âge dont les œuvres attestent la foi, modeste, laborieux, irréprochable,

fidèle à tous les devoirs de la religion? il enviera son sort en secret, il regrettera de ne pas lui ressembler, lors même que, par foiblesse, il raillera sa piété. Arrive-t-il qu'on lui fasse quelques observations sur son incrédulité, sur les appuis fragiles de ce qu'il appelle ses opinions; qu'on lui demande compte des motifs qui l'ont déterminé? il sera dans le trouble et l'agitation. Quel est celui qui ait un système d'incrédulité bien lié dans toutes ses parties, fondé sur des principes bien lumineux? après avoir franchi les barrières sacrées, où s'est-il arrêté? S'il ne professe pas le symbole des chrétiens, qu'il nous dise quel est son symbole; qu'a-t-il retenu de la religion révélée, qu'admet-il de la religion qu'on appelle naturelle? franchement il ne sait trop ce qu'il croit et ce qu'il ne croit pas, il flotte à tout vent de doctrine. Quel est celui qui, dans son incrédulité, soit pénétré de cette conviction forte qu'éprouvent dans la religion tant de chrétiens qui la professent et qui en remplissent courageusement les devoirs? Combien qui, ramenés par la réflexion ou le malheur à la religion, ont confessé ingénument qu'ils

n'avoient de l'incrédulité que les dehors et les apparences!

Que voyons-nous encore dans le cours ordinaire de la vie? Trop souvent la prospérité enivre, les passions emportent, l'orgueil aveugle; alors, dans je ne sais quelle ivresse, on oublie Dieu, sa religion et ses lois; on les blasphème, on se dit, on se croit incrédule. Mais que le malheur vienne frapper quelque rude coup, on est tout étonné de voir s'évanouir cette incrédulité qui paroissoit si résolue; qu'un époux perde une épouse chérie, une mère son fils, un ami son ami, leur irréligion jusque là si décidée, ce semble, est poussée à bout; ils sont révoltés de l'idée que l'être qui étoit l'objet de leur tendresse n'a plus de vie, n'est qu'un pur néant, ou tout au plus n'est qu'une poussière vile, insensible. Cette pensée a quelque chose qui les désole; malgré eux, ils aiment à croire que tout n'est pas mort avec lui, que quelque partie de lui-même lui a survécu; malgré eux, ils se plongent dans une rêverie profonde, dans la pensée d'un Dieu, d'une providence, d'une vie immortelle; pensée qui se réveille surtout

quand on rend les derniers devoirs à ce qu'on a aimé. Jamais peut-être l'homme n'est plus assailli de sentimens religieux qu'au milieu du séjour des morts. Non, jamais l'homme ne dit sur un tombeau : *Il n'y a point de Dieu.* C'est sur les débris et les ruines de ses semblables que l'homme, humilié de sa dégradation corporelle, aime à se consoler par les destinées de son ame immortelle; il cherche à se sauver des ravages du temps dans le port de l'eternité. Or, quand on veut réfléchir, qu'aisément ces grandes et premières idées d'un Dieu et d'une vie future conduisent à la religion, qui nous apprend à adorer l'un et à trouver dans l'autre le bonheur !

Voilà donc comme de bien des manières la croyance se décèle dans ceux-là mêmes qui semblent ne plus en avoir. Oui, jeune incrédule, vous croyez encore plus que vous ne voudriez croire; lors même que vos discours outragent la religion, un reste de foi vit dans la partie la plus intime de votre cœur; vous sentez en vous quelque chose qui réclame contre votre langage; c'est un feu caché, mais qui n'est pas éteint; par in-

tervalle, il en jaillit quelque étincelle qui, en vous éclairant, vous alarme; tout au plus vous êtes dans une sorte de doute et de perplexité, et si, malgré tous vos efforts pour ne pas croire, vous ne pouvez étouffer entièrement toute croyance, cette impuissance seule atteste hautement combien le sentiment religieux est inséparable de vous-même. Il vous arrive peut-être souvent d'argumenter contre la religion, mais ces argumens mêmes ne font que déceler l'envie que vous avez de vous tranquilliser dans votre irréligion; vous voudriez enfin trouver ce calme, cette lumière, cette adhésion imperturbable de l'esprit qui fait la conviction, et que vous n'avez pas. On a dit d'un poète voluptueux qui mêle aux peintures du plaisir les souvenirs de la mort : *Il en parleroit moins, s'il ne la craignoit pas*, et ne peut-on pas dire de vous que vous argumenteriez moins contre le christianisme, si vous étiez plus rassuré contre les craintes qu'il inspire? Voudriez-vous être surpris par la mort dans cet état d'incrédulité, ou plutôt ne cherchez-vous pas à vous rassurer par le vague espoir d'examiner un jour la religion

et d'y revenir enfin; dispositions secrètes, quoique souvent inaperçues, qui sont, pour parler avec Tertullien, le témoignage d'une ame naturellement chrétienne. Votre incrédulité n'est donc pas ferme et sincère.

Je dis en troisième lieu que l'incrédulité des jeunes gens n'est pas pure dans ses motifs, qu'elle n'est pas désintéressée.

Qu'un incrédule, après avoir long-temps erré dans les voies de l'irréligion et du vice, revienne enfin au christianisme, qu'il le professe publiquement, qu'il le pratique et fasse plier ses habitudes sous le joug de l'Evangile, j'avoue que ce retour m'étonne et me frappe vivement, lorsque tout me porte à croire qu'il est sincère; et quel intérêt avoit-il à quitter des opinions commodes pour une religion pure, il est vrai, mais gênante pour ses penchans? Comment cet esprit indocile a-t-il été subjugué? J'admire ici l'empire de cette religion qui maîtrise l'esprit et le cœur, et c'est parce que les passions ne sont pas intéressées à ce changement merveilleux, que je le crois pur dans ses motifs; il n'en est pas ainsi de l'homme qui passe de la religion

à l'indifférence ou à l'incrédulité décidée.

En effet si les jeunes incrédules pouvoient se rendre le témoignage que c'est le seul amour de la vérité et de la vertu qui les a engagés dans le parti de la philosophie irréligieuse du siècle; si, depuis qu'ils ont abandonné le christianisme, ils étoient plus réservés dans leurs discours, plus appliqués à leurs devoirs, plus sévères dans leurs mœurs, plus irréprochables dans toute leur conduite, alors je pourrois croire qu'ils n'ont eu aucun intérêt humain à se déclarer pour l'incrédulité. Mais de bonne foi où sont les jeunes gens qui ne deviennent incrédules que pour devenir meilleurs, qui n'abjurent le christianisme que pour sortir de quelque habitude criminelle, et ne brisent la chaîne de la religion que pour briser celle de quelque passion invétérée? ou plutôt, je parle ici en général, l'époque de leur irréligion n'a-t-elle pas été celle d'une conduite désordonnée? Avant que l'amour du plaisir se fût entièrement emparé de son ame, il aimoit, il goûtoit la religion; mais on a voulu secouer le joug du devoir, il a bien fallu secouer celui d'une religion importune, cher-

cher dans des maximes plus commodes les moyens de tranquilliser sa conscience, et d'en calmer les alarmes; il y a toujours dans un cœur égaré par les passions des raisons secrètes de trouver faux ce qui est vrai; il s'élève du fond de la nature corrompue des nuages qui obscurcissent l'intelligence; on se persuade aisément ce qu'on aime, et, quand le cœur se livre au plaisir qui séduit, l'esprit s'abandonne volontiers à l'erreur qui justifie. Oui, trop souvent les raisons de l'incrédule sont dans ses passions.

Celui-ci est emporté par l'orgueil, par je ne sais quel amour effréné d'indépendance; toute sujétion le révolte, il n'aspire qu'à être libre de tout joug, même de celui de la Divinité; il se sentiroit presque humilié de reconnoître pour maître le roi du ciel et de la terre; il semble se joindre à la troupe de ces insensés dont parle le prophète, et dire avec eux : « Je ne dépends que de moi seul; » libre dans mes sentimens, qui m'empê- » chera de les manifester? mes lèvres sont à » moi, tout frein m'est odieux, et je saurai » bien le briser : *Labia nostra à nobis sunt.* » Et qui donc a le droit de m'imposer si-

» lence et de régler mes actions? je ne con-
» nois point de maître: *Quis noster Domi-*
» *nus est?* » Je vous le demande, comment un tel homme peut-il goûter une religion qui ne respire que soumission et simplicité, qui veut nous apprendre à être doux et humbles de cœur? il est incrédule par orgueil. Celui-là se livre à tous les excès d'une nature corrompue; d'abord il s'est élevé dans son cœur comme une guerre intestine, c'étoit le combat de la vertu contre le vice; fatigué de cette lutte, il a voulu être en paix, il s'est jeté dans l'incrédulité comme dans un asile contre le remords; vivant à peine comme un homme, comment penseroit-il en chrétien? il est incrédule par corruption. Un troisième ne se livre pas ainsi à ce que la débauche a de plus honteux et de plus brutal; mais il est ennemi de toute contrainte, il veut donner un libre cours à son esprit et à son imagination, il n'a pour règle que ses goûts et ses caprices; il lui faut une volupté douce, une vie sans gêne, une suite de plaisirs délicats, d'autant plus attachans peut-être, qu'ils sont moins grossiers; et comment se soumettre à une religion qui

commande tant de sacrifices? il est incrédule par mollesse. Oui, Messieurs, on peut dire en général de tous les ennemis du christianisme ce que La Bruyère a dit plus particulièrement des athées : « Je voudrois voir » un homme sobre, chaste, modéré, équi- » table, prononcer qu'il n'y a point de Dieu; » il parleroit du moins sans intérêt : mais » cet homme ne se trouve point. »

Maintenant, Messieurs, je consens à vous prendre pour juges. S'il est vrai que la plupart des jeunes incrédules ont puisé dans leurs passions mêmes les motifs de le devenir; s'ils ont plutôt le langage de la conviction sur les lèvres qu'ils n'en ont le sentiment dans le cœur; s'ils sont assez irréfléchis pour être devenus incrédules sans réflexion; en un mot, si leur incrédulité n'est ni éclairée, ni sincère, ni désintéressée, comment peuvent-ils se rassurer dans leurs écarts, et, s'ils veulent être raisonnables, peuvent-ils se dispenser de soumettre leur incrédulité à un nouvel examen? Tel est le fruit que nous attendions de ce discours.

Sortez donc, Messieurs, sortez de votre apathie; écoutez la voix qui vous appelle à

vous rendre compte à vous-mêmes de vos opinions trop précipitées. Est-ce trop exiger que de vous demander de vous montrer enfin raisonnables? soyez en garde contre ces novateurs impies du dernier siècle qui nous ont laissé pour tout héritage des systèmes monstrueux. Jeunesse imprudente, irez-vous donc toujours puiser à ces sources empoisonnées, et qu'attendez-vous pour repousser loin de vous toutes ces théories funestes qui, après avoir été si hautement confondues par l'expérience, ne doivent plus paroître que des rêves épouvantables? Je ne viens pas contester à leurs auteurs l'esprit et le savoir; je sais qu'on en vit briller quelques-uns à qui la nature avoit prodigué tous ses dons : mais aux yeux de l'honnête homme le talent n'est rien, si l'on n'en fait pas un bon usage. Je veux des flambeaux qui éclairent, et non des feux qui ravagent. Sans doute les écrivains du siècle de Louis XIV ne furent pas à l'abri des foiblesses de l'humanité; les préjugés de la naissance, l'esprit de secte et de parti purent bien les égarer sur quelques points de doctrine; la plume de tous ne fut pas toujours assez

chaste; mais du moins on ne trouvera pas chez eux ces maximes perverses qui confondent le vice et la vertu, brisent le joug de toute religion, enlèvent au crime ses terreurs, à la vertu ses espérances, au malheur ses consolations, à la morale son appui, sa base nécessaire à la société, et conduisent ainsi les peuples séduits au bouleversement universel. C'est bien en faisant l'apothéose du patriarche des beaux esprits incrédules, au sein même de cette capitale, qu'on se jouoit de tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, qu'on attiroit sur la religion, ses autels et ses ministres la haine, le mépris, toutes les fureurs, et qu'on sapoit par philosophie toutes les institutions de la patrie jusque dans leurs fondemens. C'est bien le Contrat social à la main, que les novateurs prétendoient affranchir l'espèce humaine, et l'appeler à une indépendance qui ne pourroit se réaliser qu'en montrant la férocité du sauvage unie à toute la dépravation de l'homme civilisé; mais je ne sache pas que les furies de l'anarchie aient jamais invoqué pour patrons ni Descartes, ni Pascal, ni Bossuet,

ni

ni Fénélon, ni Racine, ni Corneille, ni La Bruyère, ni Massillon, ni Lamoignon, ni d'Aguesseau. Pour ces grands hommes, le blasphème n'étoit pas un jeu, ni l'indifférence pour la religion une force d'esprit. Jeunes Français, c'est à vous, c'est à vos ames généreuses que j'aime à rappeler ces grands personnages : que leurs principes soient toujours les vôtres. Si quelquefois ils se sont égarés dans leur conduite, montrez-vous, en évitant leurs écarts, meilleurs que vos modèles; leur foi, en épurant leurs vertus, n'ôta rien à l'essor de leur génie; certes il n'étoit pas sans religion celui qui, dans Athalie, enfanta le chef-d'œuvre de la poésie française. Marchons sur ces traces illustres; c'est alors que la France régénérée présentera à l'Europe étonnée le plus beau de tous les spectacles, celui d'un peuple qui sait unir la force des mœurs à tout l'éclat des qualités guerrières, profiter de ses égaremens pour devenir meilleur, et trouver dans ses infortunes une source de nouvelles prospérités.

LES

HOMMES ILLUSTRES

DU CHRISTIANISME.

Dans un siècle où l'on semble mettre le savoir avant la vertu, et le bel esprit avant les bonnes mœurs, rien ne sauroit être plus funeste à la religion que cette fausse pensée, qu'elle est le partage des hommes simples et crédules; qu'avec une critique éclairée, quelque force de raison et un peu de philosophie, on sait bien s'élever au-dessus de la croyance vulgaire; qu'à la vérité le christianisme comptoit autrefois parmi ses sectateurs des personnages fameux par leur génie comme par leurs vertus, mais que c'étoient là des chrétiens de circonstance et non de conviction, dominés par les préjugés de l'enfance, guidés par l'intérêt, contenus par la politique, et que dans tous les cas elle n'avoit pas encore brillé, cette philosophie qui devoit être la gloire du dix-huitième siècle

et dissiper toutes les erreurs, pour établir le règne de la seule vérité.

Écoutez nos penseurs modernes, ils vous diront sans détour qu'eux seuls possèdent les trésors de la science, qu'avant eux la raison étoit comme éclipsée dans les ombres du mensonge et de la superstition, et que, dans la réalité, l'ère de l'esprit humain ne commence qu'à l'époque de leur heureuse apparition sur la terre. Dans les chrétiens de tous les âges, ils ne voient qu'un peuple de crédules et de superstitieux. Si vous rappelez les chrétiens de l'Eglise naissante, si vous faites observer que sans doute ils ne durent pas abandonner une religion aussi douce, aussi commode pour les passions, aussi profondément enracinée que le paganisme, pour embrasser une doctrine aussi pure, aussi sévère, aussi environnée de périls et de persécutions que celle de l'Evangile, sans y être comme entraînés par les motifs les plus puissans, on répond que ces chrétiens étoient des hommes ignorans et grossiers, sans lettres, sans critique, incapables de réflexion et d'examen. Si vous rappeliez ces personnages illustres qui ont brillé dans les pre-

miers âges du christianisme, et qui sont connus sous le nom de Pères de l'Église, un jeune incrédule seroit tenté peut-être de sourire de pitié, de se figurer des théologiens barbares, sans goût et sans politesse, qui dissertent pesamment sur des subtilités scolastiques, et dont ne doit guère s'inquiéter un homme d'esprit. Enfin si vous rappellez cette suite de beaux génies qui, depuis la naissance des lettres en Europe, ont professé le christianisme, on se permettra d'élever des doutes sur leur croyance, on la présentera comme suspecte ou comme peu éclairée, ou bien on n'y verra que le tribut payé par de grands hommes à la foiblesse humaine; mais les beaux esprits incrédules du siècle qui vient de finir, et ceux qui se déclarent leurs disciples, voilà les dignes précepteurs du genre humain, voilà ceux qui, environnés de nouvelles lumières, fruit de nouvelles découvertes, ont le droit de se faire écouter comme les oracles de la raison.

Avec quelle avidité une jeunesse inconsidérée écoute ces agréables mensonges! comme elle se plaît dans ces assertions va-

gues et perfides qui tendent à la débarrasser du joug d'une religion importune pour des passions chéries! Si la jeunesse rencontre des hommes distingués dans le monde savant et littéraire qui soient irréligieux, leur réputation de savoir et de lumières la subjugue, elle oublie tout ce que la religion compte pour elle de grands hommes dans les siècles passés; elle se persuade que la foi ne peut s'allier avec la science et les lumières, et volontiers elle diroit :

Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres.

Discutons toutes ces prétentions de la moderne incrédulité. Dans une première conférence, parlons de ceux qui ont professé le christianisme, et dans la prochaine nous verrons ce qu'il faut penser des beaux esprits incrédules. Est-il vrai que la primitive Eglise n'étoit composée que de chrétiens pris dans les dernières classes de la société? est-il vrai que les docteurs et les Pères de l'Eglise chrétienne ne soient, en faveur de la religion, d'aucun poids et d'aucune autorité? est-il vrai enfin qu'on doit à peu près compter pour rien la foi

des beaux génies qui ont été chrétiens en Europe depuis trois siècles? trois questions qui vont faire le sujet de cette conférence.

Si quelque bel esprit incrédule nous faisoit observer que les apôtres, choisis par Jésus-Christ pour être les premiers fondateurs de sa religion, étoient des hommes sans éducation et sans lettres, loin de le désavouer, nous le confesserions hautement. Oui, les apôtres, par leur naissance et leur condition, n'avoient que l'ignorance en partage; ils n'avoient pas été formés dans les écoles de Rome ou d'Athènes, ils n'étoient pas initiés aux secrets de la nature, ils étoient étrangers à la politique, sans puissance, sans richesses, sans crédit; et voilà certes un étrange phénomène que douze ignorans, que quelques pêcheurs des bords du Jourdain, plus grossiers et moins rusés que ceux qui habitent les rives de nos fleuves, aient commencé dans le monde religieux et moral cette étonnante révolution qui dure et se perpétue depuis dix-huit siècles, et que tous les sages de la Grèce ensemble eussent à peine osé tenter dans

une seule cité. Déjà nous avons fait voir, dans un discours particulier, que cela seul décèle dans le christianisme une force toute divine.

Que si quelque sage du siècle faisoit observer encore avec un superbe dédain que les apôtres cherchoient à éclairer les pauvres, les ignorans, les hommes obscurs de la classe du peuple, loin de rougir pour la religion, nous revendiquerions, à ce sujet, pour elle un titre de gloire qui lui est propre, et qui l'élève si haut au-dessus de la philosophie humaine. Non, la religion n'a pas seulement éclairé quelques écoles fréquentées par les riches et les heureux du siècle; ses divines leçons étoient faites pour tous. Descendue du père commun de tous les hommes, elle devoit porter dans toutes les classes du genre humain la lumière, la vertu et les consolations; ce qui a fait dire à saint Augustin que Dieu s'étoit montré aux hommes avec une bonté en quelque sorte populaire : *Populari quádam veluti clementiá* (1). Mais enfin est-il vrai que l'Église naissante n'a

(1) Contra Academ. lib. III, c. XIX ; — Bossuet, Discours sur la nativité, vers la fin.

eu de partisans que dans les classes les plus pauvres et les plus obscures? l'incrédulité le suppose, la vérité dit le contraire. J'ouvre nos Evangiles; je vois que Jésus-Christ, même de son vivant, compta parmi ses disciples Nicodème, un des chefs de sa nation, Zachée, homme riche et chef des publicains, Jaïre, prince de la synagogue, Joseph d'Arimathie, noble décurion, et beaucoup des principaux d'entre les Juifs que la crainte empêchoit de se déclarer ouvertement pour lui. Voyez les apôtres commençant leur mission au milieu de la Judée : déjà ils comptent parmi leurs disciples des riches qui vendent leurs possessions pour en soulager les indigens et les malheureux; même une troupe de prêtres, c'est-à-dire, ce qu'il y avoit de plus éclairé dans la nation, se soumet à l'Evangile. Suivez les apôtres dans leurs courses évangéliques, vous trouverez, parmi les païens ou Juifs convertis, sur le chemin de Gaza l'officier de la reine d'Ethiopie, homme puissant et surintendant de ses trésors; à Césarée, le centurion Corneille; à Paphos, Sergius Paulus, proconsul romain; à Athènes, Denis, membre de l'aréopage;

à Ephèse, Apollo, homme éloquent, et encore ces hommes curieux des secrets de la nature, à qui saint Paul fait brûler leurs livres d'une science frivole et d'une valeur considérable; à Corinthe, Crispus, chef de la synagogue, Eraste, trésorier de la ville; à Rome, plusieurs de la maison de César; à Thessalonique, ces Juifs assez habiles pour comparer la loi chrétienne avec les livres de l'ancien Testament; à Colosse, ceux qui étoient assez instruits pour qu'il fallût les avertir de ne pas se laisser séduire par une fausse et vaine philosophie; en divers lieux enfin ces femmes distinguées par leur naissance et leur qualité, que saint Paul et saint Pierre exhortent à s'abstenir de frisures élégantes et de parures magnifiques. Il est manifeste que tous ces chrétiens que je viens de nommer n'étoient pas des ignorans, ni des hommes de néant, et sans doute il en étoit bien d'autres de la même condition, dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous. Parmi nos écrivains sacrés, on compte saint Luc; il étoit médecin de profession, et son style plus pur annonce un esprit qui avoit reçu une éducation plus soignée que les

autres évangélistes. Saint Paul étoit savant dans sa secte, et il n'étoit pas étranger aux lettres humaines, puisqu'il cite des passages de trois poètes païens, d'Euripide, d'Aratus et d'Epiménide; l'historien des apôtres nous fournit, ce semble, une preuve de son éloquence, lorsqu'il nous apprend qu'à Lystre les habitans le prirent pour Mercure (1), parce que c'est lui qui portoit la parole. Je puis citer encore les Clément Romain, les Ignace d'Antioche, les Polycarpe de Smyrne, disciples des apôtres mêmes, dont nous avons quelques écrits, et qui furent les martyrs de la religion, après en avoir été les défenseurs. Aussi les apôtres venoient à peine de finir leur carrière, qu'un païen, Pline le Jeune, gouverneur de Bythinie, dans une lettre à Trajan que tout le monde peut lire, lui fait observer que le christianisme s'étoit répandu parmi les personnes de tout âge, de tout rang et de toute condition, *omnis ordinis;* ce sont ses propres paroles. Où donc l'incrédulité a-t-elle pris que, dans son origine, le christianisme n'avoit pour

(1) Act. apost. c. XIV, ℣. 11.

sectateurs que des hommes nés dans les conditions les plus basses et les moins éclairées?

Les Grecs, enflés d'une vaine sagesse, se glorifioient dans la science de leurs philosophes et l'éloquence de leurs orateurs. Voilà pourquoi saint Paul écrivoit aux Corinthiens que toute cette sagesse humaine avoit été impuissante pour tirer les peuples de leur ignorance et de leur égarement; que Dieu, pour mieux faire éclater la force de sa parole, n'avoit pas choisi pour l'annoncer les doctes et les savans du siècle, mais qu'il avoit choisi les moins sages selon le monde pour confondre les sages, les foibles pour confondre les puissans; que, parmi les chrétiens appelés à la foi, il n'y en avoit pas beaucoup de distingués par la naissance, la science et les dignités, *non multi;* mais il ne dit pas qu'il ne s'en trouvoit pas de cette classe : c'est la remarque d'Origène (1). Eh! Messieurs, il en étoit et il en est encore de la société chrétienne comme de la société civile; le plus grand nombre de ceux qui la composent ne sont pas des savans, des ora-

(1) Dissertations sur la religion, par M. l'évêque de Langres, tome III, page 313.

teurs, des puissans, des riches; cela doit être d'après l'inégalité des conditions dans toutes les sociétés humaines : ainsi le fait avancé sur l'ignorance et la grossièreté des premiers chrétiens est manifestement faux.

Je passe à la seconde question : est-il vrai que les Pères de l'Eglise soient ici des hommes sans autorité? Pour imposer silence à ces esprits légers et téméraires qui voudroient traiter sans respect les docteurs de l'Eglise chrétienne, il me suffiroit de leur opposer le témoignage que leur a rendu un des plus beaux esprits du siècle de Louis XIV. Voici ce que dit Fénélon dans ses *Dialogues sur l'éloquence :* « C'étoient des esprits » très-éclairés, de grandes ames pleines de » sentimens héroïques, des gens qui avoient » une expérience merveilleuse des esprits » et des mœurs des hommes, qui avoient » acquis une grande autorité et une grande » facilité de parler. On voit même qu'ils » étoient très-polis, c'est-à-dire, parfaite- » ment instruits de toutes les bienséances, » soit pour écrire, soit pour parler en pu- » blic, soit pour converser familièrement,

» soit pour remplir toutes les fonctions de » la vie civile. » Il est donc aisé de prouver que les Pères de l'Eglise, ainsi nommés à cause de la grande autorité que leur donnent leurs écrits et leurs vertus, étoient des hommes très-versés dans les lettres humaines et toutes les sciences de leur temps, que chez eux la croyance étoit le fruit de l'examen le plus réfléchi et de la conviction la plus profonde, et que dès-lors leur témoignage, sans examiner s'il est décisif, est toujours d'un poids immense aux yeux de tout homme sensé.

Quelle suite d'illustres personnages se présentent ici à nos regards dans les six premiers ages de l'Eglise chrétienne!

C'est saint Justin, philosophe platonicien, distingué par son savoir et la beauté de son esprit, qui, malgré les préjugés de l'éducation, les périls qui environnent la profession du christianisme, dépose au pied de la croix la vaine sagesse des écoles, embrasse l'Evangile, en devient l'apologiste et finit par en être le martyr.

C'est Tertullien, né dans le sein du paganisme, esprit mâle et fécond, très-versé dans

la jurisprudence, dans les antiquités fabuleuses et les principes de toutes les sectes philosophiques.

C'est saint Clément d'Alexandrie, qui, possédé d'un désir immense de savoir, voyage dans la Grèce, dans l'Asie, dans la Syrie, dans l'Egypte, y voit les hommes les plus habiles dans chaque genre, et termine ses courses savantes à Alexandrie; là il se livre à l'étude de la religion, et devient le chef de l'académie chrétienne établie dans cette ville, école célèbre où se succédèrent, suivant saint Jérôme, une suite de maîtres pleins de savoir et de vertu, également versés dans les saintes lettres et la littérature profane. C'est là que saint Clément compose ses ouvrages, et entr'autres son *Avertissement aux gentils,* que les historiens de tous les âges et de tous les peuples, toutes les sectes de philosophes, les poètes de toutes les langues, ont mis à contribution.

C'est Origène, qui, à dix-huit ans, étoit déjà un savant distingué, qui devint la plus grande lumière de son siècle, qui fut l'admiration des philosophes païens, et devant lequel le philosophe Plotin n'osa continuer

de parler un jour qu'il le vit entrer dans son école. Saint Jérôme (1) nous apprend qu'Origène, très-versé dans la dialectique, la géométrie, la grammaire, la rhétorique et la philosophie de toutes les écoles, rassembloit autour de lui un concours prodigieux d'auditeurs, et que, par l'amorce des sciences humaines, il savoit les attirer à celle de la religion.

C'est Eusèbe, un des plus doctes écrivains qu'il y ait jamais eu, si estimé par son érudition, et dont les écrits supposent des recherches immenses.

A ceux que je viens de nommer, et qui ont tous été les défenseurs de la religion contre les Juifs et les païens, il faudroit joindre encore les apologistes suivans, Théophile d'Antioche, Arnobe, Lactance, surnommé le Cicéron chrétien, Minutius Félix, qui brilla dans Rome par l'éloquence de ses plaidoyers, et qui, après avoir embrassé la religion chrétienne, composa pour sa défense un beau dialogue que nous avons encore. Nommer ici saint Irénée, saint Cyprien, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Basile,

(1) De Script. eccles.

saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Hilaire, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, c'est, Messieurs, nommer des hommes dont les ouvrages comme les vertus sont consacrés par la vénération des siècles. Ce ne sont pas des écrits ni bien rares ni bien volumineux que les Lettres de saint Jérôme, la Cité de Dieu de saint Augustin, le discours de saint Basile, adressé aux jeunes gens sur l'utilité des auteurs profanes : qu'on les lise, et l'on verra que la littérature grecque et latine, l'histoire et la fable, les diverses branches des connoissances humaines de leur temps, rien ne leur étoit étranger. Ne soyons donc pas étonnés qu'un écrivain célèbre de nos jours, dans le préliminaire qu'il a mis à la tête du quatrième volume de son *Cours de littérature,* ait dit (1) : « Il s'en falloit de beaucoup que » Celse, Porphyre, Symmaque, pussent balancer la dialectique d'un Tertullien, la » science d'un Origène, ni les talens d'un » saint Augustin et d'un saint Chrysostôme.

(1) Pages 12 et 13.

» Quel connoisseur impartial, poursuit le » même écrivain, n'admirera pas dans leurs » écrits ce mélange heureux d'élévation et » de douceur, de force et d'onction, de » beaux mouvemens et de grandes idées, » et en général cette élocution facile et na- » turelle, l'un des caractères distinctifs des » siècles qui ont fait époque dans l'histoire » des lettres? »

Maintenant, Messieurs, que nous ne saurions contester aux Pères de l'Eglise le talent et le savoir, comment n'être pas frappés de l'autorité de ces illustres personnages, hommes si graves, si réfléchis, si vertueux, aussi incapables de précipitation dans leur jugement que d'hypocrisie dans leur conduite? Dira-t-on que chez eux la foi étoit le fruit de l'ignorance? mais c'étoient des hommes très-éclairés et très-savans. Dira-t-on qu'ils ont cru sans examen? mais ils avoient si bien approfondi la religion, que plusieurs en ont laissé de très-doctes apologies; mais ils connoissoient toutes les objections de ses ennemis, ils les rapportent sans déguisement, ils mettent dans la dispute tant de bonne foi, qu'ils ne dissimulent rien; et c'est

par eux que nous avons connu ce que les Juifs ou les philosophes païens, tels que Celse, Porphyre, Julien, Hiéroclès, opposoient au christianisme. Dira-t-on qu'ils écrivoient par préjugé de naissance? mais plusieurs d'entre eux avoient été nourris, élevés dans le paganisme, tels que saint Clément d'Alexandrie, Tertullien, saint Cyprien, Arnobe, Lactance, Minutius Félix: ne sait-on pas que saint Augustin avoit goûté de toutes les erreurs et de tous les plaisirs avant de se déclarer pour le christianisme? Dira-t-on qu'ils étoient guidés par l'intérêt et par l'ambition? mais quel intérêt avoit-on dans les trois premiers siècles de l'Eglise d'embrasser une religion qui n'attiroit que la haine et des persécutions? quels ambitieux que ces hommes qui fuyoient les dignités ecclésiastiques avec plus d'empressement que l'ambition ne les recherche, ne les acceptoient qu'en tremblant, et pour s'y dévouer à toutes les vertus, à tous les travaux de l'apostolat, et pour y vivre dans la simplicité et la pauvreté des solitaires! Tels ont été les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome et tant d'autres sur les premiers sié-

ges, et au milieu des villes les plus florissantes de l'empire romain. Dira-t-on enfin que la foi qu'ils professoient au dehors n'étoit pas dans leur cœur? certes, Messieurs, on croit à l'Evangile, quand on le pratique dans ce qu'il a de plus saint et de plus pur; on croit à la religion, quand on souffre et qu'on meurt pour elle : or saint Irenée, saint Justin, saint Cyprien, ont été les martyrs de leur foi; saint Athanase fut exilé cinq fois pour elle; saint Chrysostôme mourut en exil; saint Ambroise fut en butte à la persécution des ariens et de l'impératrice Justine qui les protégeoit; où trouver une vie plus innocente et plus pure que dans saint Basile et saint Grégoire de Nazianze? De plus longs détails sur la sincérité de leur croyance seroient superflus. Il est donc bien manifeste que, chez les Pères de l'Eglise, la foi étoit l'effet de la conviction la plus profonde, la plus réfléchie, la plus éclairée, et que c'est une insigne témérité que de ne faire aucun cas de leur suffrage.

Mais ne pourroit-on pas nous dire ici: Athènes et Rome ont produit de très-beaux génies qui ont professé le paganisme; So-

crate, Platon, Aristote, Cicéron, Varron, Sénèque, Plutarque, ont été païens : faudra-t-il donc l'être, parce qu'ils l'ont été? et pourquoi donc serions-nous chrétiens, parce que les Pères de l'Église ont été chrétiens avant nous? Ici, Messieurs, point de parallèle à établir; que des philosophes se soient déclarés extérieurement pour des superstitions au milieu desquelles ils avoient été nourris, qu'ils trouvoient consacrées par l'usage et par les lois, qui étoient si favorables à des passions dont les philosophes étoient loin d'être exempts ou plutôt dont ils étoient les esclaves, il n'est rien là que de très-naturel et de très-ordinaire : mais que de très-beaux esprits, nés dans le paganisme, malgré les préjugés de l'enfance et de l'éducation, la crainte des lois, de l'exil, des chaînes, de la mort, malgré l'intérêt des passions et le charme des plaisirs, soient devenus chrétiens, voilà ce qui étonne; que de très-beaux esprits, pleins de lumières et de critique, soient demeurés convaincus de la vérité des faits évangéliques, qu'ils aient persévéré dans une religion qui a tout contre elle, si elle n'a pas pour elle la vérité, et

qu'ils aient pratiqué les vertus les plus sublimes qu'elle inspire, voilà ce qui suppose dans eux une très-intime conviction, fruit de l'examen le plus réfléchi. Pour être païen, il suffisoit de suivre ses penchans; pour être chrétien, il faut les combattre. J'ai cité en faveur de la religion des hommes qui croyoient à sa doctrine jusqu'à tout sacrifier pour elle, tandis qu'il est bien reconnu que les philosophes ne croyoient pas au paganisme qu'ils sembloient respecter; oui, c'est un fait qu'il ne s'agit pas de discuter ici, mais qui est incontestable, que les sages de l'antiquité païenne avoient une double doctrine, une pour eux, et une pour le peuple, et que, s'ils agissoient au dehors comme la multitude, ils étoient loin de penser comme elle. L'histoire ou les écrits de Socrate, de Platon, de Cicéron, de Sénèque, attestent que, si par politique ou par crainte ils respectoient les superstitions populaires, ils étoient loin d'être convaincus de leur réalité; ce qui leur a mérité de la part de saint Paul le reproche d'avoir retenu la vérité captive, et d'avoir connu Dieu sans lui rendre hommage. C'est assez sur l'autorité des Pè-

res de l'Église en matière de religion ; ma pensée n'est pas de vous la présenter en ce moment comme irréfragable, mais avouez qu'elle est assez grande pour faire impression sur un esprit raisonnable. Un des plus excellens esprits du plus excellent des siècles, La Bruyère, ne craignoit pas de dire qu'on trouvoit dans les ouvrages des Pères « plus de tour et de délicatesse, plus de po-
» litesse et d'esprit, plus de richesse d'ex-
» pression et plus de force de raisonnement,
» des traits plus vifs et des grâces plus na-
» turelles, que l'on n'en remarquoit dans
» bien des livres qui étoient lus avec goût,
» et qui donnoient du nom et de la vanité
» à leurs auteurs.... Quel plaisir, ajoutoit-il,
» d'aimer la religion, et de la voir crue,
» soutenue, expliquée par de si beaux gé-
» nies et de si solides esprits ! »

Nous voici arrivés à la troisième question : est-il vrai qu'on doit compter pour rien le suffrage des grands hommes qui, depuis trois siècles, ont été chrétiens en Europe ?

Si, pour avoir le droit de parler des grands hommes qui ont professé le chris-

tianisme en Europe dans les trois derniers siècles, il falloit être profondément versé dans les différentes parties des connoissances qu'ils ont cultivées avec tant de gloire, posséder à fond leurs ouvrages et leur doctrine, être en état de les apprécier et d'en faire ressortir avec éclat le mérite et la beauté, nous devrions nous condamner au silence sur plusieurs de ceux que je viens rappeler à votre souvenir; mais je vous prie de remarquer, Messieurs, qu'il est des hommes dont les noms sont consacrés par le temps et par les hommages de l'impartiale postérité; les nommer, c'est réveiller dans les esprits de ceux mêmes qui n'ont pas lu leurs ouvrages les sentimens de l'admiration, en leur rappelant ce que l'humanité a produit de plus illustre par le talent et le génie. Nous ne venons pas offrir à vos hommages des idoles forgées par l'esprit de parti, et bientôt renversées par la vérité, tirer de l'oubli des noms obscurs, et nous prévaloir du témoignage d'écrivains ignorés ou dont la réputation soit contestée; même tout ce qu'il y a eu d'écrivains estimables, habiles, savans, mais d'une classe inférieure,

nous consentons à ne pas les citer ici; mais quelle liste de grands hommes j'ai à vous produire! et je ne prétends pas les nommer tous.

Dans les sciences intellectuelles et métaphysiques, dans la haute philosophie, quels hommes que Bacon, Pascal, Arnaud, Descartes, Locke, Mallebranche, Clarke et Leibnitz!

Quelle critique, quelle érudition, quelle vaste étendue de connoissances dans les Erasme, les Usserius, les Baronius, les Duperron, les Renaudot, les Thomassin, les Tillemont, les Montfaucon, les Mabillon, les Sirmond, les Peteau, les Bochard, les Vossius, les Huet, les Fleury!

Quel fond de doctrine dans des publicistes, des jurisconsultes, des magistrats tels que Thomas Morus, L'Hôpital, Dumoulin, Talon, Bignon, Seguier, Le Tellier, Pussor, Grotius, Puffendorf, Lamoignon, Domat, d'Aguesseau!

Quels rares esprits, quels poètes, quels orateurs et quels écrivains que le Tasse, Milton, Malherbe, Bossuet, Fénélon, Bourdaloue, Massillon, Corneille, Racine, Boileau,

leau, La Fontaine, Polignac, La Bruyère, Addisson, Jean-Baptiste Rousseau!

Dans les sciences naturelles, physiques, mathématiques, ce sont d'assez beaux noms, je crois, que ceux de Copernic, Galilée, Kepler, Boyle, Newton, Boerhaave, Hoffman, Sydenham, Wansvieton, de Haller, Jussieu, Réaumur, Linnée, Bernouilli, La Caille, Euler.

Que si je voulois appeler les grands politiques, les grands capitaines, les grands artistes, qui ont été chrétiens ou même très-pieux, quelle nouvelle liste de noms à jamais mémorables! Je fais observer, en passant, que ce n'étoient pas des impies que ces hommes illustres dont Fontenelle a fait l'éloge.

Certes, Messieurs, il est consolant pour un chrétien de voir qu'il ne fait que marcher sur les traces de tant de beaux génies; et, quand on voit ainsi devant soi ce que l'esprit humain a produit de plus grand et de plus sublime, doit-on s'inquiéter beaucoup du bourdonnement de tous ces sophistes modernes qui nous accusent de simplicité et de crédulité? J'ai cité des hommes

d'un génie supérieur, et tels que, s'ils ont eu des égaux, ils n'ont pas été surpassés. Dans quelques momens de vertige, il est bien arrivé que des novateurs ou des esprits singuliers ont insulté à leur mémoire; mais leur nom a triomphé des injures de l'envie comme de celle du temps, et les outrages d'un délire passager n'ont fait que rendre plus éclatant et plus uniforme l'hommage rendu à leurs talens comme à leurs vertus.

Et que peut-on imaginer pour éluder ou pour affoiblir l'autorité de ces grands hommes en faveur de la religion? On a dit premièrement qu'ils n'avoient pas discuté les choses avec la sévérité d'une critique rigoureuse; que la naissance et l'éducation, plutôt que la raison, avoient fait tout leur christianisme; leur foi n'étoit pas éclairée : en second lieu, on a dit que dans les sentimens d'une condescendance louable pour des opinions erronées, par politique ou par crainte, ils avoient professé une religion à laquelle ils ne croyoient pas; leur foi n'étoit pas sincère : troisièmement, on peut dire que les grands hommes que j'ai cités ne s'accordoient pas sur les objets de leur croyance,

que les uns étoient catholiques, les autres protestans; leur foi n'étoit pas uniforme: enfin on peut ajouter que leur autorité en faveur de la religion se trouve combattue et balancée par l'autorité des beaux esprits qui se sont déclarés contre elle. Je n'imagine pas qu'on puisse opposer autre chose.

On dit d'abord que leur foi n'étoit pas éclairée; mais, sans parler ici, Messieurs, des écrivains de l'ordre ecclésiastique, qui, par état, par la nature de leurs études particulières, étoient plus profondément versés dans la science de la religion, tels que les Polignac, les Fénélon, les Bossuet, les Huet, les Mabillon et tant d'autres, combien parmi les grands hommes, plus spécialement livrés aux lettres et aux sciences humaines, qui étoient profondément instruits dans les matières de la religion! Celui qui se présente le premier à la tête des sciences humaines, chez les modernes, Bacon, a laissé dans ses ouvrages des preuves de son vaste savoir sur cette matière; le physicien, le géomètre Pascal a laissé sur la religion des pensées dont la profondeur étonne; le fameux médecin Boerhaave étoit très-versé dans l'hé-

breu et le chaldaïque, dans la critique de l'ancien et du nouveau Testament; le père de la physique expérimentale, Boyle, s'est montré dans plusieurs écrits un panégyriste éclairé de la révélation; le métaphysicien Locke composa son Christianisme raisonnable; le sublime physicien Newton fit un Traité sur la concorde des Evangiles; le savant jurisconsulte Grotius a composé un excellent Traité de la religion; on connoît le beau chapitre de La Bruyère sur les *Esprits forts;* Leibnitz et d'Aguesseau étoient de très-savans théologiens; le littérateur Addisson, dans un ouvrage particulier, a développé les preuves du christianisme; un des plus grands médecins qui aient jamais été, Hoffman, un des plus grands physiologistes, Haller, ont l'un et l'autre divers écrits contre les incrédules; l'idéologue, le naturaliste Charles Bonnet a composé ses *Recherches philosophiques sur le christianisme;* enfin le premier géomètre du dix-huitième siècle, Euler, a laissé des lettres remplies de vues excellentes contre les athées et les déistes. Qu'on vienne après cela nous dire que la foi de ces illustres écrivains

n'étoit pas éclairée; ils mettoient à la religion un intérêt trop vif, ils se faisoient une obligation trop sérieuse de la mettre en pratique, pour ne pas en faire l'objet de leurs réflexions et de leurs travaux; ainsi cette accusation faite à la foi de nos grands hommes de n'avoir pas été raisonnée, ce n'est pas trop que de la traiter d'ineptie.

En second lieu, on est encore plus mal fondé à dire qu'ils faisoient semblant de croire, mais que, dans la réalité, ils ne croyoient pas; et sur quoi porteroit une accusation aussi grave? où en sont les preuves? Il ne s'agit pas ici de se contenter de conjectures frivoles, je demande des preuves qu'on ne puisse décliner. Et quoi! Messieurs, dans le commerce de la vie, celui qui se permettroit de suspecter, sans raison légitime, la bonne foi d'un homme ordinaire, et de la décrier, passeroit pour un insigne calomniateur; et comment faudra-t-il donc qualifier l'indigne manége de ces sophistes qui nous présentent comme des charlatans de religion ce que la religion a eu de sectateurs et de panégyristes plus célèbres? Tout dépose en faveur de la sincérité de leur

croyance, leurs écrits, leur vie publique, leur vie privée, leurs vertus, leur mort, l'opinion de leurs contemporains; tout nous dit qu'ils étoient aussi chrétiens dans le cœur qu'ils le paroissoient au dehors; et il sera permis à de vains détracteurs de les traduire comme des hypocrites, et cela sans le moindre prétexte apparent, uniquement parce qu'il leur plaît à eux d'être des impies, et qu'ils se sentent humiliés de voir tant de grands hommes qui les écrasent du poids de leur génie comme de leurs vertus!

C'est bien mal connoître le cœur humain que de s'imaginer que ces grands personnages auroient été des impies, sans laisser percer leur impiété ou dans leurs écrits, ou dans leurs entretiens, ou dans leurs lettres, dans ce commerce d'amitié où l'ame s'épanche tout entière. La probité a un cachet qui lui est propre; la vérité a des traits que l'imposture ne sauroit contrefaire. Toujours la fourberie se trahit par quelque endroit, et lorsque dans un grand écrivain la conduite est d'accord avec les ouvrages, lorsqu'on ne connoît rien de positif, d'avéré, d'incontestable qui autorise le soupçon d'hypocrisie,

que faut-il penser de celui qui ose en intenter l'accusation?

On connoît des écrivains ou des personnages qui ont paru avec éclat sur la scène du monde, dont la foi est suspecte; mais on le sait ou par leurs ouvrages mêmes, ou par des confidences ensuite devenues publiques, ou par des anecdotes certaines, par l'histoire qui, en conservant leur nom, a conservé aussi les soupçons élevés sur leur religion; il en seroit de même des grands hommes que j'ai cités, si leur religion n'étoit pas sincère. Ils avoient d'ailleurs l'ame trop élevée pour écrire si hautement et si souvent en faveur d'une religion qu'ils auroient méprisée; si, par politique, ils l'eussent respectée, ils n'eussent pas été assez bas, assez vils pour s'en faire les apologistes. Défendre une religion que l'on ne croit pas, la présenter comme vraie, comme divine, encore qu'on la regarde comme fausse, seroit le rôle de sophistes ténébreux qui voudroient faire de la vérité une affaire d'argent. S'ils n'avoient été convaincus des vérités du christianisme, ils auroient bien pu en respecter le culte extérieur; mais ils n'auroient pas eu la sim-

plicité, le courage d'en pratiquer les vertus.

On veut que Montaigne n'ait été qu'un précurseur de l'incrédulité; or, sans vouloir justifier tout ce qui est sorti de sa plume cynique et désordonnée, il est pourtant certain par ses ouvrages, par sa conduite, par ses derniers momens, qu'il étoit sincèrement attaché à la religion, et que ce n'étoit pas là dessus que portoit son scepticisme. On a voulu faire de Bacon et de Leibnitz ce qu'on appelle des philosophes; eh bien! si l'on veut voir combien cette prétention est folle, qu'on lise les deux ouvrages qui ont pour titres, l'un, le *Christianisme de Bacon*, l'autre, *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale*. On a essayé de faire passer Pascal pour athée, mais en comptant pour rien ce qui porte chez lui l'empreinte d'une conviction profonde, et en abusant de quelques mots exagérés sur la foiblesse de la raison. Je ne m'arrêterai pas à venger en particulier la foi de Bossuet et de Fénélon; ici l'attaque a été repoussée plus d'une fois avec une force qui devroit bien empêcher de la renouveler, si les ennemis de la religion pouvoient cesser de la combattre par les moyens

les moins légitimes. Et certes, quand on sait que l'évêque de Meaux a défendu le dogme et la morale avec le ton de la conviction la plus profonde, soutenue par la pratique de toutes les vertus; que Fénélon, dans toute la candeur de son ame, a été pénétré des sentimens de la piété la plus tendre jusqu'au dernier soupir, on sent bien qu'il falloit toute l'impudence d'une imagination effrénée pour oser attaquer la sincérité de la doctrine de ces deux illustres pontifes de l'église gallicane. La foi de nos grands hommes étoit donc aussi sincère qu'elle étoit éclairée.

En troisième lieu, on dit que leur foi n'est point uniforme, et que leur division affoiblit leur autorité. Il est vrai que, depuis le seizième siècle, ils ont été divisés sur certains points de la révélation; mais cette division même, loin d'être nuisible, ne fait que donner plus de force et plus d'éclat à l'unanimité de leurs suffrages sur le fond du christianisme. Que de très-grands esprits dominés par l'empire de l'éducation, par la politique, la vanité, les passions en un mot, s'égarent quelquefois, c'est ce que malheureu-

sement on a vu dans tous les temps; mais d'où vient que des hommes nés dans des communions différentes, divisés par des préjugés nationaux, se réunissent cependant tous pour regarder la religion chrétienne comme l'ouvrage de Dieu, qu'ils s'abaissent devant elle comme devant une barrière sacrée, et que, s'ils disputent sur quelques articles de la doctrine de Jésus-Christ, ils regardent tous Jésus-Christ comme envoyé pour éclairer les hommes? pourquoi cet accord des esprits les plus élevés, les plus indépendans, les plus incapables de foiblesse et de dissimulation? Leur division sur quelques points s'explique par les préjugés et les passions dont quelques-uns n'ont pas su se défendre; mais leur accord sur l'existence d'une révélation divine ne peut s'expliquer que par des impressions de vérité communes à tous, fruit de l'examen le plus approfondi. C'est donc la vérité qui les a vaincus, et voilà comme la diversité de leur doctrine sur quelques points rend plus frappant leur accord sur tout le reste.

En quatrième lieu, on peut observer que l'autorité des grands hommes qui ont cru à

la religion, dans les trois derniers siècles, se trouve balancée par l'autorité des beaux esprits qui l'ont combattue. Ici se présente une discussion assez étendue, assez intéressante pour en faire le sujet d'une conférence particulière; alors nous verrons ce qu'il faut penser des beaux esprits incrédules. En attendant, je rappellerai les paroles que j'ai citées dans un autre discours, paroles sorties de la plume d'un des chefs de l'incrédulité, de d'Alembert, dans son Éloge de Jean Bernouilli; les voici textuellement: « Sincèrement attaché à la religion, » Bernouilli la respecta toute sa vie, sans » bruit et sans faste; on a trouvé parmi ses » papiers des preuves de ses sentimens pour » elle, et il faudra augmenter de son nom » la liste des grands hommes qui l'ont re- » gardée comme l'ouvrage de Dieu; liste ca- » pable d'ébranler, même avant l'examen, » les meilleurs esprits, mais suffisante au » moins pour imposer silence à une foule » de conjurés ennemis impuissans de quel- » ques vérités nécessaires aux hommes que » Pascal a défendues, que Newton croyoit, » que Descartes a respectées. »

Combien n'est-il pas doux à un Français et à un chrétien d'avoir pu venger devant vous la foi de ces grands hommes qui ont été la gloire de la religion, et de ceux en particulier qui ont été en même temps la gloire de notre patrie! Illustres par leurs talens, illustres par leurs vertus, ils se présentent à nous avec tout ce qui est capable de leur attirer notre respect et nos hommages. Quand on voit les plus beaux génies captiver leur intelligence sous le joug de la foi, quel motif pour les incrédules de se défier de leurs opinions irréligieuses, pour le chrétien chancelant de se raffermir dans la religion, pour le chrétien soumis de la professer avec plus de confiance! Ce que la dialectique a de plus subtil, l'érudition de plus recherché, les sciences de plus secret, la raison de plus pénétrant, le cœur de plus élevé, la vertu de plus aimable et de plus héroïque, voilà ce que l'on trouve dans les ouvrages des sectateurs immortels du christianisme que j'ai rappelés à votre souvenir; et il sera toujours vrai, à la gloire de la religion, que c'est à des hommes éminemment religieux que sont dues dans toutes les bran-

ches de nos connoissances les plus sublimes découvertes. La vertu séparée du génie inspire la vénération sans subjuguer entièrement l'esprit, et le génie sans la vertu fait naître de la défiance sur l'emploi de ses forces; mais rien n'est fait pour dominer, pour entraîner, comme l'alliance de la vertu et du génie. Autrefois l'apôtre saint Paul faisoit l'énumération des saints personnages de l'ancienne loi, qui, depuis l'origine du monde, avoient rendu témoignage à la révélation primitive par une piété magnanime; il rappeloit la foi d'Abel, de Noé, d'Abraham, de Joseph, de Moïse, de Samuel, de David, des propiètes, et il disoit : « A la vue de cette longue suite d'adora- » teurs fidèles qui ont confessé leur foi par » leurs œuvres, marchons avec courage » dans la carrière qu'ils ont ouverte devant » nous : » *Tantam habentes impositam nubem testium, curramus ad propositum nobis certamen.* Et nous, Messieurs, nous présentons aux regards de la jeunesse cette suite de grands personnages qui, depuis l'origine du christianisme, ont honoré l'humanité et la religion par l'éclat de leur

génie et l'héroïsme de leurs vertus, et nous lui disons : Tremblez de blasphémer ce que ces grands hommes ont adoré; que leur autorité vous rende plus circonspects et plus respectueux; si elle ne vous subjugue pas, que du moins elle vous impose; et, si vous n'avez pas le courage d'imiter leurs vertus, ayez la bonne foi d'examiner la religion qui a pu les inspirer.

DES BEAUX ESPRITS

INCRÉDULES.

Le siècle de Louis XIV avec tous les grands hommes qu'il a produits, et qui faisoient gloire de professer le christianisme, le défendoient par leurs écrits ou l'honoroient par leurs vertus, ce grand siècle ne laissoit pas que d'être à lui seul une autorité assez importune pour la moderne incrédulité; aussi a-t-elle cherché à présenter comme suspecte ou comme peu éclairée la foi de cet âge si fécond en beaux génies, ne craignant pas de les accuser ou d'avoir affecté une croyance qu'ils n'avoient pas, ou de n'avoir cru que par ignorance et par préjugé. Mais dans notre dernier discours nous avons suffisamment vengé le plus beau des siècles modernes de cette inculpation également odieuse et ridicule, et, d'après une discussion assez étendue, vous êtes restés convaincus, je pense, qu'elle avoit été aussi sincère que réfléchie, la croyance de tous ces sublimes

mes esprits qui ont brillé au dix-septième siècle dans les divers genres des connoissances humaines, et qui seront à jamais la gloire de leur patrie comme de la religion. Nous avons eu le droit de joindre leurs suffrages à celui de ces personnages éminens en piété comme en doctrine qui ont illustré les six premiers âges de l'Eglise chrétienne, et nous avons pu dire que l'autorité réunie des uns et des autres étoit en faveur de la religion d'un poids imposant, capable, au jugement de d'Alembert lui-même, de réduire au silence tous ces détracteurs vulgaires d'une religion que très-souvent ils ignorent.

Mais l'incrédulité ne peut-elle pas se prévaloir à son tour de l'autorité des beaux esprits qui ont été ses zélés défenseurs, opposer avec avantage aux grands hommes du christianisme ceux qu'elle se glorifie de compter sous ses drapeaux? c'est là une question qui n'est pas sans intérêt, que nous croyons devoir discuter avec quelque étendue, et que peut-être nous réussirons à traiter de manière à dissiper plus d'un préjugé funeste à la religion. Il est trois choses dont l'incrédulité s'est glorifiée et se glorifie en-

core; elle se prévaut et du grand nombre de ses partisans, et de leurs lumières, et surtout de leur philosophie; eh bien! Messieurs, le nombre des incrédules, il faut l'évaluer; leurs lumières, il faut les apprécier; leur philosophie, il faut la juger.

En repoussant l'accusation d'ignorance et de crédulité que la haine toujours emportée ou la prévention toujours aveugle ose intenter à l'Eglise chrétienne, quelle a été notre manière de procéder? vous le savez, dans notre dernier discours, nous avons consenti à ne pas nous prévaloir, en faveur de la religion, d'un grand nombre d'écrivains d'ailleurs très-éclairés, estimables par leurs vertus, qui ont professé le christianisme; nous avons invoqué seulement le témoignage de tous ces grands génies, dont le nom est consacré par les hommages de la postérité. C'est qu'en effet il s'agit bien moins de compter les suffrages que de les peser; or que l'incrédulité suive la même marche. Oui, si elle veut se prévaloir du nombre de ses partisans, opposer aux grands hommes du christianisme ceux qu'elle croit

avoir pour elle, qu'elle écarte tout ce qui est médiocre, tout ce qui est oublié, ou rangé dans une classe inférieure, pour ne citer que des hommes dignes, par une très-haute réputation, de faire autorité; mais, si l'incrédulité ne doit appeler en témoignage que ce qui peut faire autorité pour elle, quelle foule d'incrédules j'ai le droit de récuser ici! Je vais parler sans déguisement, quoique sans amertume; je viens, Messieurs, instruire une cause dont vous allez être les juges, et je trahirois mon ministère, je mériterois le reproche de chercher à surprendre votre bonne foi, si je n'exposois pas fidèlement tout ce qui peut vous éclairer. Ainsi, je le dis sans détour :

Je compte pour rien, en faveur de l'incrédulité, ces femmes beaux esprits, nourries de la lecture de livres frivoles ou même licencieux, qui, effrayées peut-être de leurs propres songes, rient des menaces de la vie future, et adoptent, comme étant plus commodes pour elles, les maximes de l'incrédulité.

Je compte pour rien cette foule de jeunes gens légers d'instruction et de doctrine,

qui, étrangers aux règles du raisonnement et de la critique, sont incapables d'avoir une opinion raisonnée, ou bien qui, sans manquer d'ailleurs d'esprit et de talent, sont néanmoins incrédules sur la foi d'autrui, font les impies par ton, ne connoissent le christianisme que par les faux portraits qu'en font ses ennemis, et n'en cherchent pas le portrait véritable dans ses apologistes.

Je compte pour rien ces hommes foibles et sans caractère, faciles à recevoir les impressions de tout ce qui les entoure, qui semblent avoir tous les vices, parce qu'ils n'en ont aucun de décidé, sont impies avec les impies, et quelquefois aussi religieux avec ceux qui le sont.

Je compte pour rien ces incrédules grossièrement débauchés qui prennent leurs argumens dans la corruption de leur cœur; n'est-il pas évident que leur conduite est un préjugé contre leur doctrine? leur incrédulité s'explique par leurs mœurs; s'ils sont voués à de honteuses passions, je puis sagement suspecter qu'elles font toute la cause de leur irréligion.

Je ne compte pas ces esprits incertains

qui semblent flotter entre la religion et l'incrédulité, ne sont ni pour ni contre le christianisme, ou bien qui, après avoir bravé la religion, finissent par lui rendre hommage dans leurs écrits ou par leur conduite; l'incertitude des uns décèle des incrédules qui ne sont pas convaincus de leurs systèmes, et le changement des autres dépose contre leur incrédulité passée.

Je ne compte pas cette multitude d'écrivains éphémères qui paroissent un instant sur la scène du monde littéraire, et disparoissent pour toujours; je crois à leur esprit plus qu'à leur bon sens; ce ne sont pas là des autorités.

Enfin je ne compte pas, en faveur de l'incrédulité, des hommes d'ailleurs distingués par le savoir et le talent, mais qui n'auroient pas suffisamment étudié la religion; ainsi qu'ils aient été, même avec une très-grande réputation d'esprit et de connoissances, poètes, grammairiens, physiciens, géomètres, qu'importe, s'ils n'étoient pas versés dans l'étude de la religion? Quand on ne la connoît pas, on n'a pas même le droit apparent de la condamner.

Ainsi, Messieurs, voulez-vous me citer des incrédules qui fassent autorité? je demande que vous me citiez, 1°. des incrédules qui soient doués d'un talent supérieur; 2°. des incrédules bien convaincus de leurs systèmes; 3°. des incrédules qui aient fait une étude sérieuse de la religion; 4°. des incrédules qui aient eu une conduite honorable. Si quelqu'un de ces caractères leur manque, je les récuse; et en effet, s'ils ne sont pas des hommes de génie, ils ne font pas autorité: dans le parallèle des croyans et des mécréans, nous sommes convenus de ne pas citer des hommes d'une classe au-dessous de la première; s'ils n'ont pas une conviction intime de leur incrédulité, leur suffrage n'est pas fait pour rassurer leurs disciples; si vos incrédules n'ont qu'une connoissance superficielle de la religion, ce sont des juges peu éclairés qui prononcent sur une chose à laquelle ils sont étrangers; enfin s'ils tiennent une conduite entièrement réprouvée par l'Evangile, je ne suis pas très-surpris que l'Evangile soit réprouvé par eux. Oui, Messieurs, un écrivain incrédule seroit noble et digne comme Buffon, original et piquant

comme Montesquieu; il auroit toute la vigueur et tout le feu de Jean-Jacques, toute la fécondité et tout l'esprit de Voltaire, que, si j'étois fondé à le croire livré à tous les égaremens de l'orgueil et de la volupté, son incrédulité ne feroit sur moi aucune impression; je ne lui contesterois ni le savoir ni le talent, mais sa conduite m'avertiroit d'être en garde contre ses systèmes; il auroit un intérêt manifeste à trouver fausse une religion qui lui seroit si opposée. Remarquez la différence qui se trouve ici entre le chrétien et l'incrédule. Lorsqu'un chretien souille sa religion par de mauvaises mœurs, je vois dans lui un homme inconséquent, un cœur foible qui n'a pas le courage de pratiquer ce qu'il croit; mais ses désordres mêmes ne font que me rendre sa foi plus frappante; il faut qu'il soit bien convaincu pour qu'il ne rejette pas une religion qui le condamne. J'admire sa bonne foi qui a sauvé son esprit de la séduction de son cœur; mais dans l'incrédule, toujours dominé par ses passions, sa conduite expliquera son incrédulité.

Pour me résumer, génie, conviction, connoissance de la religion, conduite estimable,

voilà quatre choses que je demande dans un incrédule, pour que son nom fasse autorité : or en connoissez-vous beaucoup qui réunissent tous ces caractères à la fois? et, s'il en est quelques-uns, que sont-ils devant cette foule de beaux génies qui, depuis dix-huit siècles, ont professé le christianisme en Europe? Vous le voyez, lorsqu'on veut se donner la peine d'évaluer le nombre des incrédules, les réduire à ceux qui font autorité, le résultat est en vérité bien peu de chose. On s'étonne de rencontrer des incrédules de toutes parts, et c'est là un spectacle déplorable sans doute; mais, dans la réalité, comment n'y en auroit-il pas? la religion, par ses mystères, a contre elle tous les préjugés de l'esprit, et, par sa morale, toutes les passions du cœur. Pour être incrédule, la chose est aisée; il ne faut pour cela ni esprit, ni science, ni force de caractère; on n'a qu'à écouter des penchans qui nous sont chers, et que le christianisme réprime; pour être chrétien, il faut les combattre; et quand je pense avec quelle sainte sévérité l'Evangile condamne tous les vices, toutes les passions désordonnées, l'orgueil,

la volupté, la cupidité, savez-vous ce qui m'étonne, Messieurs? ce n'est pas qu'il y ait des incrédules, c'est bien plutôt qu'il y ait des chrétiens; oui, la religion a tout contre elle, excepté la vérité.

C'EST assez pour réduire à sa juste valeur le nombre de ceux dont l'incrédulité peut se prévaloir; maintenant il s'agit d'apprécier les lumières de ces derniers temps, qui ont été comme le règne de l'incrédulité. On a fait grand bruit des découvertes du dix-huitième siècle, des progrès des sciences, de l'essor qu'avoit pris l'esprit humain; il semble qu'avant cette époque l'Europe étoit dans une profonde ignorance, et que le soleil de la vérité s'est enfin levé sur elle pour en dissiper les ténèbres. Messieurs, je ne viens pas contester au dernier siècle la portion de gloire qui lui appartient; ce seroit de ma part une entreprise aussi injuste qu'inutile. ne donnons ici dans aucun excès; ne nous laissons égarer ni par la manie de trop exalter le passé, ni par celle de trop déprimer le présent; soyons justes, et ne disons que ce qui doit être avoué par tout homme impartial.

Je

Je vais, plus que jamais, me permettre des détails entièrement profanes et littéraires, jusqu'ici étrangers à la chaire chrétienne; mais l'intérêt de la cause que j'ai à défendre autorise, nécessite même cette innovation. Comment ramener à la religion la jeunesse abusée, si elle est imbue de ce préjugé, que le siècle de l'incrédulité a été précisément celui des lumières et de la raison, qu'auparavant on croyoit par ignorance et par simplicité? et ce préjugé, tout absurde qu'il est, comment le détruire, sans faire des rapprochemens, sans entrer dans des discussions purement philosophiques? Pourquoi faut-il qu'on soit obligé de transporter dans la chaire évangélique un langage qu'elle n'avoit pas encore connu? On doit gémir sur cette nécessité, mais on doit s'y soumettre pour le bien même de la religion. Je réclame la liberté de ne pas me servir de périphrases et de circonlocutions, qui, pour donner plus de dignité au discours, y mettroient plus d'embarras et d'obscurité. Veuillez considérer, Messieurs, que cet auditoire est un auditoire à part, et que le genre de nos instructions comporte un style plus simple, plus familier.

Ainsi, pour appeler les choses par leur nom, que, dans ces temps plus rapprochés de nous, le domaine de la physique expérimentale, de l'astronomie, de la chimie, de la botanique, de l'histoire naturelle, ait vu reculer au loin ses limites; ainsi, que les diverses parties des mathématiques se soient enrichies de nouvelles méthodes, de calculs simplifiés, d'heureuses applications; ainsi, que les sciences perfectionnées dans leurs détails, que des observations mieux dirigées, aient fourni à l'agriculture, aux arts, à la mécanique, à la navigation, des procédés aussi ingénieux qu'utiles, ce n'est pas là ce qu'il s'agit de contester : la découverte de quatre nouvelles planètes, les prodiges de l'électricité, la minéralogie réduite en science, des voyages célèbres autour du monde, l'institut des sourds-muets, celui des aveugles, même, si l'on veut, les aérostats, voilà des choses plus ou moins glorieuses pour le dix-huitième siècle. Vous voyez que je ne dissimule pas ce qui est à son avantage; mais, pour être justes envers lui, ne soyons pas injustes envers les siècles précédens; ayons la bonne foi de convenir que la carrière des

sciences et des arts étoit ouverte avant le dernier siècle, que les plus grandes découvertes étoient déjà faites, et que le génie avoit parcouru avec gloire les plus hautes régions du monde physique comme du monde intellectuel. Ainsi, Messieurs, l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon, les lois du mouvement des astres, la pesanteur de l'air, l'application de l'algèbre à la géométrie, les logarithmes, le calcul différentiel et intégral, la gravitation universelle, l'analyse de la lumière, le calcul des comètes, le baromètre, le thermomètre, le microscope, le télescope, la machine pneumatique, toutes ces choses si fameuses qui ont eu tant d'influence sur les progrès de l'esprit humain dans les sciences mathématiques et physiques, toutes ces découvertes à jamais mémorables sont dues à des temps qui ont précédé le dix-huitième siècle. Je cite des faits, et il n'est pas au pouvoir des hommes de les détruire. Oui, dans le dernier siècle, des ouvriers habiles, patiens, laborieux, ont bien pu disposer toutes les parties de l'édifice avec plus d'art et de symétrie, en restaurer, en perfectionner quelques colonnes, le ren-

dre plus accessible au vulgaire; mais avant eux les architectes avoient paru, qui en avoient tracé le plan d'une main hardie et savante. Pour m'appuyer d'un témoignage qu'on ne récusera pas, je citerai M. de Montucla dans son *Histoire des mathématiques;* après avoir rendu témoignage aux géomètres ses contemporains, il ajoute : « Cependant, quand on fera attention à l'essor » prodigieux qu'ont pris les sciences, et » surtout les mathématiques dans le dix-» septième siècle, il faudra convenir que, » quelque perfection qu'elles reçoivent des » suivans, une grande partie de la gloire » doit en revenir à celui qui a si heureuse-» ment ouvert la carrière. »

Que si l'on me faisoit observer que, dans le dernier siècle, les sciences naturelles et les mathématiques ont été plus généralement cultivées, je l'avouerois sans peine; mais en même temps je ferois observer à mon tour que c'est moins par la multitude des amateurs que par le talent des grands maîtres, moins par le nombre que par le génie, qu'il faut apprécier les choses. Newton fait plus d'honneur aux sciences que cinquante

savans d'un rang inférieur, comme Bossuet fait plus d'honneur à l'éloquence que cent orateurs médiocres. Je ferois observer encore que, si les mathématiques sont une science très-belle, elles sont étrangères à la connoissance de l'homme, à ses devoirs, à la conduite des affaires domestiques et civiles; qu'après tout l'objet le plus digne de l'homme, c'est l'homme même, et, sans être dépourvu de raison, on peut croire que la science est pour quelques-uns, le travail du corps pour le grand nombre, et la vertu pour tous, et que le dix-huitième siècle, qui sembloit devoir rendre les mathématiques populaires, auroit plutôt à rougir qu'à se glorifier de son enthousiasme pour le calcul. Ce seroit donc une erreur très-grossière que de penser que la carrière des sciences étoit à peine connue avant le dernier siècle.

Mais, dira-t-on, ce fut le siècle de l'analyse, de la philosophie, de la raison; ce fut le siècle le plus ennemi des préjugés, et dès-lors son autorité l'emporte sur celle de tous les âges précédens: eh bien! Messieurs, voyons ce qu'il faut penser de la philosophie du der-

nier siècle et de ce titre de siècle philosophe.

Si la philosophie consiste dans cet esprit d'athéisme qui parle sans cesse de la nature pour mieux faire oublier son auteur, qui justifie tous les vices et dégrade toutes les vertus, en faisant de l'homme une espèce de machine, de plante, ou tout au plus d'animal soumis aux lois de la nécessité, et qui, en bannissant Dieu des cœurs comme de l'univers, détruit ces sentimens religieux par lesquels, mieux que par tout le reste, se civilisent les peuples barbares, et se conservent les peuples civilisés; si la philosophie consiste dans cet esprit de présomption et de témérité qui compte pour rien l'expérience des siècles, méprise le suffrage des grands hommes, se joue des institutions consacrées par le temps, veut de la nouveauté, partout et dans tout ce qui existe ne voit que l'effet d'une ignorante simplicité; si la philosophie consiste dans cet esprit de libertinage qui tronque et dénature les livres saints pour les rendre ridicules, les traduit ou les commente avec toute la licence d'une imagination dépravée, ramasse avec complaisance dans les annales de l'É-

glise les vices et les scandales pour en souiller la religion qui en gémit et les condamne, garde un coupable silence sur les sublimes vertus dont elle seule a donné l'exemple à la terre, et jette un voile sur les biens immenses dont l'humanité lui est redevable; en un mot, si la philosophie n'est que l'athéisme, le matérialisme, le fatalisme, le déisme, le scepticisme, oh! j'en conviens, le dix-huitième siècle fut éminemment un siècle philosophe. Jamais, au sein d'une nation chrétienne, un plus grand nombre d'écrivains à la fois n'avoient enseigné ouvertement qu'il n'y a pas de Dieu, que la providence n'est qu'un mot, la vie future une chimère, l'homme un être sans libre arbitre, le vice et la vertu une invention humaine, le christianisme un amas de superstitions; toutes ces doctrines ont été si hautement, si fréquemment enseignées dans le dernier siècle, elles sont consignées dans tant d'ouvrages qui ont fait quelque réputation à leurs auteurs; le fait est si notoire, si avoué des ennemis de la religion, si au-dessus de toute contestation, que des citations pour l'établir seroient plus que superflues.

Sans doute ce n'est pas dans ces doctrines, effet et cause tour à tour de la perversité humaine, que nous placerons la philosophie. N'allons pas nous laisser abuser par des mots, et révérer des doctrines insensées, parce qu'elles seroient revêtues d'un beau nom; ne séparons pas la philosophie de la sagesse, de la saine raison, de la vérité, de la morale, de ce qui tend à rendre les hommes bons et heureux. Pendant soixante ans, une fausse philosophie avoit endormi l'Europe du vain bruit de ses systèmes et de ses déclamations contre les préjugés; ne seroit-il pas temps de nous réveiller enfin et de juger celle qui, sans mission et sans autorité, a jugé l'univers? Ou l'on ne s'entend pas quand on parle de philosophie, ou la philosophie pour un peuple consiste à bien penser et à bien raisonner sur les différentes branches des connoissances humaines; plus il y aura dans une nation d'idées saines, morales, sociales, propres à faire fleurir la paix, la justice et les lois, et plus cette nation sera sage, raisonnable, et par là même plus elle sera philosophe. Ainsi ce n'est ni le goût exclusif des sciences exactes et naturelles, ni l'amour do-

minant des lettres et des arts qui fait la philosophie; on n'est philosophe ni pour avoir lu Bossuet, ni pour avoir étudié Locke, ni pour avoir médité Montesquieu; l'esprit philosophique n'est ni dans la dissection d'une plante, ni dans un théorème, ni dans un syllogisme. On pourroit avoir entassé dans sa tête les mots techniques de toutes les sciences, toutes les nomenclatures, toutes les méthodes, toutes les formules scientifiques; on pourroit disserter toute sa vie sur les sensations et les idées, sur le physique et le moral dans l'homme, sur la politique et les gouvernemens, et avec tout cela on pourroit être un mince logicien, un pitoyable raisonneur, un esprit de travers, et par conséquent être un sophiste et non pas un philosophe; témoins ces écrivains qui ont composé des ouvrages entiers pour enseigner l'athéisme, le dernier terme de l'erreur humaine, ou qui sur les lois, l'autorité, la morale, l'éducation, les lettres, ont debité tant de paradoxes philosophiques, aujourd'hui tombés dans le mépris, et dont l'expérience a fait une justice éclatante. Messieurs, celui qui, dans un genre quelconque de connoissances,

aime la vérité, la cherche avec ardeur, et prend les routes qui peuvent l'y conduire; celui qui, dans ses actions comme dans ses discours, manifeste des pensées saines et vraies, celui-là est sage, il est philosophe; l'esprit juste, le bon esprit, le bon sens, l'esprit philosophique, sont des choses qu'on ne doit pas distinguer. Quel est le siècle le plus vertueux? ce n'est pas celui où l'on parle le plus de vertu, mais celui où on la pratique davantage. Quel est aussi le siècle le plus philosophe? ce n'est pas celui où l'on parle davantage de philosophie, mais celui où, dans la réalité, on pense le mieux, on raisonne le mieux sur les divers objets de nos connoissances; la chose est si manifeste qu'il suffit de l'énoncer, pour que tout le monde en sente la vérité. Telle est donc la règle pour bien juger si le dix-huitième siècle a été plus philosophe que le précédent; pour cela parcourons un moment les diverses parties de nos connoissances.

Remonter aux causes, aux principes des choses, démêler les véritables lumières de ce qui n'en a que l'apparence, peser dans la balance de la raison les opinions vulgaires, et tra-

cer aux esprits la marche à suivre dans la recherche de la vérité, voilà bien la philosophie dans les choses intellectuelles; or, à ces traits, comment ne pas reconnoître Bacon, Descartes, Leibnitz, Mallebranche, Locke, qui n'appartiennent pas au dix-huitième siècle?

Observer la nature, étudier les faits et les phénomènes, laisser les vaines théories pour l'expérience, chercher ainsi non ce qui peut être, mais ce qui est, non des hypothèses, mais le vrai système des lois de la nature, voilà bien la philosophie dans les sciences physiques; or comment ne pas se rappeler ici Copernic, Kepler, Galilée, Pascal, Boyle, Newton, qui n'appartiennent pas au dix-huitième siècle?

Porter dans l'étude de l'histoire et des antiquités cette critique sévère et lumineuse sans être trop hardie, qui saisit le vrai, apprécie le vraisemblable, écarte le faux; tirer des annales des peuples comme de la connoissance approfondie des hommes de grandes et mémorables leçons, voilà la philosophie dans l'histoire et la physique; et comment ne pas nommer à cette occasion Mabillon, Peteau, Tillemont, Fleury, Bos-

suet, qui n'appartiennent pas au dix-huitième siècle?

Enfin développer les secrets du cœur humain et les règles des mœurs, exposer avec une sagacité profonde l'ensemble, l'esprit et la liaison des lois, voilà bien la philosophie dans la morale et la jurisprudence; et qui ne reconnoît pas ici les Massillon, les Bourdaloue, les La Bruyère, les Domat, qui appartiennent au siècle de Louis?

Je vous le demande, Messieurs, avec de tels génies et beaucoup d'autres que je ne nomme pas, avec de telles vues et de tels procédés, que manque-t-il à un siècle pour bien raisonner et par conséquent pour être philosophe? Alors, comme aujourd'hui, on pouvoit se tromper sans doute; la foiblesse de l'esprit humain est de tous les temps et de tous les lieux; il n'est pas de philosophie qui mette à l'abri de toute erreur; mais il est évident qu'elle étoit portée très-loin avant le dernier siècle dans toutes les choses qui peuvent occuper l'homme sur la terre.

Qu'a-t-on imaginé pour déprimer le siècle de Louis XIV et relever le suivant? on a fait contraster les qualités qu'on a crues prédo-

minantes dans chacun des deux, mais de manière que l'avantage restât au dernier; on a dit que le dix-septième siècle avoit été celui des brillantes fictions, de l'imagination, des belles-lettres, et que le dix-huitième avoit été celui de la raison; et, comme toutes les erreurs se tiennent, on n'a pas manqué d'observer en faveur de l'incrédulité qu'elle avoit triomphé précisément dans le siècle de la raison. Tel est le fonds d'une pensée qu'on a présentée sous différentes formes, et que nous allons examiner un moment.

On dit que le siècle de Louis XIV fut le siècle de l'imagination : certes, Messieurs, si avec de l'imagination seule on a pu deviner les mathématiques comme Pascal, inventer une philosophie nouvelle ou plutôt rétablir la véritable comme Descartes, découvrir, comme Newton, un système qui, ne fût-il pas vrai, seroit un chef-d'œuvre de l'esprit humain; si avec de l'imagination seule on a pu, comme Turenne, former des plans de campagne qui maîtrisoient les évènemens et la victoire, méditer ces ordonnances célèbres qui furent le fruit des conférences tenues par les Séguier et les Talon, gouverner

comme Louis XIV, administrer comme Colbert, fortifier les places comme Vauban; si avec de l'imagination seule on a pu composer, comme Bossuet, ce Discours si savant, si éloquent, si politique sur l'histoire universelle, ou, comme Fénélon, donner aux rois et aux peuples de si touchantes leçons; si l'imagination seule a suffi à ces beaux génies ou pour leurs ouvrages ou pour leurs actions immortelles, heureux le siècle de l'imagination : puisse-t-il revivre et durer à jamais au milieu de toutes les nations du monde! et ne voyez-vous pas que toutes ces belles et grandes choses que je rappelle supposent dans leurs auteurs une force de raison, une pénétration d'esprit, une sagacité, une profondeur de vues qui est le plus grand effort de l'esprit humain?

On dit que le siècle de Louis XIV fut le siècle des belles-lettres; eh bien! je n'ai besoin que de cet aveu forcé de nos adversaires pour les combattre avec succès. Vous convenez, leur dirai-je, que le sceptre de la littérature reste au siècle de Louis; je n'en veux pas davantage pour établir que par là même il fut éminemment le siècle de la rai-

son. Je ne sais si cette proposition ne paroît pas extraordinaire à quelques-uns; car, depuis le règne des sophistes et les préjugés sans nombre qu'ils ont répandus, le sens commun est devenu un paradoxe. Oui, je soutiens que le siècle de la perfection dans les lettres est nécessairement un siècle de bonne philosophie. En effet la perfection dans les lettres suppose toujours un sentiment profond de l'honnête et du beau, un grand esprit de discernement et de justesse qui saisit les rapports et les convenances, repousse ce qui est faux pour aller à ce qui est vrai, unit toutes les parties pour les mettre dans un bel ensemble : en tout se vérifie la maxime du poète romain, que la raison est le principe, la source du beau. Quelle étrange idée se formeroit-on de l'éloquence, si l'on n'en faisoit que le misérable talent d'arranger des mots et de compasser des phrases! Les pensées, il est vrai, ne brillent que par l'expression, comme les objets ne se montrent aux yeux que par la lumière qui les colore; mais aussi des mots sans la vérité des pensées ne sont qu'un vain bruit qui se dissipe. Celui qui ne sait pas établir

des principes, ni mettre ses preuves dans un bel ordre, ni éclairer l'esprit par de vives lumières, ni le frapper par de fortes conceptions, celui-là pourra bien être un discoureur, mais il ne sera pas un orateur. Un beau discours, un beau poème, ne suppose-t-il pas un plan, une ordonnance, une liaison intime de parties qui en fassent un tout, un grand fond de vérité dans les pensées, dans les caractères? Quand on sépare la logique de l'éloquence, qu'on place, pour ainsi dire, les mots d'un côté, et de l'autre les choses, quelle idée se forme-t-on donc du talent d'écrire? Rien n'est bon, comme rien n'est beau que par la vérité; voilà pourquoi le philosophisme du dernier siècle n'est ni bon ni beau, et voilà pourquoi aussi tant d'ouvrages du siècle de Louis XIV sont marqués au coin de l'immortalité.

Et d'où a pu venir cette sorte de partage de talens et de facultés, d'après lequel on a cru devoir appeler le siècle de Louis XIV le siècle de l'imagination, et le suivant le siècle de la raison? Cela viendroit-il de ce qu'il a plu à quelques écrivains de tracer un tableau systématique des connoissances humaines,

dans lequel on rapporte les unes, comme l'histoire, à la mémoire; les autres, comme la poésie et les arts, à l'imagination? Mais ne soyons pas éblouis de ces distinctions, plus subtiles que solides : je ne dirai pas seulement qu'elles sont inutiles, incapables de faire faire un pas à l'esprit humain, je dirai qu'elles sont fausses et par là même dangereuses. Ainsi, dans un *Système figuré* que tout le monde peut avoir eu sous les yeux, on rapporte l'histoire à la mémoire; mais quoi de plus insignifiant? Sans doute avec de la mémoire on sait beaucoup, et sans elle on ne sauroit rien; mais la mémoire sans jugement suffira-t-elle pour composer un ouvrage historique? est-ce donc avec de la mémoire que Tacite, Bossuet, Robertson, ont écrit l'histoire? Et qui ne voit pas que sans une critique saine, un grand discernement des hommes et des choses, sans une raison en un mot très-éclairée, un historien ne s'élèveroit pas au-dessus des écrivains vulgaires? On rapporte la poésie à l'imagination, mais l'imagination séparée du bon sens ressemble à de la folie : on auroit beau revêtir ses idées de couleurs brillantes; si elles manquoient

de vérité, où seroit le mérite de l'ouvrage? Est-ce donc avec de l'imagination seule que le poète romain et le poète français, qu'on regarde comme législateurs dans la république des lettres, ont mérité d'être appelés les poètes de la raison? Oui, diviser les facultés de l'ame pour assigner à chacune son domaine exclusif est une invention plus bizarre que philosophique. Sans l'imagination, le bon sens pourra bien ne pas tirer un homme de la médiocrité; mais aussi l'imagination sans le bon sens est une folle qui se précipite. Toutes nos facultés sont liées entre elles et se soutiennent mutuellement; c'est de leur accord et de leurs forces réunies que résulte le talent, et quand elles sont portées ensemble à un très-haut degré, c'est le génie. Que si je voulois présenter tout ce qui vient d'être dit sous la forme d'un syllogisme, je dirois : Bien penser et bien raisonner sur les diverses branches de nos connoissances, voilà la bonne philosophie, le principe est évident; or, dans le siècle de Louis XIV, on a tout aussi bien pensé, tout aussi bien raisonné que dans le siècle suivant; cela reste établi : donc il y a eu autant de philosophie

dans le premier que dans le second, et vous voyez que mes conclusions sont bien modérées.

Maintenant me sera-t-il permis de faire une supposition qui paroîtra singulière peut-être, mais que je vais hasarder, parce qu'elle rendra plus sensible le résultat de cette conférence et de la précédente? Faisons revivre et rapprochons par la pensée les générations depuis la renaissance des lettres, depuis le règne de François Ier.; mettons d'un côté les beaux esprits qui ont combattu la révélation, de l'autre ceux qui l'ont défendue depuis trois siècles; pour cela, je me figure deux temples ouverts devant moi; je lis sur le frontispice de l'un, *temple de la raison*, et sur le frontispice de l'autre, *temple du christianisme*.

J'entre d'abord dans le temple de la raison; j'y trouve l'incrédulité prêchant, sous le nom de philosophie, une morale facile qui n'est au fond que l'égoïsme et l'amour du plaisir, et promettant à ses sectateurs pour toute récompense le néant, ou par intervalle je ne sais quoi de vague et d'incertain; j'y vois un assez grand nombre de disciples

à peu près ignorés, un certain nombre de plus connus et quelques-uns de renommés. Ces derniers fixent mon attention : c'est Bayle, tenant en main une plume qui semble flotter dans le vide, et répand autour d'elle beaucoup de fumée mêlée de traits de vive lumière; c'est Voltaire, qui se moque et se joue de tout, se rit également de Dieu et des hommes, se vante d'avoir participé aux mystères de la religion sans y croire, présente d'une main des titres légitimes à la gloire, et de l'autre des écrits où perpétuellement la débauche assaisonne le blasphème; tout à coup il éclate en imprécations contre le christianisme et s'écrie : *Mes amis, écrasons l'infâme.* A ce cri de ralliement, toute la troupe des adeptes se réveille et se ranime. Diderot, en amant furieux de la liberté, chante, dans un langage que je ne puis pas répéter, que le monde ne sera heureux que lorsqu'il n'y aura plus sur la terre ni prêtres ni rois. L'auteur du *Système de la nature* explique toutes les affections du cœur, les sentimens d'amour ou de haine par le mécanisme de l'attraction et de la répulsion, et de temps en temps il adresse à

la nature, au grand tout, à l'universalité des êtres, à une abstraction, des apostrophes brûlantes. D'Alembert tire de dessous son manteau philosophique une correspondance secrète, pleine d'un fiel assez grossier; il veut qu'on sache toute la part qu'il a eue par ses menées obscures à la destruction des préjugés. Raynal se vante hautement d'être apostat à double titre; à propos de commerce et de comptoirs, il exhale son impiété en déclamations violentes; cependant il se calme, il paroît articuler l'expression du repentir, et faire une sorte d'amende honorable de sa fougue et de ses emportemens. Chacun à son tour veut avoir la parole : ce ne sont que systèmes sur la morale, la société, l'éducation, les lettres et les arts; il ne s'agit de rien moins que de recommencer l'homme et l'ordre social tout entier. Du milieu de ce chaos d'opinions incohérentes, un inconnu se fait entendre avec force : *Peuples, voulez-vous être heureux? renversez les trônes et les temples.* Alors un roi du Nord, grand guerrier et grand politique, long-temps favorable à l'impiété, mais qui n'a nulle envie de descendre du trône, lance autour de lui

un regard d'indignation, fronce le sourcil et dit en propres paroles : *Mon avis seroit qu'on donnât à gouverner à ces messieurs une province qui méritât d'être châtiée.* Jean-Jacques, qui n'est pas d'ailleurs très-difficile, se scandalise lui-même des systèmes monstrueux qu'il entend débiter, et il s'écrie : *Fuyez ces hommes qui sèment dans les cœurs de désolantes doctrines.* Averti par ce cri d'alarme, je jette encore un coup d'œil sur tous ces adorateurs de la raison, je crois voir empreint sur leur front le cachet de l'orgueil et du cynisme, et, le cœur flétri de ce que je viens de voir et d'entendre, je me retire.

J'entre dans le temple du christianisme, j'y trouve la religion assise sur ses autels, tenant d'une main l'Evangile, et de l'autre offrant aux sectateurs fidèles de sa loi des couronnes d'immortalité : je vois rangés autour d'elle une foule d'esprits sublimes qui ont brillé en Europe depuis trois siècles; je compte parmi les philosophes Bacon, Descartes, Mallebranche et Leibnitz; parmi les érudits du premier ordre, Duperron, Bochard, Tillemont, Peteau, Mabillon; parmi

les moralistes, Nicole, La Rochefoucault, La Bruyère, Bourdaloue et Massillon; parmi les magistrats profondément instruits, L'Hôpital, Talon, Séguier, Bignon, Domat, d'Aguesseau; parmi les apologistes, Grotius, Pascal, Abbadie, Fénélon, Addisson; parmi les savants, Copernic, Kepler, Galilée, Newton, Euler. Je vois tous ces grands hommes rayonnans de l'éclat de leur génie et de leurs vertus. Il est vrai, ici comme ailleurs se montre la foiblesse humaine : ces illustres personnages ne sont pas tous d'accord sur tous les points de la doctrine révélée; mais sur Dieu, la providence, la vie à venir, le vice et la vertu, la morale, leurs sentimens sont unanimes; tous aussi révèrent unanimement la religion comme donnée aux hommes par Dieu lui-même. Tout ce qui est bon, tout ce qui est honnête, tout ce qui peut encourager la vertu, consoler le malheur, épurer les affections légitimes, consacrer les obligations domestiques et civiles, faire aimer Dieu et les hommes, voilà ce qui est en honneur, prêché hautement. Si j'étois tenté de me prévaloir de mes foibles lumières contre le christianisme, Bacon m'a-

vertit qu'un peu de philisophie rend incrédule, mais que beaucoup de philosophie ramène à la religion; si je voulois m'endormir dans une commode indifférence, Pascal me diroit qu'on peut bien ne pas s'inquiéter du système de Copernic, mais qu'il importe de savoir si l'ame est mortelle ou immortelle, que, suivant ce qui en est, toutes nos actions et tous nos sentimens doivent prendre des routes différentes; si j'avois pu me laisser ébranler par l'autorité de quelques beaux esprits incrédules, Massillon me fait observer que les passions sont le berceau de l'incrédulité, qu'on ne secoue le joug de la foi que pour secouer le joug des devoirs, et que la religion n'auroit jamais eu d'ennemis, si elle n'avoit été l'ennemie du déréglement et du vice. Mais voici que, dans l'auguste assemblée, le premier de tous par le génie se fait entendre; il élève la voix contre ces téméraires qui prennent pour force de la raison ce qui n'en est que le délire, et qui se croient libres parce que leur esprit n'a plus de frein. Bossuet leur dit qu'ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et que ce misérable

partage

partage ne leur est pas assuré; qu'avec leurs doutes et leurs incertitudes ils se précipitent dans l'abîme de l'athéisme, cherchant leur repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits; que les absurdités où ils tombent en niant la religion sont plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne, et que, pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. Comment ne serois-je pas frappé de la croyance de tant de grands hommes? quel concert et quelle force de témoignages! En les voyant s'abaisser devant la religion, devant celui qui est le Sauveur et la lumière du monde, je me sens entraîné à mêler mes adorations à leurs hommages, et je me dis à moi-même : En vérité, s'il falloit se décider pour la religion ou contre la religion d'après l'autorité de ceux qui l'ont professée ou de ceux qui l'ont combattue, je ne balance pas : loin de moi l'incrédulité, gloire à Jésus-Christ, je suis chrétien.

DISCOURS

SUR LA

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION

POUR LE BONHEUR PUBLIC,

PRONONCÉ DEVANT L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE JOUR DE LA FÊTE DE SAINT LOUIS, 25 AOUT 1817.

Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.

La piété est utile à tout; elle a les promesses de la vie présente comme celles de la vie future. *I. Tim.* c. IV, ℣. 8.

Si jamais cette parole de l'apôtre s'est vérifiée dans un roi de la terre, c'est bien sans doute, Messieurs, dans celui dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, dans ce roi qui, réglant toujours sa politique par sa religion, devint d'autant plus grand devant les hommes, qu'il étoit plus saint devant Dieu, et sut trouver ainsi dans sa piété même la source de la gloire pour la vie présente comme pour la vie future : *Pietas ad*

omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ. Nommer saint Louis, c'est rappeler tout ce qu'il peut y avoir de plus auguste, je veux dire le génie et la vertu assis ensemble, pour le bien de l'humanité, sur un des plus beaux trônes de l'univers.

Simple dans ses goûts, et magnifique par dignité, humble aux pieds des autels et terrible dans les combats, doux et facile dans le commerce de la vie, mais inébranlable dans ses desseins, saint Louis allia dans sa personne les qualités en apparence les plus contraires, alliance qui, suivant l'expression d'un historien, en a fait un des plus grands hommes et des plus singuliers qui aient jamais été. Prodige de lumières et de sagesse pour le siècle où il parut, il devint l'arbitre des princes de son temps, comme il étoit leur modèle; législateur plein de prévoyance, il jeta, par ses lois, les fondemens de la véritable liberté des peuples, comme de la véritable grandeur des héritiers de son trône; jaloux des droits de la royauté, pour le bien même de ses sujets, il les défendit toujours par devoir, et jamais il n'en céda

rien par foiblesse; personnage héroïque, il connut ce que le malheur a de plus extrême, mais il n'en fut point abattu; magnanime dans les fers, sublime dans les bras de la mort, il sut être roi et chrétien tous les instans de sa vie; et, s'il avoit reçu de la nature toutes ces hautes qualités que l'on admire dans les héros les plus fameux de l'antiquité, il dut à sa piété même d'avoir été préservé de leurs vices : *Pietas ad omnia utilis est.*

Combien n'est-il pas glorieux pour la France d'avoir été gouvernée par un si grand monarque, et quel Français ne se réjouiroit, Messieurs, de voir votre illustre compagnie faire revivre les hommages annuels autrefois rendus par elle à la mémoire du saint roi? En consacrant, pour ainsi dire, sa renaissance par cette pieuse solennité, l'Académie française semble déclarer au monde entier qu'on trouvera chez elle l'esprit comme les formes primitives de sa fondation, et que les premiers hommes de l'État, par le mérite littéraire, aspirent à la gloire d'en être aussi les premiers par leur dévoûment à la religion comme au trône de

saint Louis. Cette heureuse journée présage le retour de tous les hommes éclairés à ces vérités sacrées que les législateurs et les sages de tous les siècles avoient professées jusqu'à nous, que les peuples ne méconnurent jamais impunément, et qui seules peuvent rajeunir notre antique monarchie, comme elles ont pu seules la former dans sa naissance, et la faire croître dans la suite des âges avec tant de gloire et de prospérité.

Et de quoi nous serviroit-il de gémir quelquefois sur les désastres et les calamités qui ont désolé notre patrie, si nous n'abjurions les systèmes pervers qui pourroient amener de nouveaux malheurs? C'est par les mauvaises doctrines que tout fut ébranlé; c'est par les bonnes doctrines qu'il faut tout raffermir. Pénétré de cette pensée, je viens exposer ici quelques considérations sur l'esprit irréligieux de nos temps modernes, pour faire sentir tout ce qu'il a de menaçant pour le repos et la liberté des peuples, et combien il importe au bonheur public d'en arrêter les funestes progrès. Nous dirons donc aux ennemis de la religion : Vous dé-

sirez sans doute de voir s'établir dans notre patrie des institutions durables qui garantissent la tranquillité publique, préparent dans le présent un heureux avenir, préviennent les dissensions, les troubles civils, l'anarchie et les maux qu'elle entraîne; en un mot, vous désirez de voir fonder l'ordre public : eh! bien, sans la religion, l'ordre public est impossible; première réflexion. Vous ne voulez pas de mesures arbitraires; vous voulez le règne de la loi, et que, sous son égide, chacun ait la paisible jouissance de sa personne, de ses biens et de ses droits; en un mot, vous voulez voir se fonder la liberté pour tous : eh bien! sans religion, la liberté publique est impossible; deuxième réflexion. Tel est le partage de ce discours sur la nécessité de la religion pour le bonheur social; matière importante que je me plais à traiter devant l'élite des écrivains de la France, devant ceux-là mêmes qui, par leurs ouvrages, peuvent exercer une si heureuse influence sur l'avenir comme sur le présent. L'homme de lettres méconnoîtroit la dignité de sa vocation, il profaneroit les dons qu'il a reçus de l'auteur de tout bien,

s'il ne les employoit au triomphe de la vérité et de la vertu; il doit toujours se souvenir que le talent comme le pouvoir n'est donné à l'homme que pour le bien de ses semblables, et qu'il n'est pas plus permis d'abuser de l'esprit pour corrompre, que de la puissance pour opprimer. Implorons avant tout le Dieu de saint Louis, par l'entremise de celle qui est si particulièrement la patronne de la France et de la race de nos rois. *Ave, Maria.*

S'IL falloit écouter certains novateurs modernes qui ont combattu avec un déplorable succès les croyances établies chez les nations chrétiennes, et trop souvent même ces vérités premières qui furent sacrées chez tous les peuples, eux seuls auroient connu le secret de perfectionner le monde social et de fonder la liberté publique. Cependant, si nous voulons nous éclairer du double flambeau de la raison et de l'expérience, que verrons-nous? c'est que l'esprit irréligieux dont ils ont eu le malheur de se faire les apôtres ne pourroit prévaloir chez une nation sans entraîner la ruine de

l'ordre public et de la liberté. Cherchons à mettre cette vérité dans un jour qui la rende sensible à tous.

Sans doute, tant que l'irréligion n'est professée que par un petit nombre d'hommes, qu'elle est reléguée dans quelques ouvrages peu connus, ses ravages n'ont rien de frappant encore; c'est un levain funeste qui n'a pas assez fermenté pour tout gâter et tout corrompre : même il arrive quelquefois que, chez les hommes irréligieux, les mauvaises opinions sont contenues par d'anciennes habitudes; qu'ils sont maîtrisés comme à leur insu par des impressions chrétiennes reçues dans le premier âge; en sorte que, par une heureuse inconséquence, ils sont meilleurs que leurs systèmes. Mais supposons que ces doctrines de l'impiété sortent des nuages qui les enveloppoient pour se produire au grand jour; qu'elles soient consignées dans des livres répandus parmi toutes les classes de lecteurs; qu'elles deviennent l'opinion dominante du monde savant et littéraire, des riches et des grands; qu'elles aillent infecter au loin les pères de famille, les instituteurs de la jeunesse, les magistrats, les dépositaires

du pouvoir; que, par des progrès insensibles, elles passent de la cité dans le hameau, et deviennent ainsi plus ou moins populaires, alors comment ne pas concevoir de vives alarmes et ne pas trembler pour le repos de la société? Avec ses maximes hardies et commodes, l'irréligion va remuer dans le cœur des peuples tout ce qu'il y a de passions désordonnées, les rend plus inquiets et plus indociles, les irrite contre le joug des lois et de l'autorité, relâche tous les liens domestiques, et tend ainsi à porter le trouble et le désordre dans les familles comme dans la société. C'est une vérité sentie par les bons esprits de tous les temps, et consacrée par l'autorité de tous les législateurs comme par l'expérience des siècles, et devenue en quelque sorte triviale à force d'être répétée, que la société porte sur la loi, la loi sur la morale, la morale sur la religion; et comment donc l'édifice social ne menaceroit-il pas de tomber en ruine, lorsque le fondement même est ébranlé?

Eh quoi! Messieurs, même chez les peuples où la religion exerce le plus son empire salutaire pour le bien de l'humanité, où, par

son heureux ascendant sur les esprits et sur les cœurs, elle prévient plus d'injustices et de forfaits, apaise plus de haines, assure davantage le respect des lois et de l'autorité, toutefois les passions humaines ne causent que trop de ravages : et que seroit-ce donc, si l'on faisoit tomber devant elles la plus forte barrière qu'on puisse leur opposer, celle de la religion? alors à tous les excès que la religion n'empêche pas par la malice des hommes viendroient se joindre les excès bien plus nombreux encore qu'elle empêche par sa divine et secrète influence; les désordres de tous les genres deviendroient plus communs dans tous les âges et toutes les conditions, et le corps social, travaillé par ce levain de corruption et d'impiété séditieuse, seroit menacé d'une dissolution universelle. Il est facile d'étaler dans un livre les maux dont la religion est devenue, par l'ambition et l'orgueil des hommes, l'occasion ou le prétexte; mais pourquoi jeter un voile sur les biens immenses dont elle seule est la source par ses maximes et son esprit? La société jouit de ses bienfaits sans presque s'en apercevoir. Tout ce qu'elle met dans les ames de

bons sentimens, tout ce qu'elle inspire de compassion et de générosité, tout ce qu'elle verse de consolations, échappe à nos regards; mais son action, pour être secrète, n'en est pas moins réelle : c'est comme cette chaleur vivifiante qui anime la nature, qui fait germer les plantes et mûrir les fruits, sans qu'on aperçoive son influence. On dit bien quelquefois ce qu'un peuple est devenu par l'abus qu'on a pu faire de la religion; mais il faut bien comprendre aussi ce que deviendroit sans elle le monde social. Pour emprunter ici les paroles d'un orateur illustre de nos jours : « La religion est la vie du » corps politique; elle ne lui laisse que le » choix, ou de se conserver avec elle, ou » de se dissoudre sans elle. »

Oui, Messieurs, n'en doutez pas, sans la religion, on verroit plus que jamais les familles troublées par la discorde et le libertinage, des époux sans union, des enfans sans respect, des serviteurs sans fidélité; on verroit plus que jamais des êtres contre nature qui, n'étant plus retenus par le frein d'une éducation religieuse, connoîtroient dès leur plus tendre jeunesse les ruses et l'au-

dace du crime, et présenteroient devant les tribunaux épouvantés le plus hideux de tous les spectacles, celui des forfaits dans l'âge même de la candeur et de l'innocence; on verroit des malfaiteurs qui, débarrassés de la crainte de la justice divine, calculeroient froidement qu'après tout le temps du supplice sera court, marcheroient ensuite à l'échafaud portant sur le front non la pâleur et la honte du crime, mais presque le calme de la vertu, et donneroient ainsi au peuple l'effrayant exemple d'un coupable qui meurt sans crainte et sans remords; on verroit des hommes qui formeroient les projets les plus iniques, les plus insensés, les plus désastreux peut-être pour leur patrie, dans la pensée que tout finit au tombeau, et que, s'il le falloit, ils sauroient bien échapper par le suicide au châtiment et à l'opprobre. Sans la religion enfin, on verroit plus que jamais de toutes parts des égoïstes, qui, détournant leurs regards des biens de la vie future, ne seroient que plus ardens pour les biens de la vie présente, plus dévorés de désirs ambitieux, moins touchés des maux d'autrui, moins capables de sacrifices généreux,

plus enclins à tous les désordres qui sont le fléau des Etats comme des familles. Plût au ciel que je n'eusse fait que tracer ici une peinture imaginaire, et qu'on n'eût vu se réaliser en aucune manière parmi nous! Mais ne puis-je pas en appeler à l'observateur, à l'homme public, au magistrat, à ceux qui sont armés du glaive de la loi contre les malfaiteurs, et leur demander s'il n'est pas vrai que l'affoiblissement des sentimens religieux a rendu plus communs et plus précoces les désordres et les délits de tous les genres; et, pour appeler les choses par leur nom, n'est-il pas vrai qu'on a vu croître d'une manière effrayante le scandale du suicide, de l'infanticide, du concubinage, des enfans illégitimes, et de ce crime tellement repoussé par la nature, que, dans ses lois, un législateur de l'antiquité crut devoir le supposer impossible?

O vous qui, vers le milieu du dernier siècle, avez élevé la voix avec l'éclat de la trompette pour prêcher la haine et le mépris de la religion, vous avez revendiqué pour vous seuls la gloire d'avoir guéri le corps social d'une maladie violente, des excès du faux

zèle, du fanatisme en un mot, et vous n'avez pas vu que vous déposiez dans son sein des germes de ruine et de mort! Avec vos systèmes, on n'auroit plus de fanatisme religieux, j'y consens; mais on auroit les ravages profonds des vices les plus ignobles et les plus vils, de l'égoïsme le plus dévorant, de la dépravation la plus raffinée, jusqu'à ce qu'enfin, tous les liens sociaux étant dissous, on vît éclater le fanatisme de toutes les passions déchaînées. Le fanatisme religieux trouble la société, l'impiété la tue : le premier est cette tempête qui agite, mutile, arrache les rameaux de l'arbre le plus vigoureux; la seconde est cette plaie secrète qui le ronge jusque dans sa racine, et l'on peut bien dire, avec un écrivain fameux, que l'indifférence philosophique est la tranquillité de la mort plus destructive que la guerre même.

Et ne croyons pas d'ailleurs, pour l'observer en passant, que l'athéisme ne se manifeste jamais que par l'indifférence, par l'oubli, par le dédain de la religion : il a aussi ses persécutions et ses fureurs. Jean-Jacques, à qui les paradoxes les plus irréfléchis ne coûtoient rien, a cru pouvoir dire

que l'athéisme ne faisoit pas verser le sang; c'est une assertion que l'expérience a bien hautement démentie sous nos yeux. Jamais le sang humain n'avoit coulé avec autant d'abondance que sous le règne de l'athéisme; n'en soyons pas surpris : quand on ne voit guère dans l'espèce humaine qu'une famille de plantes ou qu'une race particulière d'animaux, est-il étonnant qu'on n'ait pour elle que du mépris, et qu'on se fasse un jeu de ses douleurs et de sa mort? En assimilant l'homme à la brute, on s'habitue à le traiter comme elle; même ici la barbarie est d'autant plus froide, qu'étant débarrassée de la crainte de la justice divine elle ne connoît pas le remords; c'est bien surtout aux athées que s'appliquent plus littéralement ces paroles du Sage : « Les entrailles des impies » sont cruelles : » *Viscera impiorum crudelia.* Voltaire lui-même l'avoit pressenti, quand il disoit : « Si le monde étoit gouverné » par des athées, il vaudroit autant être sous » l'empire immédiat de ces êtres infernaux » qu'on nous peint comme acharnés sur » leurs victimes. »

Je sais que le plus grand nombre des in-

crédules reculent d'effroi devant les abîmes de l'athéisme, qu'ils font gloire de reconnoître un Dieu, même d'en célébrer les grandeurs; ils sont déistes. Soyons de bonne foi, Messieurs; sans être, si l'on veut, aussi funeste que l'athéisme, pensez-vous que le déisme suffise au maintien de l'ordre public? Je vous le demande, quelle idée le déiste se forme-t-il de Dieu et de sa providence, de sa bonté et de sa justice, de ses récompenses et de ses châtimens dans la vie future? sur tout cela, ses idées ne sont-elles pas vagues, incertaines, dépendantes de ses passions et de ses caprices? quelle règle de conduite fait-il dériver de son opinion? quel appui y trouvent la morale et la société? Si vous comparez la conduite habituelle, quelle différence remarquerez-vous entre l'athée et le déiste? N'est-il pas vrai que le déisme en théorie ressemble beaucoup trop à l'athéisme dans la pratique; que des deux côtés c'est presque le même oubli de la Divinité, de toute obligation, de tout hommage envers elle, de tout effort et de tout sacrifice pour lui plaire? et Bossuet n'étoit-il pas fondé à dire que le déisme n'étoit qu'un athéisme dé-

guisé? Il faut bien le remarquer, Messieurs, toujours une religion quelconque, plus ou moins parfaite, a présidé à toutes les sociétés civilisées; c'est une règle invariable qui n'a pas souffert une seule exception depuis que le soleil éclaire le monde, et sans doute il ne nous appartient pas de donner un démenti à la sagesse des siècles : or par religion toujours les peuples ont entendu non pas quelques opinions spéculatives, stériles sur la Divinité, mais un ensemble de croyances, de devoirs, d'hommages pieux; c'est de cela que se composent les chaînes invisibles, mais puissantes, qui ne lient les hommes à Dieu, leur père commun, que pour les lier plus étroitement les uns aux autres. Disons donc que le déisme n'est qu'un fondement ruineux pour l'ordre social; le déisme est une opinion et non une religion.

Pour faire sentir de plus en plus la nécessité de la religion pour le bonheur public, établissons encore d'une manière plus spéciale que, sans elle, il est impossible de fonder la liberté dans une nation.

Comment se fait-il, Messieurs, que cer-

tains esprits de nos jours voient d'un œil tranquille l'affoiblissement du christianisme en Europe, et semblent même en prophétiser, avec autant de joie que d'assurance, la ruine entière et prochaine? Je crois voir des enfans qui se réjouiroient des progrès d'un incendie dont les flammes toujours croissantes vont réduire en cendres la maison paternelle. Quel doit être le sort de la religion en Europe? c'est le secret de Dieu, et il ne nous est pas donné de le pénétrer. Certes ce n'est pas pour elle qu'il faut s'alarmer, c'est pour nous-mêmes: la vengeance la plus redoutable qu'elle pût tirer de nos insultes et de nos mépris, ce seroit de fuir loin de nos contrées, emportant avec elle les gages les plus certains de la paix et de la prospérité publiques, ne laissant au milieu de nous que les ténèbres et les vices de la barbarie, ces désordres et ces excès qui, en avilissant les ames, les façonnent à l'esclavage, cette anarchie qui engendre le despotisme. En effet, Messieurs, je suppose que le christianisme vienne à s'éteindre parmi nous; qu'au lieu de cette religion positive qui fixe et réunit les esprits dans des croyances communes,

qui trace à tous des règles précises de conduite, qui s'empare de l'homme tout entier par les dehors de son culte, il ne reste qu'un spiritualisme vague, incertain, sans presque aucune influence sur les sentimens et les actions, qu'arriveroit-il? par cela même, les gouvernemens seroient privés du moyen le plus puissant de contenir les peuples dans la soumission et le devoir; alors aux maux les plus extrêmes on opposeroit forcément les plus extrêmes remèdes. Moins la religion est réprimante, a dit le plus célèbre publiciste du dernier siècle, plus les lois doivent réprimer. Oui, que la religion disparoisse, et le déchaînement le plus furieux de toutes les passions rendra nécessaires les moyens de répression les plus violens, parce qu'ils seront seuls efficaces; la justice ne sera guère que dans la force, la tranquillité ne se trouvera que dans la servitude, et les nations irréligieuses finiront par expier dans les fers leur révolte audacieuse contre la Divinité.

Pour développer davantage notre pensée, comparons un moment les heureux effets du christianisme avec les résultats inévitables qu'auroit le triomphe de l'impiété. Avant

que la lumière de l'Evangile eût dissipé les ténèbres du paganisme, quel spectacle présentoit le monde même le plus civilisé? n'est-il pas reconnu que la servitude étoit la condition commune de l'espèce humaine, et que la liberté n'étoit le partage que de quelques-uns? On ne voit pas que la pensée d'allier la liberté de tous avec le bonheur de tous ait occupé les anciens législateurs: à Sparte, à Athènes, à Rome, on voyoit la servitude, et quelquefois la plus effrayante, à côté de la liberté. Je ne sache pas que les philosophes anciens aient réclamé contre ce désordre en quelque sorte légal, et néanmoins si révoltant; il étoit réservé au christianisme de l'adoucir, et enfin de le faire disparoître et de montrer l'alliance de deux choses qui paroissoient inconciliables, la tranquillité publique unie à la liberté universelle.

Jésus-Christ, il est vrai, n'est pas venu donner aux hommes des leçons directes de politique, ni tracer aux peuples une forme déterminée de gouvernement. L'Evangile a éclairé, sanctifié les républiques comme les monarchies; mais, par ses maximes et son esprit, il rapproche les conditions les plus in-

gales, inspire des sentimens plus tendres et plus généreux, console le malheur, réprime fortement tous les vices, consacre toutes les obligations domestiques et civiles. Par cela seul, la religion devint dans les mains des gouvernemens un moyen nouveau, également efficace et doux, de maintenir les peuples dans l'obéissance ; la persuasion remplaça la terreur; les douces insinuations du christianisme firent sans violence au milieu des peuples ce que la force ne faisoit que très-imparfaitement. Par la religion, la morale eut plus d'empire sur les hommes; dès-lors les lois purent perdre impunément une partie de leur rigueur, et l'on sentit enfin, grâce à l'Evangile, qu'on pouvoit régir les hommes sans les tenir en servitude. Pour le repos des peuples, la religion donne plus de poids à l'autorité, en lui donnant une origine sacrée ; elle affermit le trône des rois, en le plaçant, comme on l'a si bien dit, là où Dieu lui-même a le sien, dans la conscience : mais, également éloignée de la tyrannie et de la licence, elle ne commande pas moins aux souverains la justice qu'aux peuples la soumission. Ainsi au christia-

nisme appartient la gloire d'avoir donné tout à la fois et plus de stabilité aux gouvernemens, et plus de liberté aux peuples : voilà ce que n'ont pas voulu voir ses détracteurs irréfléchis, mais ce qui n'avoit pas échappé à l'auteur de l'*Esprit des Lois*.

Maintenant veut-on que, par un triomphe à jamais exécrable, l'impiété vienne à bout de détruire la foi des peuples, que la religion perde son empire, qu'elle ne soit plus qu'une arme usée et sans force contre les passions désordonnées? dès-lors qu'on s'attende à voir renaître les maux dont le christianisme a été le remède. D'un côté, les vices seroient plus audacieux et les excès de tout genre plus multipliés; de l'autre, les seuls moyens répressifs et conservateurs ne se trouveroient que dans les lois humaines: or il faudroit des lois de fer pour enchaîner des peuples sans religion. A la place des autels des cachots, au lieu de pasteurs des soldats, au lieu de l'Evangile un code de supplices effrayans, au lieu d'un régime paternel un régime de terreur, voilà ce que demanderoit impérieusement le maintien de l'ordre public, et voilà comment, avec

leurs systèmes d'irréligion, certains novateurs faisoient rétrograder le monde social vers la barbarie, comment ces apôtres fougueux de la liberté en étoient les plus grands ennemis. Un peuple sans religion seroit indisciplinable; il ne sauroit exister pour lui de véritable liberté; pour vouloir s'affranchir de Dieu, il deviendroit esclave de l'homme, et c'est précisément pour les peuples impies que sont faits les tyrans.

Mais peut-être que les peuples modernes voudroient se rassurer contre les dangers qui les menacent par la culture aujourd'hui plus universelle des lettres, des sciences et des arts, et qu'ils croiroient pouvoir remplacer par leur influence celle de la religion elle-même; vaine espérance! je suis loin de partager le paradoxe du romanesque Jean-Jacques sur les sciences et les lettres, et volontiers je dirai que ceux qui les cultivent avec succès sont un des *plus beaux ornemens du monde*, pour me servir des termes mêmes de Bossuet dans un de ses discours. Mais sachons nous défendre d'un enthousiasme qui pourroit être aussi funeste que déraisonnable. Le sage pourra bien voir dans les scien-

ces, les lettres et les arts, les décorations ou bien encore quelques colonnes de l'édifice; mais ce n'est pas là qu'il en placera le fondement. Ce qui donne à la morale son appui le plus ferme, et assure davantage la stabilité des institutions humaines; ce qui console et soulage le plus efficacement les classes si nombreuses de toute société, celles des malheureux et des indigens; ce qui éclaire les ignorans sans les corrompre, et, sans ôter au talent son essor, le contient dans de justes bornes, c'est là ce qui fonde l'ordre et la justice sur la terre, ce que réclament avant tout la félicité et la liberté publiques, et c'est bien là aussi ce que l'on trouve dans la religion. Que peuvent les leçons de nos écoles savantes pour la multitude qui ne doit pas les entendre? et croit-on d'ailleurs que les lumières soient la vertu? Si l'ignorance a ses vices, le savoir a aussi les siens; l'esprit a son intempérance comme le cœur. Toutes ces choses si vantées peuvent devenir un nouvel instrument de corruption, contribuer à fomenter les passions au lieu d'en prévenir les écarts, et rendre le mal d'autant plus incurable, qu'on abusera des

connoissances

connoissances acquises pour l'appeler un bien. Dans ces temps heureux où la religion est honorée, on voit le talent contenu, dirigé par sa divine autorité, les esprits même les plus indépendans font gloire de s'abaisser devant elle, et les insultes de quelques-uns sont à peine aperçues au milieu des hommages du plus grand nombre. Mais, lorsque, par une dégradation d'abord insensible, bientôt plus rapide et plus manifeste, on est arrivé à ces époques déplorables où la religion n'est plus qu'un objet de dérision et de mépris, plusieurs de ceux-là mêmes que la nature destinoit à éclairer leurs semblables seront infectés de la contagion universelle; ils seront enfans de leur siècle. Elevés, nourris au sein des mauvaises doctrines, ils seront égarés par elles, et en deviendront à leur tour les propagateurs; ils abuseront de leurs talens pour accréditer des erreurs funestes et les embellir de séduisantes couleurs. Alors c'est un mélange d'athéisme et de bel esprit, de science et de barbarie, de politesse dans les mots et de dépravation dans les choses; alors toutes les vérités sont ébranlées et tous les paradoxes érigés en systèmes; les croyan-

ces sont remplacées par des opinions, et de là ce scepticisme, cette incertitude, cette anarchie des esprits, qui préparent les voies à tous les genres de séduction et de tyrannie. Sans aller chercher des exemples dans l'antiquité, ne connoissons-nous pas dans notre propre histoire une époque où ce qu'on appelle les lumières n'a pas sauvé la France des plus effroyables excès, où le plus haut degré de perfection dans les sciences a concouru avec le dernier degré de la perversité humaine? Prétendre remplacer la religion par le savoir, c'est abandonner le nécessaire pour courir après l'utile; ne séparons pas ce qui doit être uni pour le bien de l'humanité.

Au lieu d'envisager la religion par son côté le plus sublime, je veux dire dans ses rapports avec nos destinées éternelles, je ne l'ai envisagée que par son côté le moins important aux yeux du chrétien, dans ses rapports avec les intérêts humains. A Dieu ne plaise que je rougisse de l'Evangile: *Non erubesco Evangelium!* Mais pourquoi faut-il que l'esprit du siècle nous force d'abaisser ainsi notre ministère? Hélas! il est aujour-

d'hui un si grand nombre d'esprits qui seroient pleinement satisfaits de tout, pourvu qu'ils trouvassent sur la terre la fortune et le repos; eh bien! il faut commencer par leur dire que sans la religion, qu'ils traitent avec tant de mépris, ils n'auront pas même ce qu'ils cherchent uniquement; que c'est elle surtout qui veille au maintien des mœurs, des lois et de la liberté, à la sûreté des personnes, à la conservation de leurs biens, et qui, tandis qu'ils l'insultent peut-être, les couvre de sa protection puissante; il faut leur dire en un mot que ce monde social, auquel ils ont le malheur de borner toutes leurs pensées, s'il n'étoit vivifié par la religion, finiroit par se dissoudre dans l'anarchie, ou par s'abrutir dans la servitude, et le Prophète-Roi ne faisoit qu'exprimer sous une image vive et populaire une idée éminemment politique, quand il disoit, il y a trois mille ans : « Si Dieu ne garde la cité, » c'est en vain que veille à ses portes celui » qui est préposé à sa défense: » *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustrà vigilat qui custodit eam.*

Je ne l'ignore pas, Messieurs, si quelque-

fois le ministre de la religion déplore les ravages des mauvaises doctrines; s'il exprime le désir de voir enfin les esprits s'arrêter dans la carrière de l'incrédulité; s'il fait sentir ce que celle-ci a de menaçant pour le repos et la liberté des peuples, on semble apercevoir dans ses gémissemens et ses vœux quelque chose d'indiscret et de superstitieux; on l'accuse de vouloir faire rétrograder la génération présente, et l'on croit avoir tout dit en disant qu'il faut marcher avec son siècle, maxime vague et commode, vraie sous plus d'un rapport, mais qui, à force d'être appliquée sans discernement, peut devenir si funeste, et nous précipiter dans l'abîme. Cherchons, Messieurs, à bien démêler ici la vérité, et que l'usage légitime d'une maxime aujourd'hui si commune ne nous aveugle pas sur les maux que pourroient entraîner ses fausses applications.

Oui, dans les choses indifférentes que le temps fait naître et mourir, qui sont abandonnées aux recherches, aux combinaisons et en quelque sorte aux caprices de l'esprit humain, marchons avec le siècle, j'y consens. Ainsi, lorsque de brillantes découvertes

auront agrandi le domaine des connoissances humaines, jeté une lumière plus vive sur les diverses branches des sciences naturelles, et fait évanouir d'anciennes théories pour en fonder de nouvelles, n'allons pas nous roidir contre l'expérience, ni contester à nos contemporains la gloire qui leur appartient; marchons avec le siècle. Ainsi lorsque les progrès des arts, de l'industrie, du commerce, auront amené de nouveaux usages, de nouveaux besoins, de nouvelles relations de famille à famille, de peuple à peuple, et comme donné au monde une face auparavant inconnue; lorsque, sous l'empire du temps qui use et détruit tout ce qui est humain, les lois et les institutions auront subi des variations plus ou moins grandes; alors gardons-nous d'insulter à la mémoire de nos pères, qui pourroient bien avoir été aussi sages que nous; mais enfin n'allons pas demander au moyen âge ses coutumes et sa législation : ici encore marchons avec le siècle. Mais que des doctrines perverses, se cachant sous un beau nom, continuent de corrompre les générations naissantes; qu'on affecte de parler de

morale pour mieux outrager la religion qui en est le plus ferme appui; qu'on se croie philosophe précisément parce qu'on n'est pas chrétien, qu'on appelle lumières ce qui n'est que ténèbres, et qu'on voie les progrès de la raison dans ce qui en est le délire, alors, marcher avec le siècle, ce n'est pas sagesse, mais foiblesse d'esprit ou de caractère. C'est ici que le ministre des autels, que le magistrat, que le père de famille, que l'instituteur de la jeunesse, que l'homme de lettres, que le savant, doivent former une sainte ligue contre les sophistes. Ah! Messieurs, la pente au mal est si rapide, l'homme est si impatient de tout joug, que, si ceux qui, par leur caractère, leurs dignités, leur âge, leurs lumières, sont comme naturellement préposés à la garde des bonnes doctrines et des bonnes mœurs, ne les défendoient avec courage, bientôt la société tout entière tomberoit dans le trouble et la confusion.

Rappelez-vous, je ne dis pas ces hommes célèbres qui, épris d'une fausse gloire, ont rempli l'univers du bruit de leur nom, en le remplissant de désastres et de calamités,

mais ces hommes véritablement grands qui ont le plus honoré l'espèce humaine par leurs vertus ou leur génie, et vous verrez qu'au lieu de marcher en tout et aveuglément avec leurs contemporains, ils ont presque toujours fait tous leurs efforts pour les arrêter dans leur course insensée. Que faisoient autrefois Phocion à la tribune, Socrate par ses leçons, Caton au milieu du sénat, Cicéron dans ses œuvres philosophiques? ils luttoient contre les flatteurs du peuple, contre les corrupteurs de la morale, contre les contempteurs des anciennes maximes, contre les ennemis des doctrines religieuses. Que faisoient encore, dans l'antiquité, les Lycurgue et les Numa; dans le moyen âge, les Charlemagne et les saint Louis; dans des temps plus modernes, les Ximenès et les Sully? ils luttoient contre les vices et la férocité de la multitude, pour la soumettre au joug des lois; contre les abus et les mauvaises coutumes, pour les déraciner; contre la licence et la révolte, pour les comprimer. Et les saints, les illustres personnages dont s'honore l'Eglise chrétienne, depuis les Bénoît jusqu'aux

Vincent de Paul, depuis les Augustin jusqu'aux Fénélon, qu'ont-ils fait? n'ont-ils connu les erreurs de leur temps que pour les professer, la corruption publique que pour la flatter, l'ignorance que pour en respecter les ténèbres, le relâchement des mœurs et de la discipline que pour s'y laisser entraîner? non, sans doute; mais, par leurs écrits, par de salutaires réformes, par de sages institutions, ils se sont opposés au torrent des mauvaises doctrines comme des mauvaises mœurs, et l'histoire atteste le succès comme les efforts de leur noble courage.

Ainsi, Messieurs, donnons au siècle ce qu'il a le droit de réclamer; mais sachons lui refuser ce qu'il ne pourroit obtenir que pour sa ruine et celle des âges suivans. Si les esprits, même d'un ordre supérieur, sont obligés, en certaines choses, de plier devant leur siècle, il leur appartient aussi, sur beaucoup d'autres, de le dominer, de le maîtriser, de l'arrêter dans ses écarts, et de le faire marcher dans les voies de la sagesse et de la vérité. C'est aux classes élevées, éclairées de la société à faire triompher les bonnes doctrines: telle est leur destinée, telle est la

vôtre, Messieurs; la patrie et la religion vous appellent à la remplir, et, fidèles à leur voix, vous ne tromperez pas leurs espérances. Il n'est de salut pour nous que dans ces doctrines saines et conservatrices de l'ordre et de la justice; or c'est la religion qui les garde et les enseigne toutes. Qu'elle règne dans les cœurs pour apaiser les haines et les dissensions; qu'elle règne dans les familles pour y maintenir la paix et les bonnes mœurs; qu'elle nourrisse dans le riche l'humanité, dans le pauvre la résignation, dans le magistrat l'intégrité, dans les peuples l'obéissance, dans tous la probité, et c'est alors, mais alors seulement, que l'autorité pourra être tutélaire, sans être violente, et que la sûreté publique pourra s'allier à la liberté de tous. Oui, par la sagesse qui n'est autre chose qu'une religion éclairée et sincère, tous les biens nous arriveront à la fois, comme parlent nos livres saints, et notre nation, malgré ses malheurs, redeviendra ce qu'elle doit être, la première des nations civilisées.

Que si ma voix est trop foible pour faire prévaloir ces grandes vérités, je puis, en

finissant, m'appuyer des exemples et de l'autorité du saint roi qui est aujourd'hui l'objet de notre pieuse vénération. Quel empire n'a-t-il pas exercé sur son siècle et sur les siècles suivans! et pourtant on peut bien dire que son règne fut le règne de la religion elle-même. C'est elle qui lui inspira tant de courageuses réformes, tant de lois pleines de sagesse et de force, tant de fondations si précieuses à l'humanité, ou si favorables aux progrès des connoissances humaines; c'est elle qui, présidant à ses conseils, dans la paix comme dans la guerre, le rendit le père de son peuple, l'arbitre des nations et des rois, l'admiration des barbares. Comme son ame royalement chrétienne respire tout entière dans les instructions qu'il laisse à l'héritier de sa couronne! Ce bon roi lui recommande bien de se dévouer au bonheur de son peuple; mais, pour lui rendre ses obligations plus inviolables et plus sacrées, il lui présente la religion comme sa règle suprême, et met à la tête de ses devoirs ceux qui lui sont imposés envers le Maître souverain des rois comme des sujets. Elle a retenti, cette leçon auguste,

dans l'ame du monarque que le ciel tenoit comme en réserve pour sonder et guérir tous nos maux, et qui compteroit en quelque sorte pour rien d'être le fils de saint Louis, s'il n'en retraçoit dans sa personne les royales vertus. Qu'il vive autant que le désire notre amour, qu'il mérite de plus en plus la gloire d'être appelé dans la postérité la plus reculée le restaurateur de la religion, des mœurs, et avec elles de la monarchie. Ainsi soit-il.

SUR

LES LIVRES IRRÉLIGIEUX.

Sermo eorum serpit ut cancer.

Les discours impies sont une gangrène qui répand insensiblement sa corruption. *II. Tim.* II, 17.

Il est un mal qui, après avoir désolé les générations présentes, peut amener la ruine entière des générations à venir; un mal qui, s'étant répandu de la capitale dans les provinces comme une contagion, a fini par infecter les campagnes, non moins que les cités, les conditions obscures non moins que les plus élevées; qui, par son étendue et sa profondeur, paroît incurable, et dont il faut pourtant chercher le remède, soit pour l'extirper, soit du moins pour en affoiblir les ravages, si l'on ne veut pas que tout périsse, les mœurs, les lois, les institutions, la monarchie; je veux parler de la circulation toujours croissante d'une multitude de livres contre la religion. Déjà cet effroyable désordre a excité le zèle d'un éloquent pontife qui,

dans sa carrière oratoire de cinquante années, a livré tant de glorieux combats à l'impiété de son siècle, et peut-être cette seule considération auroit-elle dû nous engager à garder ici le silence; mais nous avons pensé qu'on ne devoit pas se lasser de combattre un mal qui ne cessoit de se reproduire sous mille formes différentes, que tout ministre de la religion étoit appelé à la défendre suivant sa mesure de forces et de talent; et falloit-il donc que la chaire restât muette après qu'elle eut été tant illustrée par les Bossuet et les Massillon?

C'est pour la première fois, Messieurs, que, dans un discours particulier, j'attaque directement les productions littéraires de l'impiété moderne. J'ai cru le devoir, et à la religion dont par vocation et par choix je me suis constitué plus spécialement le défenseur au milieu de vous, et à mon pays, persuadé que ce qui est la ruine du christianisme l'est aussi de notre patrie, et à cet auditoire qui a peut-être le droit d'attendre de moi que, dans la situation nouvelle où la Providence m'a placé, je combatte plus que jamais avec force les ennemis du trône et de l'autel.

Aujourd'hui telle est la licence des esprits, telle est l'habitude de penser, de parler et d'agir sans règle et sans frein, de composer, lire, débiter, garder les productions les plus criminelles, que mon zèle paroîtra peut-être avoir quelque chose d'étrange ou du moins de bien éloigné de la tolérance illimitée dont se glorifie le siècle présent. Que d'illusions n'ai-je pas à dissiper, et dans ceux qui prostituent leur talent et leurs veilles à ces œuvres d'iniquité, et dans ceux qui les propagent avec le succès le plus déplorable, et dans ceux qui en font la pâture de leur esprit avec une insatiable avidité! Je l'avoue; en m'élevant contre les livres irréligieux, j'ai la triste certitude que ma voix ne sera qu'une barrière bien impuissante contre le torrent dévastateur; et que peuvent tous mes efforts pour briser les plumes impies ou les presses qui deviennent leurs complices? n'importe; il ne faut pas que la religion se taise devant l'audacieuse impiété, et que l'orateur évangélique recule devant le sophiste bel esprit. Du moins nous aurons éveillé le zèle des pères de familles, des instituteurs publics et particuliers, averti la jeunesse im-

prudente. Non, nos paroles n'auront pas retenti en vain dans cette enceinte; non, tous les cœurs ne seront pas fermés à la vérité.

Sans doute, Messieurs, vous me pardonnerez de porter dans ce discours toute la liberté de mon ministère; mais je ne me pardonnerois pas d'y porter la licence d'un déclamateur : mes paroles n'auront point d'amertume. Mais, si la religion outragée ne demande pas qu'on la venge par des insultes et des personnalités, elle n'avoue pas pour ses défenseurs ces esprits timides qui tremblent devant ses ennemis, et dont les ménagemens pusillanimes ressemblent à de la complicité.

Que faut-il penser des auteurs, que faut-il penser des propagateurs, que faut-il penser des lecteurs des livres contre la religion? telles sont les trois questions qui vont faire le partage de cette conférence.

Si je mettois au même rang tous les écrivains ennemis de la religion chrétienne, si je les déclarois tous également coupables, pour les envelopper tous dans le même anathème, on pourroit m'accuser d'exagération

et d'injustice. Je conçois en effet qu'on ne doit pas confondre ceux qui respectent quelques vérités sacrées avec ceux qui n'en respectent aucune, ceux qui ébranlent quelques colonnes de l'édifice avec ceux qui en sapent les fondemens; je vais donc les diviser en deux classes. Il est des écrivains qui ne connoissent d'autre Dieu que la nature, ne voient dans l'homme que ses organes, dans la vie future qu'une chimère, dans le bien et le mal qu'une invention humaine; ceux-là, par leurs principes, bannissent, détruisent tout sentiment pieux envers la Divinité : je les appelle du nom général d'impies. Il est des écrivains qui, en voyant peut-être dans le christianisme une institution utile, n'y voient pas l'ouvrage de la Divinité; ils ne croient pas à la mission divine de Jésus-Christ; ils rejettent la révélation : je les appelle simplement incrédules. Examinons jusqu'à quel point les uns et les autres sont coupables.

Paroissez d'abord, écrivains impies, je viens vous citer au tribunal du genre humain. Ici vous êtes dépouillés de la pompe de vos sophismes et de l'éclat de vos phrases brillan-

tes, loin du cortége bruyant de vos disciples séduits ou corrompus; mais vous demeurez chargés du poids de vos doctrines, et je veux en découvrir toute la noirceur. Je n'interrogerai pas votre vie privée, je ne veux pas savoir si le libertinage effréné de votre esprit n'a pas eu sa source dans celui de votre cœur; je ne veux même pas vous demander compte de vos sentimens impies, tant qu'ils ont été renfermés dans votre cœur, mais seulement de leur manifestation publique; et à ce sujet je vous accuse très-sérieusement d'avoir commis le plus grand des crimes.

Vous en serez convaincus avec moi, Messieurs, si vous voulez un moment le comparer avec celui de ces hommes que poursuit et frappe la justice humaine. Sans doute il est coupable devant la loi celui qui a dérobé le bien d'autrui, toutefois peut-être il y a été forcé par la faim et la misère, par les cris d'une femme et d'enfans aux abois qui lui demandoient du pain; et l'écrivain impie, que fait-il? sans nécessité, sans utilité, sans aucune excuse apparente, il prêche, il publie, il se réjouiroit de voir devenir populaires des doctrines, qui, en brisant le frein

religieux, émoussent les pointes du remords, affoiblissent l'horreur du crime, et tendent ainsi à rendre plus communs et même à justifier tous les vols et toutes les injustices. Il est plus coupable encore celui qui ose attenter à la vie de son semblable; toutefois peut-être a-t-il commis cet homicide dans les fureurs d'une vengeance provoquée par l'outrage, ou bien le crime a été individuel, et n'a frappé qu'une seule victime : mais l'écrivain impie que fait-il? durant des années entières, dans le silence de l'étude et de la réflexion, il médite froidement un ouvrage contre ces premières vérités qui furent sacrées chez tous les peuples; il emploie tout ce qu'il a de science et d'esprit pour embellir, s'il étoit possible, l'affreux athéisme; par des systèmes qui affranchissent toutes les passions, et les rendent plus hardies, plus audacieuses pour le mal, il dépose sciemment dans le sein du corps social des germes de ruine et de mort, et tue ainsi, autant qu'il est en lui, non pas un seul membre de la société, mais la société même. Surtout il seroit coupable d'un crime bien plus atroce qu'un simple homicide celui qui, mêlant du

poison aux alimens d'une famille entière, précipiteroit en un jour dans le même tombeau le père, la mère, les enfans, les serviteurs: toutefois ce forfait exécrable auroit du moins quelques bornes; mais l'écrivain impie répand dans des cités, dans des provinces entières, des poisons corrupteurs des ames, qui vont dessécher la vertu jusque dans sa racine. S'agit-il des malfaiteurs ordinaires? leurs délits sont passagers et meurent avec eux; mais l'écrivain impie n'est plus, que son impiété est encore vivante, qu'après lui elle se propage, se perpétue, que, traduite peut-être en diverses langues, elle ira infecter les nations étrangères comme la postérité. Oui, universelle, immortelle en quelque sorte, son impiété sera sans terme dans ses ravages comme dans sa durée; tous les excès, tous les crimes que fera commettre un livre irréligieux, retombent sur son auteur. Ecrivains impies, voilà quels sont les trophées de votre tombeau.

Direz-vous, pour vous justifier, que vous n'avez fait qu'émettre votre opinion? mais de bonne foi aviez-vous la conviction intime et profonde que Dieu n'existoit pas?

votre conscience vous rendoit-elle le témoignage que vous étiez aussi fermes, aussi imperturbables dans votre impiété que dans toutes ces vérités dont personne ne doute? vous reposiez-vous tranquillement dans la pensée que réellement les peuples seroient plus heureux sans religion et sans Dieu? Vous n'étiez pas étrangers à l'histoire du genre humain, à celle de ces génies immortels qui ont brillé sur la terre, et qui semblent avoir été placés de distance en distance comme des fanaux pour éclairer les nations et les siècles. Vous connoissiez mieux que nous et ces hommes prodigieux qui ont policé les cités et les peuples, et ces esprits sublimes qui, de temps en temps, ont écrit sur l'art si difficile de gouverner les hommes, à commencer par Platon et finir par Bossuet, et ces savans extraordinaires qui ont paru dans notre Europe depuis trois siècles, et que nous révérons encore comme les fondateurs des sciences humaines, depuis Galilée jusqu'à Newton, et ces admirables bienfaiteurs de leurs semblables qui ont été, comme les Vincent de Paul, les anges consolateurs de toutes les

misères et de toutes les infortunes. Vous saviez très-bien qu'ils avoient tous été pénétrés de sentimens religieux plus ou moins purs, que leurs écrits, leurs lois, leurs institutions, en présentent sans cesse l'empreinte sacrée, que tous ont pensé ce que l'un d'entre eux a dit, qu'il étoit *aussi impossible de fonder une société sans religion que de bâtir une ville dans les airs;* vous saviez tout cela, et vous n'avez pas craint de lutter seuls contre le genre humain et de vous égarer dans les ténèbres en dédaignant de marcher sur les traces lumineuses de cette troupe immortelle d'esprits créateurs. Ne me parlez pas de la force de vos argumens; ces argumens, les grands hommes que je viens de citer les ont connus comme vous, et vous n'avez pas su les résoudre comme eux; vous avez été vaincus par des difficultés dont ils avoient su triompher, et vous avez pris pour de la force ce qui n'étoit de votre part que de la foiblesse. Ah! ne rougissez pas de l'avouer; plus d'une fois vous avez éprouvé des terreurs secrètes à la pensée de ce Dieu que vous blasphémiez et qui existoit; peut-être, en écrivant vos li-

gnes impies, la plume quelquefois a frémi dans votre main; jamais du moins vous n'avez pu vous élever au-dessus de vagues incertitudes, et même, dans le doute, le bon sens ne vous disoit-il pas de vous abstenir? Mais non, vous avez résisté au cri de la nature humaine, au cri de votre cœur, pour vous jeter follement dans une monstrueuse singularité.

Maintenant je m'adresse aux écrivains qui, respectant quelques vérités sacrées, comme celles d'un Dieu, d'une providence, d'une vie à venir, méconnoissent et combattent dans leurs ouvrages la religion chrétienne, et je leur dis : Si, comme vous le prétendez, toutes les religions sont égales à vos yeux et devant la Divinité, pourquoi cet acharnement à détruire celle qui est établie dans votre pays? si la société, comme vous en convenez, ne peut se passer de religion, pourquoi cette manie de vouloir ruiner celle qui, depuis quatorze siècles, étoit celle de votre patrie, et étoit devenue comme le patrimoine de toutes les familles, qui a civilisé nos pères et se trouvoit si intimement liée à toutes leurs institutions? N'avez-vous pas

dû craindre d'ébranler l'État en ébranlant la religion, et auriez-vous donc pensé que vous pouviez lui en fabriquer une de votre invention qui fût plus réprimante, plus consolante, plus salutaire? Si tous les peuples civilisés ont professé, comme vous en conviendrez, une religion positive avec ses croyances, ses préceptes, son culte, pourquoi vous obstiner à nous prêcher quelques vérités spéculatives sur Dieu et sa providence, en les dépouillant de ce qui les rend sensibles, présentes à l'esprit, et leur donne tant d'empire? Ne voyez-vous pas quelle force ces premières vérités tirent de nos mystères, de nos cérémonies, de nos usages, de nos pratiques religieuses? si bien que, miner le christianisme, c'est presque miner dans la pratique la foi des vérités mêmes que vous voulez conserver? Qu'importe que vous respectiez la morale évangélique, si vous la détachez de ce qui en est le soutien et en assure davantage la fidèle observance? Comprenez donc que, si le déisme peut être l'opinion de quelques philosophes, il n'a jamais été et ne sera jamais la religion de la multitude, et que votre système de religion

naturelle, moins révoltant en théorie, est presque aussi stérile en vertus et aussi funeste dans ses conséquences que l'impiété la plus décidée.

Je ne m'étonne pas de cette parole souvent citée de Bossuet, que le déisme n'est qu'un athéisme déguisé; je ne m'étonne pas que, dans le dernier siècle, les pontifes et les magistrats fussent alarmés des progrès toujours croissans de l'incrédulité, qu'ils aient présagé les maux qui devoient en sortir et présenté les ennemis du christianisme comme les ennemis du trône. Leurs éloquentes réclamations étoient un hommage rendu à la vérité en présence de ses ennemis déjà trop puissans; elles furent inutiles, leur voix prophétique ne fut pas entendue dans le choc et le tumulte des opinions insensées : c'étoit comme un bruit léger qui va se perdre dans le fracas de la tempête. Toutes les vérités continuant d'être méconnues, tous les mensonges d'être érigés en systèmes, les esprits n'ont plus de frein; aussi, quand le moment est venu, toutes les passions se soulèvent à la fois, armées de sophismes pour justifier leurs propres excès;

rien

rien de ce qui existe n'est respecté, tout est bouleversé de fond en comble, la société n'est plus qu'un monceau de ruines; et, si l'irréligion n'est pas la seule cause de cette vaste calamité qui s'est appelée la révolution, elle lui a du moins imprimé un caractère de perversité et de destruction qui en a fait une époque unique dans les annales du monde. Ecrivains incrédules, tel est en partie votre ouvrage; vous désavouez les écrivains sans Dieu et sans religion, mais nous avons le droit de vous déclarer leurs complices.

Que faut-il penser des auteurs des livres contre la religion? nous venons de le voir. Que faut-il penser de leurs propagateurs? c'est la seconde question.

De nos jours, une effroyable émulation s'est emparée des ennemis de la religion; ils semblent se disputer à l'envi l'honneur de lui porter les coups les plus perfides et les plus accablans. S'ils ne la poursuivent pas le fer à la main, ils aspirent à l'affreuse gloire de la ruiner dans l'esprit des peuples en combattant sa doctrine, en la ren-

dant odieuse et ridicule, en appelant sur ses ministres une haine et un mépris qui retombent sur elle. Ce n'est donc pas assez qu'à une certaine époque elle ait été proscrite et chassée de ses temples, qu'on ait égorgé ses disciples comme ses prêtres, et mêlé le sang des pontifes à celui des rois, comme pour en faire une libation devant les autels de la *raison;* voici que, lassée par le courage et la patience des victimes dans ce combat sanglant, l'irréligion emploie d'autres armes; elle appelle à son secours tous les arts et les fait servir d'instrument à ses desseins. La plume des écrivains, et la presse qui en met au jour les productions, sont puissamment secondées par le burin et le pinceau, par les procédés les plus capables de rendre les effets des livres irréligieux plus prompts et plus universels. L'impiété ne se borne pas aux écrits de ses apôtres actuels, elle fait revivre ceux de ses apôtres du siècle dernier, et ne néglige rien de ce qui peut les faire circuler dans la France entière avec plus de rapidité et de succès. Le nombre des volumes eût effrayé; on en fait des abrégés, et l'on

a soin d'en extraire tout ce qu'il y avoit de plus pervers et de plus impie; le prix trop élevé auroit pu écarter un grand nombre d'acheteurs, on trouve le moyen de l'abaisser à la portée de tous d'après des procédés économiques; la grosseur du volume seroit incommode, on donne à l'ouvrage des formes plus légères, plus faciles à manier. Oui, écrite, gravée, peinte, chantée, l'impiété parcourt nos provinces, se montre à l'habitant des villages comme à celui des cités, parle aux yeux, à l'oreille de la multitude ignorante un langage que son cœur entend. Or tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, concourent à publier, débiter, accréditer, répandre les écrits contre la religion, voilà ceux que j'en appelle les propagateurs; et comment ne pas les accuser tous d'une complicité criminelle, encore qu'ils ne soient pas tous également coupables? On peut leur dire: Tant que les doctrines impies ne sont écrites que sur le papier auquel leur auteur les confie, elles n'ont de danger que pour lui seul ou pour un petit nombre de personnes qui peuvent en prendre connoissance; elles sont cachées

dans les ténèbres, et leur funeste influence est à peine aperçue; mais c'est vous qui leur donnez la vie, qui les produisez au grand jour, qui en facilitez, en procurez, en étendez les ravages; d'un feu qui seroit resté caché sous la cendre, ou qui peut-être n'eût dévoré qu'une seule maison, vous en faites un vaste incendie qui va dévorer des cités et des provinces. Quel métier que celui de répandre avec profusion tout ce qui peut gâter les esprits et les cœurs, et porter dans les familles le vice, la corruption, la discorde avec des doctrines qui ne peuvent servir qu'à les fomenter!

Et de quelle excuse pourroit-on colorer ce que cette conduite a de condamnable? diroit-on que c'est ici l'intérêt des arts et du commerce? mais ne voyons pas la gloire des arts dans ce qui n'en est que la honte. Retracer la belle nature, l'embellir même, tâcher d'atteindre à ce beau qui est indéfinissable, dont le sentiment confus est dans nos ames, et qui existe bien plus dans notre intelligence que dans aucun objet créé, telle est la noble destination des beaux arts; toute autre les dégrade. Le statuaire, le peintre

comme l'auteur et le poète profanent leur talent en s'écartant d'une vocation si pure et si élevée. L'impiété est-elle donc le chemin de la gloire? non; ce n'est point à des œuvres impies que les Phidias et les Raphaël ont dû leur immortalité.

C'est ici, dit-on, une branche utile de commerce. Sans doute je ne dois pas me livrer à de vaines, à d'injustes déclamations contre le commerce et l'industrie, et méconnoître les avantages qu'ils procurent; il ne s'agit pas de faire des Français un peuple de cénobites, et d'imposer à ce royaume les lois somptuaires de l'ancienne Lacédémone. Le plus grand comme le plus saint de nos rois sut bien donner au commerce et aux arts tout le développement dont ils étoient alors susceptibles, et l'histoire atteste qu'il étoit, quand il le falloit, le prince le plus magnifique de son temps. Mais sachons aussi nous élever au-dessus de la matière; ne voyons pas dans la société civile une réunion d'animaux dont l'instinct se borne à leurs besoins physiques; sachons y voir une réunion d'êtres raisonnables qui ne vivent pas seulement d'un pain gros-

sier, mais du pain spirituel de la vérité. Que le bœuf trouve uniquement sa patrie dans le pâturage qui le nourrit et qui l'engraisse, je le conçois; ma patrie à moi, elle n'est pas seulement dans le sol que je foule aux pieds, elle est dans ma religion et dans mon roi, dans nos lois, nos institutions, nos mœurs nationales, nos usages, nos ancêtres et leurs honorables souvenirs; et voilà pourquoi, s'il faut tenir à ce qui fait en quelque sorte la vie animale du corps social, il faut tenir davantage encore à ce qui en fait la vie morale et intellectuelle, et dès-lors se mettre en garde contre les doctrines qui en sont la ruine et la désolation.

J'irai plus loin, et je ne craindrai pas de dire que le grand intérêt du commerce, c'est la religion; et en effet le commerce prospère par cette probité qui écarte les profits illicites, les fraudes, la violation de ses engagemens; il prospère par cette modération qui empêche de courir à la fortune par ces chemins scabreux, marqués trop souvent par des chutes si désastreuses, non-seulement pour le spéculateur téméraire, mais encore pour tant de familles dont les

intérêts se lioient avec les siens; il prospère par cette sage économie qui ne permet pas de dissiper en un jour, dans les fantaisies d'un luxe ruineux, les travaux de plusieurs années, et prévient ainsi bien des catastrophes; il prospère enfin par cette sécurité publique qui invite même les plus sages à faire des spéculations pour l'avenir, en inspirant la confiance; or cette probité, cette modération, cette économie, cette sécurité, ont leur plus ferme garantie dans la religion. Et que penser d'un homme qui, pour se conserver dans un état de vigueur et de santé, chargeroit son corps d'habits magnifiques et sa tête de diamans, et ne craindroit pas d'avaler un breuvage empoisonné qui doit, tôt ou tard, le faire expirer au milieu des plus horribles convulsions? image d'un peuple qui, ébloui de l'éclat des arts et des produits de l'industrie, seroit indifférent à la circulation des doctrines impies qui minent insensiblement les mœurs et les lois, et finissent par amener un bouleversement universel.

Me diroit-on que je suis plus sévère que la loi, et que ce qu'elle tolère, je puis bien

le tolérer? je réponds que sans doute il ne m'appartient pas de tracer aux gouvernemens la route qu'ils ont à suivre pour arrêter le progrès de doctrines dont le triomphe seroit inévitablement la ruine de leur autorité; mais, défenseur de la morale chrétienne, il m'appartient de dire ce qu'elle permet et ce qu'elle défend. Or j'ai appris de saint Paul que le ciel condamne non-seulement ceux qui font le mal, mais encore ceux qui l'approuvent; et quelle approbation éclatante donnée au mal que le soin même de le propager! Et ne sait-on pas d'ailleurs que, chez tous les peuples, il a existé des désordres et des vices qui, pour être tolérés par les lois, n'en étoient pas moins réprouvés par la saine raison? L'ingratitude et l'avarice ont-elles perdu ce qu'elles ont de honteux et de condamnable, parce que la loi n'a point de peines contre elles? la débauche est-elle innocente, parce qu'elle n'est pas citée devant nos tribunaux, ou faudroit-il approuver dans les jeux scéniques les obscénités qui peuvent les souiller, sous prétexte que la loi tolère les théâtres?

On s'étonne, on s'indigne presque du

zèle des moralistes contre les mauvais livres; voyez combien en cela nous sommes inconséquens et légers. Une maladie contagieuse menace-t-elle nos provinces, que de précautions pour les en garantir! quelle effrayante sévérité dans les mesures adoptées! on voudroit, s'il étoit possible, opposer des barrières insurmontables : tout cela est dicté par un amour éclairé de l'humanité, et fait partie de la sollicitude d'un gouvernement paternel. On fait tout pour les corps; que faisons-nous pour les ames? Cette peste morale qui ravage les esprits, altère ou détruit les principes de la vie sociale; cette circulation de feuilles empestées, de livres impies, loin de nous épouvanter, nous trouve presque indifférens, et nous ne craignons pas qu'imprégné de tous ces poisons, le corps social, après avoir épuisé en mouvemens convulsifs ce qui peut lui rester de vigueur, ne se consume lentement, et ne tombe en pourriture.

Pères et mères, instituteurs de l'enfance, vous tous à qui le ciel a confié le soin du premier âge, tremblez sur votre insouciance, tremblez de devenir ici les complices de l'im-

piété; vous arracheriez des mains de la jeunesse la coupe empoisonnée qui pourroit lui donner la mort, et vous laissez sous ses yeux des livres qui peuvent corrompre sa raison et son cœur, préparer des enfans dénaturés pour le malheur de la famille, et de mauvais citoyens pour le malheur de l'État; vous gardez soigneusement ces ouvrages empestés, poisons héréditaires qui passeront de génération en génération, et vous vous placez ainsi au rang des coupables propagateurs de l'impiété.

Je passe à la troisième question : que faut-il penser des lecteurs des livres contre la religion?

Ils ne sont plus ces jours où la foi étoit très-commune et l'impiété très-rare, où le Français s'effrayoit d'un blasphème comme d'une parole sinistre, où les écrits irréligieux circuloient clandestinement et dans l'ombre, où, dociles à la voix de leurs pasteurs, les chrétiens respectoient leurs défenses; cette docilité a disparu pour faire place à une curiosité superbe, et la jeunesse surtout s'indigne ici du frein, même le plus

légitime, qu'on voudroit mettre à l'intempérance de ses désirs. Quels sont les prétextes que font valoir les lecteurs? Les uns ne sont pas impies, et ne cherchent pas à le devenir; mais ils prétendent que leur foi est assez ferme pour qu'elle ne reçoive aucune atteinte d'une semblable lecture; excuse pleine de témérité. Il en est qui, se dissimulant à eux-mêmes les dispositions secrètes de leur cœur, prétendent n'avoir d'autre dessein que celui de s'éclairer, de s'instruire, afin de prononcer avec connoissance de cause entre le christianisme et l'incrédulité; excuse pleine d'illusion. Enfin il en est qui prétendent ne chercher que les agrémens du style, et ne croient pas devoir rester étrangers à des productions qui ont fait ou font encore tant de bruit; excuse pleine de frivolité. Oui, ce sont des imprudens et des téméraires ceux qui, sans nécessité, se permettent de lire des ouvrages contre la foi, sous prétexte que la leur est assez affermie. En effet, Messieurs, notre esprit se révolte contre la hauteur des mystères du christianisme; notre mollesse est bien tentée de repousser le joug de ses pré-

ceptes; il nous est pénible de nous assujettir à ses pratiques et à ses observances; enfin nos livres saints sont pleins de choses qui, par défaut de lumières suffisantes pour les expliquer, peuvent aisément nous déconcerter. Foibles et superbes, indolens et curieux tout ensemble, nous sommes obligés de nous tenir en garde contre ces dispositions secrètes de notre cœur; et vous, que faites-vous? au lieu de vous nourrir de lectures qui fortifient votre foi, et vous mettent en main des armes pour la défendre, vous cherchez ce qui tend à l'affoiblir dans votre ame, et à refroidir votre zèle pour ses intérêts. Quoi! vous lirez contre nos mystères des sophismes que peut-être vous êtes incapable de bien démêler, et vous ne craignez pas que cet argument subtil, qui vous aura ébloui de sa fausse lumière, ne poursuive votre esprit, ne le fatigue, et ne vienne peut-être attiédir votre cœur dans le moment même où il devroit s'anéantir davantage devant la majesté du Dieu trois fois saint! vous lirez un livre plein de maximes épicuriennes, d'après lesquelles, sur certains points, la morale chrétienne doit paroître

intolérable à notre foiblesse, et vous, qui portez déjà avec tant de peine le joug de la simple loi naturelle, ne serez-vous pas tenté de vous soustraire à celui de la morale plus pure et plus parfaite de l'Evangile? Cet ouvrage répand le ridicule et le mépris sur les pratiques les plus révérées de la piété chrétienne, et se joue de la simplicité de ceux des hommes plus instruits qui s'y soumettent comme le vulgaire; n'est-il pas à craindre qu'il ne vous inspire le dégoût de ces pieuses observances, et que vous ne finissiez par y voir des dévotions populaires indignes de vous? Dans un livre mêlé d'érudition et de bel esprit, de sentimens quelquefois respectueux, mais aussi de railleries piquantes, on vous présentera les saintes Ecritures sous un jour faux et odieux; pensez-vous que votre respect pour elles n'en sera point altéré? Craignez même qu'en touchant au fruit défendu, vous ne soyez encore plus sévèrement puni de votre curiosité, et qu'après avoir commencé par l'imprudence vous ne finissiez par l'apostasie. Toutefois, j'y consens, votre foi n'en sera pas éteinte; mais elle ne sera plus qu'une lumière pâle et sans cha-

leur. Les vérités saintes amoindries à vos yeux auront beaucoup perdu de leur empire sur votre cœur. C'est la conviction qui fait la force de l'ame; plus elle est vive et profonde, plus elle inspire de résolutions généreuses. L'homme qui doute n'est bon à rien; dès qu'il hésite, il est à demi-vaincu, et sa conduite est foible comme ses opinions. Les œuvres languiront comme la foi, et c'est ainsi que, si l'arbre n'est pas desséché dans sa racine, il sera du moins frappé de stérilité.

Mais n'est-il pas permis d'examiner, d'écouter les adversaires de la religion, pour savoir ce qu'ils ont à lui opposer? seconde excuse qu'il faut discuter. Sans doute le christianisme n'est pas une religion de ténèbres; elle aime les clartés du grand jour; elle n'a à rougir ni de son origine, ni de ses propagateurs, ni de sa doctrine, ni de ses conquêtes; les vices de plusieurs de ses sectateurs ne souillent pas plus la pureté de ses maximes que les vapeurs de la terre ne souillent les rayons du soleil; même ses disciples cessent de l'être, du moment qu'ils commencent à être vicieux. Ce qui la fait gémir, ce qui fait le sujet de ses

plaintes, c'est l'insouciance de ceux qui trouvent plus commode de la condamner sans l'avoir entendue. Notre soumission est celle de l'être intelligent qui ne cède qu'à la vérité connue, et, pour parler avec le plus grave de nos orateurs chrétiens, notre foi doit être raisonnable; et comment le seroit-elle, si la raison n'y entroit pour rien? Mais prenons garde; examinons, je le veux, mais n'appelons pas du nom d'examen ce qui n'en seroit qu'un vain simulacre. Il est un examen plein de partialité et d'injustice: ainsi on fait ses délices des livres contre la religion; on en fait le sujet de ses entretiens; on aime à fortifier les impressions qu'on en a rapportées par les impressions qu'en ont éprouvées ceux qui peuvent aussi les avoir lus; mais les écrits des apologistes, on les effleure à peine; mais les réfutations victorieuses des difficultés qui arrêtent, on ne les connoît même pas, et dès-lors on est semblable au juge inique qui auroit toujours l'oreille ouverte aux clameurs bruyantes de l'accusateur, et toujours fermée à la voix modeste de l'accusé. Il est un examen plein d'orgueil : dans une présomptueuse con-

fiance, on dédaigne les lumières d'autrui; on croiroit rabaisser son intelligence en consultant les docteurs de la loi; on s'érige sur toutes les matières en arbitre suprême, et quelquefois même on est d'autant plus dédaigneux qu'on devroit être plus modeste. Il est un examen plein de foiblesse: on craint de trouver véritable une religion qui est pure dans ses préceptes; on l'étudie avec le désir secret de trouver plein de force ce qui la combat, et foible ce qui est consacré à la défendre; on voudroit se dérober à la lumière de la vérité, pour échapper aux devoirs qu'elle impose, et, comme le disent nos livres saints, on ne veut pas comprendre, pour être dispensé de bien faire : *Noluit intelligere, ut benè ageret.* Si c'est à ces traits qu'est marqué votre examen, quelle confiance peut-il vous inspirer? Le secret de connoître la vérité, c'est de la désirer: qui l'aime la trouve; elle se montre aux cœurs purs, se cache au superbe, et le punit de ses dédains injurieux, en le laissant dans les ténèbres du mensonge.

Vous voulez, dites-vous, examiner; j'y consens: mais discutez donc les preuves de

la religion, pour en sentir la force; pesez les témoignages pour les évaluer, faites taire les passions qui vous offusquent, consultez dans vos doutes, éclaircissez vos difficultés : vous voulez examiner la religion; mais non, vous ne le voulez pas. Vous faites précisément ce qu'il faut pour rester incrédule, si vous l'êtes déjà, ou pour le devenir, si vous ne l'êtes pas encore. Nos livres saints, notre doctrine, nos traditions, notre culte, l'histoire du christianisme, vous en cherchez la connoissance dans des écrits pleins de fiel et d'amertume, d'obscénités comme de blasphèmes, peut-être dans les commentaires libertins et facétieux de Voltaire; et c'est après y avoir puisé le dégoût et le mépris de la religion, qu'il vous vient en pensée de donner quelques momens à la lecture de ses apologistes; ce qui est grave, solide, approfondi, ne vous cause que de l'ennui. Je vais vous faire sentir, par quelques comparaisons, ce que votre conduite a d'étrange.

Ce jeune homme, après avoir terminé dans quelqu'une de nos provinces ses études littéraires, arrive dans cette capitale pour y étudier cet art si compliqué, si difficile, si

précieux et si redoutable à la fois, l'art de guérir. Que fait-il pour cela? il commence par lire toutes les satires anciennes et modernes contre les médecins, tout ce qui peut lui persuader que c'est ici un art frivole, conjectural, fondé sur l'ignorance et la crédulité, exercé par des charlatans sur des dupes qui trop souvent en sont les victimes; plein de ces idées, imbu de tous ces préjugés, il parcourt quelques livres scientifiques, s'en entretient avec quelques compagnons de son âge, moins pour s'en rendre mutuellement un compte sérieux que pour s'en moquer. C'est à cela qu'il borne ses études, et le voilà médecin : ce n'est qu'une fable, si vous voulez; mais c'est l'image fidèle de ces jeunes gens qui, pour connoître la religion, la cherchent dans les livres de ses ennemis, écrivains souvent aussi licencieux qu'ils sont impies.

Encore une autre comparaison : vous êtes constitué par état le défenseur de l'orphelin et de l'opprimé; une veuve délaissée vous confie ses intérêts et ceux de ses enfans; elle vous remet entre les mains les titres qui doivent faire triompher sa cause et se repose

sur votre zèle; et vous, que faites-vous? Au lieu de les étudier avec soin, de bien vous en pénétrer, vous daignez à peine les parcourir rapidement; mais vous vous livrez à un examen approfondi de tout ce qui est contre celle que vous êtes appelé à défendre, sans vous occuper des moyens de repousser les attaques. Cependant le jour fixé pour les débats est arrivé, vous voilà devant votre adversaire comme un soldat désarmé devant l'ennemi; comment pourriez-vous soutenir le choc avec avantage, et, si le bon droit succombe, qui faudra-t-il en accuser? Ce n'est qu'un portrait imaginaire, mais dont l'original existe peut-être dans cet auditoire.

Enfin vous ne cherchez, dites-vous, que les agrémens du style; ainsi vous êtes plus attiré par quelques ornemens frivoles que vous n'êtes repoussé par le blasphème; et les ennemis de Dieu cessent de l'être pour vous, du moment qu'ils ont l'art de vous amuser. Vous savez bien qu'il n'y a pas loin de l'auteur qui plaît à l'auteur qui séduit, et qu'aisément le plaisir fait la persuasion : n'importe, le désir de lire quelques traits d'esprit, quelques phrases brillantes, balance,

efface même à vos yeux les graves intérêts des mœurs et de la religion; il faut qu'une curiosité funeste vous entraîne à connoître par vous-même ce que vous ne pourriez connoître sans danger. Je vous le demande, si la renommée portoit jusqu'à vous la connoissance des ravages d'une peste cruelle, ne vous contenteriez-vous pas d'applaudir au dévoûment de ceux qui, par état ou par zèle, iroient porter des secours aux malheureux atteints de la contagion? iriez-vous par curiosité, sur les lieux mêmes, respirer l'air empesté pour en faire l'épreuve personnelle? Vous cherchez les agrémens de la diction: mais quoi! les siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV, les sciences et les lettres, la poésie et l'éloquence, les relations des voyageurs, l'histoire des hommes, celle de la nature, les livres saints avec leurs beautés originales et leur majestueuse simplicité, tout cela ne présente-t-il pas un choix de choses belles et pures, faites pour satisfaire l'esprit, l'imagination, le cœur, pour plaire à tous les goûts et charmer tous les loisirs? certes ils sont bien avides ceux à qui ces trésors ne suffisent pas.

Je viens, Messieurs, de vous dévoiler tout ce que je trouve de condamnable dans les auteurs, dans les propagateurs, dans les lecteurs des livres contre la religion; vous avez reconnu quels étoient les funestes effets de ces productions impies, et qu'il falloit y voir les ennemis les plus dangereux de la société.

Oui, la conspiration permanente contre le trône et l'autel se trouve dans cette permanente émission d'écrits et de libelles pervers qui prêchent tous les jours la révolte avec l'impiété; voilà ce qui feroit désespérer du salut de la patrie, si le ciel ne s'étoit pas expliqué par tant de miracles en faveur de la France. Il est vrai, à aucune époque il n'y eut une portion de la jeunesse plus égarée que de nos jours; mais jamais aussi il n'y eut une portion de la jeunesse plus loyalement, plus courageusement chrétienne. Depuis long-temps un combat terrible est engagé entre la vérité et le mensonge, entre le christianisme et l'incrédulité, entre la rébellion et l'autorité; le bien et le mal sont toujours en présence, le mal avec ce qu'il a de plus extrême, le bien avec ce qu'il a de plus héroïque. A qui donc restera la victoire ?

n'en doutez pas, à Jésus-Christ et à ses fidèles adorateurs, au trône légitime et à ses fidèles serviteurs. Ce que nous disions, il y a quelque temps, au milieu de présages sinistres, nous le disons aujourd'hui avec plus de confiance encore après tant de prodiges de miséricorde dont nous avons été et sommes tous les jours les témoins.

Non, il ne périra point ce trône que tant de rois sages, vaillans et pieux, ont rendu vénérable au monde entier, ce trône chéri de Dieu et des hommes, et qui, après avoir, pendant quatorze siècles, résisté à tous les coups de la fortune et du temps, n'avoit été abattu que pour faire, ce semble, éclater davantage la prédilection de la Providence à son égard.

Non, elle ne s'éteindra point cette race auguste, nécessaire au repos de l'Europe autant qu'à notre bonheur, à laquelle le ciel a donné un rejeton miraculeux comme un nouveau gage de son éternelle alliance avec elle.

Non, elle ne mourra point cette église gallicane, illustre entre toutes les églises, belle aux jours de sa prospérité, plus belle

encore aux jours de ses malheurs; elle triomphera des insultes présentes comme des fureurs passées de ses ennemis, de la plume des sophistes comme du fer des bourreaux. Puisse le sang de ses pontifes et de ses prêtres versé pour la foi être comme la semence de pontifes et de prêtres nouveaux; puisse-t-elle, joignant l'éclat de la science à celui des vertus, sauver les bonnes mœurs et assurer le triomphe des bonnes doctrines pour le bonheur du temps et de l'éternité!

CRAINTES ET ESPÉRANCES

DE LA RELIGION.

Auferetur à vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.

Le royaume de Dieu vous sera enlevé, et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. *Matth.* II, 1, 2, 3.

Telle est la menace que faisoit autrefois le Sauveur du monde à ces Juifs obstinés qui opposoient l'orgueil de leur esprit à la vérité de sa doctrine, et la corruption de leur cœur à la sainteté de sa morale; il leur annonçoit que, par leur résistance à la divine lumière, ils méritoient d'en être privés, qu'elle iroit éclairer des peuples plus dociles, qui, ensevelis jusque-là dans les ombres de la mort, sortiroient enfin du milieu des ténèbres de leurs erreurs et de leurs vices : *Auferetur à vobis regnum Dei, etc.* Cette parole eut bientôt un triste et fatal accomplissement. Le moment arrive où le peuple de Dieu cesse de l'être, où les enfans de la promesse sont remplacés par ceux de l'étranger. Paul et Barnabé

Barnabé reçoivent l'ordre de prêcher l'Evangile aux gentils; ils sortent de la Judée en prononçant contre elle cette espèce de malédiction : « Puisque vous résistez à la parole » du salut, et que vous vous jugez indignes » de la vie éternelle, nous nous tournons » vers les nations; car le Seigneur nous l'a » ordonné. » Voilà donc que les peuples, enveloppés dans les plus épaisses ténèbres du paganisme, voient se lever sur eux le soleil de vérité et de justice, tandis que le peuple jusque-là chéri de Dieu tombe dans le plus profond aveuglement, frappé d'un anathème qui pèse encore sur lui.

Ces jours de réprobation seroient-ils arrivés pour notre France? A force d'impiétés contre Dieu et contre son Christ, de mépris de sa religion sainte, d'ingratitude pour tant de bienfaits miraculeux, aurions-nous lassé la patience divine, mérité d'être rejetés pour toujours, et de voir la foi si indignement outragée fuir loin de nos contrées, pour nous laisser en proie aux dissensions, aux incertitudes, aux opinions vaines et trop souvent insensées d'une foible et orgueilleuse raison? ou bien faut-il tout attendre de la divine

miséricorde, espérer que les insultes et les impiétés sont effacées aux yeux de l'éternelle justice par le dévouement et les vertus des vrais fidèles, et que le flambeau de la foi, trop long temps obscurci, reparoîtra plus radieux, comme l'astre du jour après la noire tempête? La France doit-elle rester le royaume très-chrétien, doit-elle cesser de l'être? question qu'il n'est pas donné à l'homme de résoudre complètement, mais sur laquelle nous croyons devoir faire des réflexions qui nous paroissent utiles. Qu'avons-nous à craindre pour la religion, qu'avons-nous à espérer pour elle dans ce royaume? Telle sera la matière et la division de ce discours. En connoissant ce qu'il y a à craindre, nous sentirons le besoin de sortir de notre assoupissement, de prendre de sages mesures contre les dangers qui nous menacent, et des moyens plus efficaces pour éviter le naufrage; en voyant ce que nous avons à espérer, nous serons soutenus, animés dans le bien, par la confiance dans les divines miséricordes, et nous serons plus disposés à y répondre pour en mériter de nouvelles.

Sans doute il n'est pas donné à un être borné comme l'homme de connoître et de développer dans toute leur étendue et dans leur dernière perfection les desseins de celui qui vit et règne dans l'éternité. Les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres; nous devons les adorer sans les comprendre, et nous apprenons du Sage que celui qui voudroit sonder témérairement la majesté de Dieu seroit accablé sous le poids de sa gloire : *Qui scrutator est majestatis, opprimetur à gloriâ.* Mais, ô mon Dieu, vous qui nous avez révélé dans nos livres saints tant de hautes vérités, qui avez daigné vous manifester vous-même aux enfans des hommes, converser familièrement avec eux, leur dévoiler une partie de vos secrets divins, vous ne vous offenserez pas, si, recueillant ici les lumières de la foi et celles de l'expérience, nous cherchons, avec leur aide, à connoître quelque chose de vos desseins sur la France, non dans un esprit de curiosité vaine, mais dans la pensée de nous humilier, de nous abaisser toujours davantage sous votre main puissante, soit qu'elle nous frappe dans sa justice, soit qu'elle nous épargne dans sa miséricorde.

Non, Messieurs, nous ne devons pas être sans crainte sur le sort de la religion dans notre patrie ; si l'on ne doit pas se livrer à de vaines terreurs, il ne faut pas non plus se laisser emporter à de présomptueuses pensées : connoissons le mal pour en chercher le remède, et que la crainte de voir la foi se perdre dans nos contrées ranime notre zèle pour l'y conserver.

Mes motifs de crainte sont, l'antiquité même de la foi parmi nous, l'état actuel du sacerdoce, l'esprit d'impiété et d'indifférence de nos jours.

La religion chrétienne avoit précédé dans les Gaules la fondation de la monarchie française; déjà elle régnoit dans les provinces et dans un grand nombre des villes florissantes dont se compose aujourd'hui ce beau royaume, lorsque Clovis la fit monter avec lui sur le trône des Francs; époque mémorable où Clovis se trouvoit être le seul prince catholique de l'univers, et depuis laquelle notre nation n'a jamais été gouvernée, durant quatorze siècles, que par des rois catholiques, ce qui forme un exemple unique dans les annales du monde. Oh! qu'elle est vénérable

par son antiquité même, cette église gallicane, qui déjà, dès le second siècle, fut arrosée du sang de tant de martyrs dans les villes de Lyon et de Vienne, s'étendit insensiblement de toutes parts avec tant de gloire, s'illustra successivement d'âge en âge par tant de saints et grands personnages, et qui, par des services inappréciables rendus non-seulement aux mœurs, mais à l'administration publique, à l'agriculture, à l'éducation, aux lettres, aux sciences, a payé avec usure la protection qu'elle recevoit de l'Etat. Mais son antiquité, qui fait sa gloire, fait aussi ma crainte: c'est précisément l'histoire de sa gloire passée, de ses anciennes vertus, de sa longue durée, qui me fait craindre pour l'avenir. Tout s'use dans le monde présent, et la chute de ce qu'il renferme de plus solide en apparence nous avertit sans cesse de la caducité des choses humaines. Que d'églises particulières, après avoir brillé sur la terre, en ont disparu pour toujours! Chez elles, la ferveur primitive s'étoit ralentie, la sainte sévérité de l'Evangile avoit fait place à la mollesse des mœurs, des hérésies sont venues les troubler, leur foi en a été

déconcertée, elle s'y est affoiblie et a fini par s'y éteindre; qui nous dira si, après de si longs et de si beaux jours pour notre église, ne sont pas arrivés pour elle les jours de ténèbres et d'interminable désolation? Que sont devenues ces églises de l'Asie, de la Grèce, de l'Égypte, de l'Afrique, autrefois rayonnantes aux yeux du monde entier de l'éclat de leur foi et de leurs lumières? où sont maintenant ces églises illustrées par les Athanase, les Grégoire de Nazianze, les Basile, les Chrysostôme, les Cyprien, les Augustin? il n'en reste que de glorieux, mais tristes souvenirs; et les églises de l'empire grec, après bien des troubles et des hésitations, n'ont-elles pas, dans le onzième siècle, consommé un schisme déplorable qui dure encore? et ces grandes églises du nord de notre Europe n'ont-elles pas aussi, dans des siècles plus récens, au milieu d'horribles calamités, abjuré l'ancienne foi et rompu avec cette Église-mère dont jusque-là elles avoient révéré la divine prérogative? Or, je le demande, les chrétiens de toutes ces églises que je viens de rappeler étoient-ils plus coupables que nous? avoient-ils mérité plus que nous d'être

délaissés et abandonnés à l'esprit d'erreur? la mesure de leurs prévarications étoit-elle plus comble que la nôtre? y avoit-il parmi eux un plus grand nombre caché d'ames indociles, foibles, corrompues, disposées à la défection? c'est le secret de la Providence, ne cherchons pas à le pénétrer.

Prenons garde de nous abuser par les promesses divines en leur donnant une étendue qu'elles n'ont pas. Ainsi, que les vents orageux soufflent avec impétuosité, que les tempêtes se déchaînent, je ne craindrai rien pour l'Eglise universelle, parce que je crois à la parole de celui qui a dit : « Enseignez toutes » les nations, et voici que je suis avec vous » tous les jours jusqu'à la fin des siècles. » Ainsi encore, que l'Eglise romaine en particulier soit violemment attaquée, que ses pontifes en soient arrachés, jetés dans les fers, immolés, je serai également sans crainte pour elle; je pourrai bien m'affliger de ces orages, mais je me rassurerai par la parole de celui qui a dit à Pierre et à ses successeurs dans sa principauté spirituelle : « Je » bâtirai sur toi mon Eglise comme sur une » pierre inébranlable, et les portes de l'enfer

» ne prévaudront jamais contre elle; » paroles qui se sont vérifiées pendant dix-huit cents ans par une suite de victoires remportées sur les hérésiarques, les barbares, les persécuteurs. Mais l'église gallicane n'a pas de promesses qui lui garantissent une immortelle durée; elle n'est qu'une portion de l'héritage de Jésus-Christ; plus elle a jeté d'éclat, plus je crains qu'elle ne subisse le sort des choses d'ici-bas, que pour elle la foiblesse ne succède à la force, le dépérissement à la santé, la mort à la vie.

Encore si tout se bornoit à ce motif général de crainte, si l'église de France, quoique si ancienne, ne présentoit pas des signes particuliers de vétusté et de décadence; mais considérez dans quel état se trouve le sacerdoce, et vous y verrez un motif trop fondé de craindre pour la religion. En effet la religion ne se répand, ne se conserve dans un pays que par le zèle et l'enseignement de ses ministres; c'est par eux qu'elle règne dans les campagnes et les cités, qu'elle parle à l'oreille et au cœur des peuples, qu'elle devient la règle commune de la croyance et de la conduite;

c'est par eux que l'enfance est catéchisée, la jeunesse dirigée au milieu des périls qui l'environnent, l'âge plus avancé ramené à la pensée des destinées éternelles, la vieillesse consolée, fortifiée dans ses derniers momens. Mais si la moisson est grande et le nombre des ouvriers très-petit, si leurs travaux n'ont aucune proportion avec les besoins des peuples, si à ce sujet l'on doit s'alarmer pour l'avenir, comme l'on est effrayé du présent, comment la religion pourra-t-elle fleurir et se perpétuer au milieu de nous? Dans cette supposition qui n'est pas chimérique d'une grande disette de ministres des autels, qu'arriveroit-il? les exercices du culte, ou cesseroient, ou seroient plus rares; l'ignorance seroit plus commune, et les choses saintes plus négligées; l'oubli, l'indifférence, le mépris, le dégoût, la haine pour la vérité, finiroient par prévaloir; ce qu'il y a de plus sacré tomberoit en désuétude, il n'en resteroit qu'un vague souvenir : de là un mélange bizarre de pieuses croyances et d'opinions superstitieuses, de pratiques louables et d'observances ridicules; l'auguste face de la religion seroit avilie,

la sainte majesté de nos mystères auroit disparu, et la foi languiroit, périroit avec le sacerdoce.

Et qui ne seroit consterné, Messieurs, à la vue de cette effrayante multitude d'églises qui demeurent sans pasteurs, de ce grand nombre de prêtres qui succombent, sans être remplacés, sous le poids des années, ou qui, traînant leur vie dans de cruelles infirmités, ne sont plus que d'une foible ressource, et de ces jeunes ministres des autels qui, portant, chacun en particulier, des fardeaux autrefois répartis sur plusieurs, tomberont à la fleur de l'âge, consumés de fatigues? Quoi! il est donc vrai qu'au sein du royaume très-chrétien quinze mille places demeurent vacantes dans la carrière ecclésiastique, faute de sujets pour les remplir? ce vide immense, qui le comblera? La tombe reste toujours ouverte pour engloutir les victimes que la mort ne cesse de frapper dans l'ordre sacerdotal; tous les ans la liste qu'on en publie vient attrister nos cœurs, sans que nous ayons la consolation de voir les pertes du sanctuaire complètement réparées. Il faut le dire, depuis que le sanc-

tuaire dépouillé n'offre plus, je ne dirai pas de richesses aux familles, mais d'honorables ressources; que le sort du sacerdoce est si précaire, si incertain, et qu'il est à la merci des caprices des hommes ou des évènemens; depuis qu'il a été environné de soupçons odieux, fatigué d'une inquiète surveillance, poursuivi par la haine, couvert de ridicule et de mépris, livré à la dérision publique, toléré plutôt qu'honoré; depuis qu'on a regardé comme le chef-d'œuvre de la politique de le dépouiller de toute prérogative, qu'on a osé lui reprocher l'esprit d'envahissement, parce qu'il cherche à se perpétuer, et l'esprit de cupidité, parce qu'il demande du pain; en un mot, au milieu de tant d'outrages et de ce délaissement, qu'avons-nous vu? les familles, non-seulement dans les hautes conditions, mais dans les plus médiocres, se sont alarmées de tout ce qui sembloit annoncer, dans leurs enfans, une vocation naissante pour le sanctuaire : loin de la seconder, elles l'ont contrariée, et renvoyée avec dédain à la classe indigente; et, si ces dispositions ennemies n'ont pas un terme, comment le sacerdoce pourra-t-il

se perpétuer avec dignité, et exercer sur l'esprit des peuples une influence capable de conserver au milieu d'eux la religion? Encore quelques années, et ce qui reste des anciens de l'épiscopat et du sacerdoce aura disparu, et avec eux ce qui étoit fait pour lui donner plus d'autorité; il n'en restera que quelques débris épars, tandis qu'en proie à une famine spirituelle les peuples demanderont vainement le pain qui donne la vie, parce qu'il ne se trouvera personne pour le leur distribuer : et c'est alors qu'assis sur les ruines de nos temples renversés le génie de l'impiété pourra s'applaudir de ses triomphes.

O église gallicane, quelles mains sacrilèges t'ont ravi ton éclat et ta beauté? dans quel abîme de désolation je te vois plongée! tu portes bien sur ton front de nobles cicatrices qui font ta gloire, mais ces marques de ton courage le sont aussi de tes malheurs; et qui pourroit ne pas s'attendrir de tes longues et cruelles infortunes? Je ne t'ai pas vue, il est vrai, aussi puissante en doctrine et en vertu qu'au temps des Bossuet et des Fénélon, des Bérulle et des Vincent de

Paul; mais je t'ai vue, avant l'époque de nos désastres, florissante encore par le grand nombre de pasteurs qui s'appliquoient à l'instruction des peuples, par tes écoles savantes, par tes docteurs pleins de lumières, et par tous les moyens de perpétuer le ministère évangélique avec la science qui doit être son partage. Hélas! et aujourd'hui je te vois, comme une veuve désolée, assise sur des tombeaux, pleurant tes ministres qui ne sont plus, et tremblant qu'ils n'aient pas de successeurs. O église de France, autrefois si belle entre toutes les églises, serois-tu donc réservée à cet excès d'opprobre et de stérilité? Ah! Messieurs, que ceux qui forment des vœux pour l'extinction du sacerdoce tremblent d'être exaucés : les aveugles, ils ne voient pas tout ce qu'elle entraîneroit pour eux-mêmes de calamités! c'est bien alors que seroient précipités ensemble dans l'abîme la religion avec le sacerdoce, et la société avec la religion.

Mais le mal que le sacerdoce est appelé à guérir est-il donc si étendu, si profond, qu'il faille le regarder comme incurable? voyons ce qui en est.

On connoît des remèdes contre la barbarie : l'Évangile adoucit les humeurs féroces, plie les caractères les plus sauvages au joug du devoir, et il arrive même que la brutale énergie se convertit en force pour la vertu. Lorsque les Francs fondirent sur la Gaule, déjà en partie chrétienne, l'Évangile les policа, et la religion du peuple vaincu devint celle du peuple vainqueur. On connoît des remèdes contre l'ignorance : elle blasphème ce qu'elle ne connoît pas ; la vérité qu'on lui présente a pour elle l'attrait de la nouveauté, et sa lumière ne luit pas en vain au milieu des ténèbres. Lorsque saint Charles Borromée fut appelé au siége de Milan, une partie des peuples, et même du clergé qu'il devoit gouverner, étoit plongée dans la plus honteuse ignorance ; son zèle l'éclaira, et, en répandant de tous côtés la vérita le lumière, il ranima par elle toutes les vertus. On connoît des remèdes contre les vices et les scandales : tant que la foi vit dans les ames, on peut s'adresser à elle, l'entraîner par des promesses, et l'effrayer par des menaces dont elle est bien loin de se faire un jeu. Après les cruelles et longues

dissensions qui se terminèrent à l'avènement de Louis XIV à la couronne, et qui avoient amené un déplorable relâchement dans les mœurs et la discipline, des hommes suscités de Dieu, parlant au nom d'une religion plutôt oubliée que dédaignée, renouvelèrent l'esprit du sacerdoce, l'esprit du christianisme, et firent du dix-septième siècle un des plus beaux que puissent présenter les annales de l'Eglise. Son histoire est remplie de pareils exemples; elle ne cesse de nous faire voir des païens convertis, des ignorans éclariés, des prévaricateurs ramenés à la vertu. Mais cette apostasie raisonnée de chrétiens qui, ayant connu la vérité, la foulent aux pieds; mais cette incrédulité armée de sophismes contre la religion, cet orgueil qui repousse la lumière, qui les guérira? Depuis que l'impiété a rompu, il y a trente ans, toutes ses digues, elle n'a cessé d'inonder la France entière; elle infecte les habitans des campagnes comme ceux des cités de ses eaux empestées. Si du moins aujourd'hui elle reculoit d'épouvante devant ses propres ravages, si elle laissoit la religion travailler en paix à les réparer; mais non, loin de se

taire, elle a ses tribunes, ses assemblées, ses apôtres; elle se fait entendre par des milliers de bouches, de libelles, de feuilles journalières, qui perpétuent ses blasphèmes, ses dérisions, ses calomnies, et qui, pour rendre notre ministère odieux, inutile, en inspirent, par leurs impostures, la haine et le mépris. Jamais de si grands obstacles ne s'opposèrent à nos efforts.

Quel esprit que celui du siècle présent! ne forme-t-il pas une barrière insurmontable contre le rétablissement de l'église de France et le triomphe du christianisme? La religion suppose l'intervention spéciale d'une Providence toute paternelle qui a bien voulu se manifester aux hommes pour les éclairer dans leur ignorance et les guérir dans leurs vices; et l'esprit du siècle est un esprit d'athéisme qui ne connoît de Dieu que le nom, ou qui n'en proclame l'existence que pour blasphémer contre sa sagesse, en la déclarant étrangère au gouvernement des choses humaines. La religion se glorifie, s'appuie du suffrage de tous ces beaux génies qui, depuis dix-huit siècles, l'ont professée, illustrée par l'éclat du ta-

lent, du savoir et des vertus; et l'esprit du siècle est un esprit de mépris de l'autorité qui ne respecte rien de ce qui a été, et n'honore pas plus la mémoire des générations passées qu'il n'a épargné leurs tombeaux, et qui semble croire que l'ère de l'esprit humain ne remonte pas au-delà de trente ans. La religion demande un esprit sage et docile, et l'esprit du siècle est un esprit de folle indépendance qui se sentiroit presque humilié de fléchir devant la Divinité même, ou bien qui consentiroit à s'abaisser devant les maîtres de la terre, pourvu qu'il fût libre de blasphémer contre le maître du ciel. La religion demande la vigilance sur soi-même, l'empire sur ses penchans déréglés; sa loi est une loi de sacrifices; elle apprend à vivre pour les autres, et nous fait voir dans un avenir immortel la récompense des efforts et des combats de la vertu; et l'esprit du siècle est un esprit d'égoïsme qui n'a de dieu que l'argent, de morale que l'intérêt, de culte que le plaisir, et d'espoir que le néant. Maintenant, je le demande, les âges passés présentent-ils rien de semblable? quelle époque a offert

au christianisme de si puissans ennemis à combattre? Quels ennemis en effet avoient été les siens jusque-là? des idolâtres? mais il est plus facile d'amener à la foi des infidèles que d'y ramener des apostats; des persécuteurs? mais la religion craint moins le glaive et la flamme que l'insulte et le dédain; des hérésiarques? mais au moins ces novateurs respectoient le fond du christianisme; des hommes licencieux? mais ils ne raisonnoient pas le scandale, et n'érigeoient pas le vice en système; des esprits incrédules? mais l'incrédulité ne domineit pas dans le monde savant et littéraire, surtout les athées étoient rares, et se cachoient dans l'ombre. Elle est donc unique dans les annales de la religion, l'époque où nous sommes parvenus; or, au milieu de tant de causes nouvelles de ruine, comment la religion pourra-t-elle se conserver? que pouvons-nous espérer pour elle? seconde réflexion.

En exposant les motifs de craindre pour la religion, nous avons rempli la partie la plus pénible de la tâche que nous nous som-

mes imposée; il est temps de reposer vos esprits sur des considérations plus douces et plus consolantes, en vous développant les motifs de nos espérances. Encore que les secrets de Dieu soient impénétrables, il en laisse pourtant échapper quelquefois des traits de lumière qui nous font comme deviner dans ce qu'il nous découvre ce qu'il nous cache; ce sont comme des avertissemens salutaires qu'il nous envoie. Or il me semble qu'au milieu de tant d'évènemens inouis dont nous avons été les témoins, et jusque sous les coups de sa justice, nous avons reçu des gages rassurans de miséricorde, en sorte que, si nous ne devons pas être sans crainte, nous devons moins encore être sans espérance. Ces gages de sécurité, je les trouve dans la conduite de l'épiscopat français, dans le retour miraculeux de la famille royale, dans les dispositions actuelles des esprits. Reprenons.

Le puissant architecte de cet édifice spirituel qu'on appelle l'Eglise l'a bâti sur le fondement des apôtres et de leurs successeurs dans leur saint ministère; c'est à ses premiers disciples et aux héritiers de leur divine mission, c'est aux évêques qu'il a confié

principalement le soin d'enseigner les peuples, de les conduire dans les voies de la vérité, et de garder le dépôt de la doctrine contre les attaques de l'erreur. Savent ils la défendre avec une courageuse fidélité? tout est à espérer; ont-ils la foiblesse de l'abandonner? tout est à craindre : tellement que, d'après les desseins ordinaires de la Providence, le sort de la foi dans un pays dépend du courage ou de la défection de ceux qui en sont les premiers gardiens. Or rappelez-vous quelle fut leur conduite, il y a trente ans. Un projet est formé de renverser à la fois le trône et l'autel. Pour détruire, il faut diviser. Dans cette pensée, on imagine pour l'ordre ecclésiastique une réforme qui viole ses droits les plus sacrés dans les choses de son ressort, et, par une conduite non moins hypocrite que nouvelle, les impies eux-mêmes vantent les jours de l'Eglise primitive, et prétendent les faire revivre par des mesures qui ne devoient en ramener que les sanglantes persécutions. Que feront ici nos pontifes? vont-ils écouter la voix de la chair et du sang, prendre conseil d'une politique mondaine? l'éclat de la dignité, les habi-

tudes d'une vie douce et commode, l'amour si naturel du repos, la crainte de se jeter dans des périls et des malheurs sans fin, tout cela ne va-t-il pas amollir les courages et faire sacrifier à des intérêts privés la cause de la foi? Voilà ce qu'on pouvoit craindre pour plusieurs; mais cela ne sera pas. Les anciens de l'épiscopat comme les plus jeunes forment une sainte phalange contre l'ennemi commun. Le moment du combat arrive; au sein de la première de nos assemblées politiques, un de nos pontifes, qui vit encore, est interpellé; on lui propose un serment que sa foi repousse; il le refuse. D'autres sont appelés après lui qui suivent son exemple; alors leurs ennemis font cesser un appel qui les couvre de confusion; on sent qu'on peut les persécuter et non les vaincre. Jour immortel! vous vivrez à jamais dans les fastes de notre église pour la gloire de la religion et la honte de l'impiété. Certes c'est un beau spectacle que celui de cent trente évêques que la foi élève au-dessus de tous les dangers, qui sacrifient leur repos à leur conscience, préfèrent l'exil à l'apostasie, meurent victimes de leur devoir, ou apparoissent

aux nations étrangères avec l'intégrité d'une foi que rien n'a pu entamer. Depuis la naissance du christianisme, vous trouverez peu de grandes églises qui aient donné au monde un spectacle si beau. Elles sont donc restées fermes au milieu des orages, les colonnes de la religion; il n'a donc pas failli, cet épiscopat français chargé de la défendre; elle devoit donc se relever et triompher enfin.

Cependant au milieu des ruines et des échafauds, un simulacre d'église gallicane s'étoit élevé. Fille de la terreur, appuyée par un pouvoir redoutable, durera-t-elle? non, la terre de saint Louis repousse le schisme et l'hérésie. Dieu, qui fait servir les hommes à d'autres desseins que les leurs, donne parmi nous à un mortel une puissance immense; son bras s'appesantit sur l'édifice de l'erreur, et l'édifice tombe d'un bout de la France à l'autre. Quelques disputes théologiques pourront bien encore agiter les esprits; mais le schisme cesse, la foi est en sûreté, et enfin il n'y aura plus qu'un troupeau et un pasteur: magnifique récompense du zèle de nos pontifes à défendre l'unité du ministère pastoral

comme de la foi. Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées dans les pays de l'Europe où la foi s'est perdue au seizième siècle. Dans la Suède, le Danemarck et les principautés d'Allemagne, les nouveautés profanes trouvèrent bien de la résistance dans l'épiscopat; mais elle ne fut pas aussi universelle, aussi ferme, aussi constante qu'elle l'a été parmi nous. Voyez l'Angleterre en particulier. Ses évêques cèdent à la crainte, il est vrai, plus qu'à la persuasion; mais enfin ils reconnoissent dans Henri VIII une suprématie spirituelle que le ciel n'a point donnée aux princes de la terre: funeste foiblesse de laquelle ils ne purent jamais se relever; à peine quelques-uns se montrèrent fidèles jusqu'à la mort, et de ce nombre fut le savant et pieux évêque de Rochester, un des plus grands hommes qu'eût alors l'Angleterre. La France, au contraire, vit la presque totalité de ses pontifes opposer une magnanime résistance, que le ciel devoit enfin bénir et couronner. Lorsque les décrets de persécution furent rendus contre eux, et que l'orage commençoit à gronder sur leurs têtes, un orateur, du haut de la tribune po-

litique, fit entendre ces mémorables paroles : « Vous les chasserez de leurs palais, ils » iront se réfugier dans les chaumières ; vous » leur arracherez leur croix d'or, ils en prendront une de bois, et souvenez-vous » que c'est une croix de bois qui a sauvé le » monde. » Nos pontifes ne l'avoient pas oublié ; ils quittent tout pour la suivre, ils se conduisent comme de vrais disciples de la croix du Sauveur des hommes, et la croix, partout abattue, partout se relève ; elle a triomphé du schisme, des persécutions, des assauts de l'impiété pour triompher encore du dédain et de l'indifférence.

Et quel espoir ne donne pas à ce sujet le retour miraculeux des Bourbons! Sans doute il ne peut entrer dans la pensée d'un chrétien que le sort de la religion dépende uniquement de ceux qui gouvernent, et qu'il soit en leur pouvoir de la conserver ou de la détruire à leur gré ; elle ne s'appuie pas sur un bras de chair, comme parlent nos livres saints ; elle se réjouit de la protection des puissances de la terre, mais elle peut s'en passer ; elle s'afflige de leurs persécutions, mais elle sait en sortir victorieuse. Durant les

trois

trois premiers siècles, elle fut privée de l'appui des maîtres du monde; elle survécut à la chute de l'empire romain; les rois et les royaumes passent, elle demeure, et ce seroit méconnoître la main divine qui la soutient, comme elle l'a établie, que d'en croire la destinée inséparable de celle d'une famille, quelque auguste qu'elle puisse être. Mais aussi, quand je considère que la famille régnante a toujours porté à la foi l'attachement le plus profond, et qu'elle a été rétablie par une suite d'évènemens prodigieux, je me persuade que Dieu a des desseins de miséricorde sur l'église de France, comme sur cette illustre race qui a toujours fait gloire d'en être le soutien.

Vous le savez, Messieurs, au milieu des plus terribles secousses qui jamais aient agité le monde social, la monarchie française s'écroula sur ses antiques fondemens; notre nation passa par ce que la licence et la tyrannie ont de plus extrême; tantôt elle fut dévorée par l'anarchie, et tantôt gémissante sous un sceptre de fer : la plus auguste des victimes tombe sous le fer des bourreaux; ce qui reste de la famille royale est errant

sur une terre étrangère ; vingt-cinq ans d'exil et d'infortune ont passé sur sa tête ; les cœurs français peuvent bien lui donner des regrets, et, dans leur amertume, comparer son ancienne gloire à son humiliation présente, féliciter nos pères d'avoir vécu sous ses lois ; mais on ose à peine former des vœux pour elle, tant on est sans espérance. Tout ce qu'on a tenté pour elle a été vain ; les plus héroïques efforts n'ont abouti qu'à des calamités ; toutes les ressources humaines semblent épuisées désormais. Seul, sans armée, sans appui, que peut l'héritier de soixante rois pour remonter sur le trône de ses pères? que peuvent tous ses titres sans la force et contre la force? Il peut bien se montrer plus grand que le malheur, étonner l'Europe par sa magnanimité comme par ses lumières ; mais enfin tous les chemins vers le trône de France paroissent lui être fermés pour toujours. Cependant les choses prennent tout à coup une face inopinée : l'Europe entière s'ébranle et marche sur la France ; vingt peuples divers franchissent nos frontières ; au milieu de tant de combats et de désastres que deviendra notre patrie? que deviendra

cette capitale? Dieu tient dans ses mains le cœur des peuples et des rois; c'est par eux qu'il va manifester ses desseins long-temps cachés sur les enfans de saint Louis. Ces torrens de haine et de vengeance qui, partis du fond du Nord et grossis dans leur marche, ont inondé nos provinces et menacé d'engloutir cette capitale, viennent expirer aux pieds de ses foibles murailles, comme la fureur des mers expire sur les sables du rivage. La France rentrera bien dans ses anciennes limites; mais, telle qu'elle est, elle offre encore, sous l'influence du même ciel, des mêmes mœurs, des mêmes lois, de la même religion, de la même langue, la plus belle réunion d'hommes civilisés que le soleil ait jamais éclairée. Et qui devra désormais régner sur elle? ce sera celui que réclame la France par ses vœux comme par la loi fondamentale de l'Etat. Les haines, les rivalités se taisent; l'ambition cède à la justice; les rois et leurs peuples sont tous Français; c'est le cri de l'Europe, c'est la voix de la Providence qui rappelle les Bourbons. Ils apparoissent au milieu de nous avec les douces et magnanimes vertus de leurs ancêtres,

cette maturité que donnent l'expérience et le malheur, avec je ne sais quoi de plus auguste que les grandes infortunes donnent aux grandes maisons. Qui de nous alors ne contempla dans les sentimens d'une tendre et profonde vénération la fille héroïque des Césars que le ciel rendoit miraculeusement à notre amour, que la grandeur ne sauroit éblouir, que le malheur avoit trouvée si magnanime? et qui de nous ne s'écria dans un doux transport : Oh! vraiment ceci vient de Dieu? De nouvelles secousses les éloignent, un nouveau miracle les rappelle. La révolte et l'impiété frémiront autour du trône, et le trône s'affermira; des complots seront tramés, ils échoueront. Au milieu du tumulte et du choc des opinions, les esprits seront incertains, et le vaisseau de l'État flottera sur des abîmes; le ciel le sauvera du naufrage. Cependant voici qu'un scélérat obscur médite dans l'ombre le plus noir des forfaits, il le consomme; mais voyez comme le ciel se joue, quand il lui plaît, des projets des méchans. Une main parricide avoit voulu tarir dans sa source le sang de Henri IV; il n'étoit plus temps : une goutte

avoit échappé au fer homicide ; il croyoit laisser une veuve sans consolation et sans espoir, et déjà elle portoit dans son sein la fortune de la France. Tout à coup une jeune princesse, foible et timide en apparence, devient une héroïne de courage; rien ne la trouble, rien ne la déconcerte; elle sent qu'elle est dépositaire des espérances de la patrie, elle se montre digne de ses hautes destinées. Le ciel avoit mis dans les cœurs français je ne sais quelle espèce de certitude qu'il naîtroit un prince qui seroit le sauveur de son pays. Il est né l'enfant de la France, donné de Dieu à ses gémissemens et à ses prières. Dans le fils comme dans la mère, dans sa conservation comme dans sa naissance, tout est prodige; et quelles ne seront pas les destinées de cet enfant miraculeux! Il sera le roi de son siècle; il sera un héros, le fils de cette jeune héroïne: comme le Béarnais, il a goûté en naissant les symboles de la santé et de la force: il sera digne du père de sa race, celui dont la mère a surpassé Jeanne d'Albret en courage; il sera le père de ses sujets par la bonté: surtout il en sera le roi par la justice; sou-

mis lui-même aux lois, il abattra tout ce qui voudroit s'élever au-dessus d'elles; ce n'est pas en vain qu'il portera le glaive. Il se peut qu'il ait à essuyer bien des traverses, mais il est fils d'une mère dont le malheur et les contradictions n'ont fait qu'élever l'ame et enflammer le courage; il descend de saint Louis et de Henri IV; il sauroit, comme le premier, défendre son trône contre les rebelles, ou le conquérir comme le second. L'impiété se taira devant lui, non qu'il interroge les consciences qui n'appartiennent qu'à Dieu; mais il interrogera les œuvres qui appartiennent à la loi; il fera respecter ce que doit respecter tout honnête homme; il sentira que pour régner lui-même il doit, autant qu'il est en lui, faire régner celui par qui règnent les rois. Je ne suis pas destiné à voir les prospérités et la gloire de son règne, je n'en verrai pas même l'aurore; mais je puis du moins le saluer de loin ce nouveau saint Louis; je puis me réjouir à sa naissance, qui est comme le gage de la réconciliation du ciel avec la terre, de son alliance nouvelle avec le peuple français et la race de nos rois; ceux que l'impie et le factieux

vouloient rejeter seront encore la pierre angulaire de l'édifice. Dans les siècles à venir, ils continueront de régner, ces Bourbons, les pères de la France, pour faire régner la religion avec eux; Dieu le veut, et, si Dieu est pour nous, qui sera contre nous : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?*

Je n'ai point dissimulé ce que les ravages de l'impiété, ce que l'esprit du siecle avoient d'alarmant; mais il faut voir les choses avec impartialité, sans aucune exagération, et bien comprendre ce que le ciel, d'un autre côté, a mis dans un grand nombre d'ames de dispositions rassurantes. Sans doute si les classes élevées de la société, d'où l'irréligion étoit descendue aux plus obscures, n'avoient été éclairées, corrigées par le malheur; si tout ce qu'il y a d'hommes remarquables par le talent, loin de le consacrer à la défense des bonnes doctrines, en abusoient pour les combattre; si, dans les provinces comme dans la capitale, les peuples, semblables à des frénétiques en délire, repoussoient universellement la main qui voudroit les guérir, alors les plaies de la France seroient désespérées, comme parlent les livres

saints, et l'on pourroit regarder comme incurable le mal qui la travaille depuis un siècle; mais il n'en est pas ainsi.

Sans doute tout ce qui est placé au premier rang dans la société par la naissance ou les dignités n'est pas sincèrement chrétien; mais on y compte aujourd'hui, plus qu'autrefois, des hommes et des femmes d'une éminente vertu; on y sent davantage le besoin de la religion; on y honore ce qu'on avoit le malheur de mépriser, et le respect extérieur y a du moins remplacé la dérision et le blasphème.

Sans doute, dans le monde savant et littéraire, on n'abuse que trop de la science et de l'esprit, et on n'y compte que trop de plumes licencieuses et impies; mais on est aussi forcé de reconnoître que ce qu'il y a encore parmi nous d'écrivains plus éloquens, plus distingués par la force du talent, par l'élévation des vues et des sentimens, révère et défend la religion.

Sans doute enfin, dans toutes les classes de la société, les campagnes comme les cités présentent des indifférens, des ennemis de la religion, des impies déclarés, et

quelquefois même très-furieux; mais en même temps les peuples sont en général fatigués d'impiété et de licence. Oui, la lassitude des troubles anarchiques, le dégoût de ces maximes trompeuses qui promettoient le bonheur, et n'ont donné que des calamités, un amour profond, immense de repos, voilà ce qui se fait universellement sentir: précieuses dispositions pour goûter ces doctrines morales et religieuses qui sont le vrai soutien de l'ordre et de la tranquillité publique. Aussi qu'a-t-on vu depuis quelques années? d'un bout de la France à l'autre, on a vu des cités et des provinces s'éveiller au bruit de la trompette évangélique, se montrer non pas ennemies, mais affamées de la parole sainte, combler de bénédictions ceux qui la leur annonçoient; et, sur tant de villes de toute grandeur qui ont été évangélisées, on n'en connoît qu'une seule d'où les frénétiques clameurs d'une poignée de factieux aient forcé les ouvriers évangéliques de s'éloigner. Partout les modestes instituteurs connus sous le nom de Frères de la doctrine chrétienne ont été appelés, désirés, reçus avec enthousiasme pour

l'éducation des enfans du peuple; partout on a favorisé la propagation de ces sociétés anciennes et nouvelles de filles de charité qui se dévouent à l'instruction des enfans de leur sexe; partout se sont formées de saintes associations pour le soulagement des pauvres, des prisonniers, des orphelins délaissés; partout la charité des fidèles a contribué à élever des écoles préparatoires pour le sacerdoce; partout des aumônes abondantes ont adouci les maux causés par l'intempérie des saisons ou par d'autres fléaux. Or dans tout cela faut-il voir les symptômes inquiétans d'une religion qui s'éteint, ou plutôt ne faut-il pas y voir les marques consolantes d'une foi qui se ranime? Il est donc un esprit de vie qui circule encore dans les veines de la France; elle y brûle encore, cette flamme divine de la charité qui est le caractère distinctif du christianisme. Si elle prend de nouveaux accroissemens, elle fera de la France une terre de bénédiction. J'ignore par quelles voies la Providence achèvera son ouvrage; qui auroit prévu, il y a six mois, que nous en serions au point où nous sommes placés? mais les miracles

appellent des miracles. La main qui a imprimé à la société ce mouvement vers le bien le maintiendra malgré tous les obstacles; je ne dirai pas quels instrumens elle emploiera pour l'accomplissement de ses desseins; je dis seulement qu'elle s'est assez expliquée en faveur de la religion, pour que nous devions en espérer le triomphe. Je compte pour rien les projets, les menaces, les conjectures de ses ennemis; ils ont été confondus, ils le seront encore: souvent la foi donne sur l'avenir des lumières que n'a pas la sagesse humaine. Je puis en citer des exemples. Lorsque Pie VI, ce pontife d'immortelle mémoire, fut arraché de ses États, et traîné en captivité jusqu'au sein de la France où il devoit finir sa vie, l'impiété tressaillit de joie; elle félicita hautement le genre humain de ce que le sceptre de la superstition étoit brisé pour toujours; eh bien! le catholique le plus ignorant en savoit ici plus que les prétendus sages, et se moquoit de leurs vaines prédictions. Dieu appelle du fond du Nord des guerriers qui délivrent l'Italie, et c'est au milieu d'un calme profond qu'on donne à

Pie VI un successeur. Par un complot médité, ce semble, avec plus de profondeur et de prévoyance, devient-il à son tour le captif d'un impitoyable conquérant? mêmes cris de joie dans le camp des impies, mêmes espérances de la part des fidèles. Dieu tire des trésors de sa sagesse des moyens imprévus; et, après cinq ans d'exil et de souffrances, Pie VII est rendu à la capitale du monde chrétien. Naguère nos ennemis prophétisoient contre le trône et l'autel; nous leur disions que la France ne vouloit pas plus renier son Dieu que ses rois, que nous verrions des miracles, et nous en avons vu, et nous en verrons encore. Oui, par la naissance d'un prince si désiré et si nécessaire, la Providence s'est expliquée : la France entre dans une nouvelle carrière de gloire et de prospérité; elle y marchera sous la double bannière de la croix et des lis, et, tant qu'elle méritera d'être appelée le royaume très-chrétien, elle ne cessera pas d'être une des plus florissantes monarchies de l'univers.

SUR L'UNION

ET L'APPUI RÉCIPROQUES

DE LA RELIGION ET DE LA SOCIÉTÉ.

Deux erreurs capitales se sont répandues de nos jours, dont la moins redoutable suffiroit seule, si elle pouvoit prévaloir, pour bouleverser le monde social tout entier. Les uns ne voient dans la religion qu'une chimère, qu'une superstition, source intarissable de calamités; les autres y voient un auxiliaire, utile peut-être, mais surtout dangereux, que l'on doit contrarier, fatiguer par la plus inquiète surveillance; ceux-là voudroient rompre tout pacte avec le ciel, pour mieux assurer, suivant eux, le repos de la terre; ceux-ci, sans briser tous les liens qui unissent l'homme à la Divinité, ne sont occupés que de les affoiblir; les premiers voudroient bannir Dieu de la pensée, les seconds le bannir des lois et des institu-

tions; d'un côté, c'est un athéisme de conduite et de principes qui tue la société, de l'autre un athéisme politique qui en amène la dissolution; d'un côté, ce sont des aveugles qui blasphèment contre la lumière, de l'autre des imprudens qui ne craignent rien tant que d'en recevoir les salutaires influences.

Heureusement il est dans l'homme un instinct divin qui repousse le néant de ces doctrines mensongères; heureusement il est encore au milieu de nous de généreux et puissans défenseurs des vérités sacrées, comme il est des ames vertueuses qui par leur conduite font sentir l'utilité, la beauté de la religion; et plût au ciel qu'il ne se trouvât pas d'êtres pervers qui, par l'excès même de leurs crimes, en prouvassent la nécessité! C'est surtout à nous, ministres de la religion, dépositaires des saines doctrines, qu'il appartient de les défendre contre leurs ennemis, sans nous laisser éblouir par leurs sophismes, ni intimider par leurs clameurs; c'est à nous à prévenir la jeunesse contre des paradoxes dont l'expérience viendroit tôt ou tard les désabuser, et à leur faire bien

comprendre que bâtir l'édifice social sans Dieu, c'est le bâtir sur le néant, ou que, le bâtir sans une religion hautement honorée, c'est bâtir sur une base fausse et ruineuse.

Ce sera donc obéir tout à la fois à la voix de la religion et à celle de la patrie, que de faire voir ce qu'elles se doivent mutuellement, et combien de leur alliance dépend le bonheur de tous. Je dirai d'abord ce que fait la religion pour la société, je dirai ensuite ce que la société a toujours fait et ce qu'elle doit faire encore pour la religion.

On ne peut concevoir de société civile sans une autorité suprême qui veille à la sûreté commune, sans des lois qui règlent ce qui concerne les biens et les personnes, sans des obligations imposées aux divers membres du corps social; or la religion a l'inappréciable avantage d'affermir pour le bien de tous, et l'autorité, et les lois, et les obligations. Elle affermit l'autorité en lui donnant une origine sacrée, les lois en les présentant comme des règles de conscience, les obligations, parce qu'elle leur prête dans le serment une garantie toute divine.

En premier lieu, la religion affermit l'autorité en lui donnant une origine sacrée. Ici nous devons reprendre les choses de plus haut. Une maxime dictée par la saine raison et consacrée par la religion, c'est que Dieu est l'auteur du monde moral comme du monde matériel, qu'il a donné des lois à la nature intelligente comme à la nature corporelle, qu'il préside aux destinées des peuples comme aux mouvemens des astres; il n'est qu'un seul créateur, qu'un seul législateur, qu'un seul souverain de l'univers, source unique de la vie, intelligence incréée, puissance sans bornes. C'est de lui qu'émane toute vie, toute intelligence, toute puissance dans les créatures; c'est lui qui communique l'autorité aux pères sur leurs familles, aux maîtres sur leurs serviteurs, aux magistrats sur la cité, aux gouvernemens sur le peuple confié à leurs soins. En destinant l'homme à la société, il l'a fait naître avec des facultés, des besoins et des penchans qui se rapportent à la vie sociale. Non, la Providence n'a pas abandonné aux recherches, à l'invention des hommes les premiers liens de la sociabilité; elle les a fait dériver de la nature

même des choses qu'elle a établies; l'ordre seul dans lequel elle veut que l'espèce humaine se perpétue, se développe, se perfectionne, s'instruise, a mis les uns dans un état de supériorité et les autres dans un état de dépendance inévitable. Les rapports mutuels des pères et des enfans ne sont point arbitraires; si le père a des devoirs à remplir, il a aussi des droits à exercer. Chez tous les peuples, l'autorité paternelle a eu quelque chose de sacré, et la piété filiale quelque chose d'inviolable. Auteur de la famille, le père a par là même autorité sur elle; même un sentiment de vénération fait remonter et attache tous les descendans à celui qui en est l'auteur; ce lien ne peut être rompu que par la mort; l'enfant honore non-seulement son père, mais son aïeul et son bisaïeul, et, après vingt générations, celui qui en a été la tige auroit des droits à leur respect et à leur amour, s'il vivoit encore.

Il est donc facile de concevoir comment les choses se sont passées à l'origine du genre humain, et ce qui a préparé les voies au régime social. Ouvrage immédiat de la main toute-puissante de Dieu, les premiers hom-

mes donnèrent naissance à de premiers enfans; ceux-ci devinrent pères à leur tour, et c'est ainsi que se forma une suite de générations sorties les unes des autres. Chaque père de famille avoit autorité sur ses propres enfans, mais le premier père dominoit sur tous les autres et sur leurs familles; cette suprématie paternelle étoit une espèce de royauté: on peut dire en un sens que celle-ci naquit avec le genre humain, et que le premier père fut le premier roi.

Mais qu'arriva-t-il dans ces temps primitifs où toutes les traditions, en cela d'accord avec les livres saints, supposent la longue durée de la vie humaine? à mesure que les familles se multiplioient, les liens de la subordination à l'égard du premier chef se relâchoient; quoique issues de la même tige, les branches diverses devenoient plus étrangères les unes aux autres; la première innocence de mœurs s'altéra; l'orgueil, la cupidité, la jalousie, commencèrent à semer le trouble et la division; on sentit le besoin d'une autorité commune, mais plus forte. Alors, sur tous les points de la terre habitée, parmi les pères de famille, il s'en rencontra

qui, par leur âge, leur expérience, leur force, ce talent de commander que la nature donne, fixèrent les regards et l'estime de leurs semblables, prirent sur eux de l'ascendant et en furent obéis. L'habitude consacra leur pouvoir, et la société civile commença. Les Etats naissans, trouvant leur modèle dans la famille, furent plutôt de petits royaumes que des républiques, ainsi que l'attestent les plus antiques traditions.

Nous ne dirons pas néanmoins que la royauté est une institution divine; non, aucune forme de gouvernement n'a été expressément révélée. L'Evangile n'en consacre aucune comme nécessaire; il fait dériver de Dieu la puissance, et non la manière extérieure dont elle s'exerce. Celle-ci a pu varier suivant les besoins, les circonstances, le génie des peuples, présenter des monarchies ou bien des républiques plus ou moins tempérées, placer le pouvoir suprême dans les mains d'un seul ou de plusieurs, d'un roi, d'un sénat, ou des deux réunis ensemble; mais partout la source et la nature du pouvoir ont été les mêmes. Sans examiner comment il s'est établi, jusqu'à quel point y a

concouru tacitement la multitude, toujours est-il vrai que l'ordre social entroit dans les vues de la Providence; qu'elle a voulu, pour la conservation de la société, qu'il y eût dans son sein des dépositaires du pouvoir; que ce pouvoir suprême a ses attributs comme le pouvoir paternel a les siens. Ainsi l'autorité est une des règles générales de la Providence pour l'harmonie sociale, comme la gravitation est une de ses règles générales pour l'harmonie du monde planétaire. Oui, dans la famille, Dieu a voulu l'ordre, et il a revêtu les pères d'une autorité sacrée; dans la société, Dieu a voulu l'ordre, et il a revêtu le magistrat de l'autorité qui lui donne des droits à l'obéissance; et, si l'on peut dire que les formes de l'autorité publique viennent des hommes, on est forcé de reconnoître que le fond de l'autorité vient de Dieu; doctrine qui ne s'applique pas seulement au pouvoir royal dans les monarchies, mais à tout pouvoir suprême sous toutes les formes légitimes de gouvernement. Venons aux conséquences.

Si l'autorité vient de Dieu, dès-lors elle a aux yeux des peuples un caractère au-

guste et sacré qui lui donne plus d'ascendant sur les esprits, assure mieux le respect et l'obéissance, prévient davantage les dissensions et les révoltes qui trop souvent préparent les voies à la servitude par l'anarchie. Si l'autorité vient de Dieu, voyez comme l'obéissance s'ennoblit; en s'arrêtant à l'homme qui commande, et qui peut-être est souvent indigne par lui-même de mes hommages, mon obéissance seroit aussi vile que pénible; ce seroit celle de l'esclave abruti qui tremble devant son maître, et voilà pourtant celle de ces novateurs qui ne voient dans le pouvoir qu'une chose humaine. La religion porte plus haut mes regards : au-dessus de l'homme, elle me montre le Roi des rois, celui qui préside aux destinées des princes comme des peuples; c'est à lui que se rapporte ma soumission; c'est devant sa majesté que je m'abaisse, en pliant devant l'instrument visible de sa justice ou de sa miséricorde. Par là, mon obéissance, en même temps qu'elle est plus douce, a quelque chose de plus élevé; elle semble participer à la grandeur de celui que révère ma pensée. Que les sophistes modernes ne voient que l'homme

dans celui qui commande, que leur politique se borne à la terre, que dès-lors leur obéissance soit rampante comme leur doctrine; pour nous, faisons descendre notre politique du ciel, cherchons dans Dieu, législateur suprême, la raison première des droits et des devoirs; et c'est alors que notre raison, loin de se sentir humiliée, pourra se glorifier de son obéissance.

Semblable à ces volcans qui recèlent des flammes dévorantes, et qui éclatent de temps en temps par des éruptions terribles, elle a reparu, après avoir été comme assoupie, cette doctrine qui recèle les tempêtes politiques, la doctrine de la souveraineté du peuple; théorie aussi absurde que séditieuse, qui ne flatte la multitude que pour l'égarer, et ne lui vante ses droits que pour lui faire violer tous ses devoirs. Pour peu qu'on veuille approfondir les choses, on trouve que les mots *peuple* et *souverain* ne s'allient pas plus ensemble que les mots *lumière* et *ténèbres;* on ne s'entend pas soi-même, ou bien d'un côté il faut dire que les mots *souveraineté, pouvoir suprême, droit de commander,* sont synonymes, et de

l'autre il faut dire qu'un peuple est une réunion d'hommes sous un gouvernement commun. Une multitude ne cesse de l'être pour devenir peuple que par la soumission de ses membres à une autorité publique; une nation n'existe pas plus sans gouvernement qu'un corps humain n'existe sans tête.

Maintenant, dans quelque moment de son existence que vous preniez un peuple, comment trouverez-vous qu'il possède l'autorité suprême, qu'il a le droit de commander, en un mot, qu'il est souverain? Voulez-vous, par la pensée, dissoudre tous les liens qui unissent les membres de ce corps social, et replacer les familles avant l'époque de leur réunion en société? alors vous aurez une multitude de familles éparses qui ne seront liées que par ces sentimens d'humanité inspirés par la nature, et qui éprouveront peut-être le besoin de se rapprocher et de former une société sous une autorité commune. Cette multitude, ainsi considérée, est bien indépendante, mais elle n'est pas souveraine; et à qui cette multitude a-t-elle le droit de commander? à personne. Qui est tenu de lui obéir? personne. C'est

une erreur grossière que de confondre l'indépendance avec le pouvoir. Le sauvage qui vit dans les bois est indépendant, il n'est pas souverain, ou bien il n'est le souverain que des bêtes fauves dont il partage la demeure. Voulez-vous vous figurer cette multitude de familles indépendantes se rapprochant, désirant se réunir, écoutant des propositions qui lui sont faites et délibérant sur un pacte social? je ne sais si l'histoire présenta jamais rien de semblable, et je crois que cela n'a existé que dans l'imagination des romanciers politiques. Mais je l'admets pour un moment : je vois bien que cette multitude est maîtresse d'adopter une forme de gouvernement plutôt qu'une autre, de refuser ou de donner son assentiment à celle qui est proposée; mais elle n'a ni le droit de la dicter à celui qui n'en voudroit pas, ni le droit d'imposer à qui que ce soit l'obligation de la gouverner : elle est libre, si l'on veut, mais, par là même qu'elle n'a aucune autorité à exercer, je cherche en vain en quoi elle est souveraine.

Dira-t-on qu'après avoir adopté, du moins tacitement, un régime politique, elle est souveraine,

souveraine, en ce sens qu'elle puisse le changer à son gré? mais ce droit, qui l'exercera? est-ce le peuple tout entier? cela est impossible. Excluerez-vous ici le sexe, l'adolescence, la jeunesse? voilà donc plus de la moitié de la population dépouillée de toute participation à la souveraineté; voilà la majorité soumise à la minorité; ce qui, au lieu du peuple souverain, constitue une aristocratie véritable. Et d'ailleurs ne voit-on pas que la presque totalité d'une nation quelconque est trop ignorante pour émettre raisonnablement une opinion politique? et qu'est-ce donc qu'un droit dont l'exercice est déraisonnable et impossible?

Qu'il existe des voies légales, régulières, pour opérer des réformes politiques, je le conçois; mais qu'on cherche dans l'insurrection le remède aux maux de l'Etat, quel délire! qui pourra la commencer légitimement? est-ce une province? pourquoi pas une cité? pourquoi pas un village? pourquoi pas une famille, un individu? et ne voyez-vous pas que c'est mettre dans le corps social un principe de destruction? Certes c'est bien moins pour l'intérêt de

ceux qui gouvernent que pour l'intérêt de ceux qui sont gouvernés, qu'il faut combattre ces désastreuses maximes. Il importe que la société, qui n'est faite que pour servir de barrière aux passions, ne soit pas livrée à la merci de ces mêmes passions; que la société, qui n'existe que pour être le remède de l'anarchie, ne soit pas exposée à retomber dans l'anarchie. Appeler la révolte pour corriger les abus, c'est appeler l'incendie pour réparer la maison endommagée. Je ne connois pas de doctrine plus ennemie des peuples que celle de la souveraineté du peuple. Ah! dans ces siècles que nous appelons barbares, une opinion fausse et dangereuse plaçoit dans les mains du pontife romain le droit de déposer quelquefois les souverains; et nous, avec toutes nos lumières, où l'avons-nous placé, ce droit terrible? dans les mains du plus ignorant, du plus féroce, du plus capricieux de tous les tyrans, dans les mains de la multitude; et par là s'est ouvert, au sein du monde civilisé, un abîme dans lequel on a vu et l'on pourroit voir encore s'engloutir les peuples et les rois.

En second lieu, la religion affermit les lois, en les présentant comme des règles de conscience. Chez tous les peuples, il est des lois fondamentales qui constituent l'Etat, et déterminent la forme du gouvernement, fixent et distribuent les pouvoirs; on les appelle constitutives ou bien encore politiques : mais, outre ces lois, il en est qui règlent ce qui concerne les familles et les individus, les biens et les personnes; on les appelle civiles. Il faut que les premières surtout aient un caractère particulier de stabilité, parce qu'étant la base de l'édifice social, elles ne peuvent être ébranlées sans qu'il menace de tomber en ruine; il faut que les secondes dirigent les particuliers dans leurs conventions, même les magistrats dans leurs jugemens : c'est par les unes et les autres que l'Etat prospère, que la justice préside au sort des familles, que l'arbitraire et la tyrannie sont bannis. En vain les lois seroient rédigées, recueillies, écrites dans un code public et reconnu, si elles étoient méprisées, si la fraude les élude, si le pouvoir les viole, si le magistrat les plie au gré de ses passions. Il importe donc

qu'elles ne soient pas seulement des règles de convenance auxquelles il est bon de se soumettre, et qu'elles soient révérées comme des règles de conscience qui lient devant Dieu, ainsi que devant les hommes. Dépouillées de ce caractère sacré, elles perdent la plus grande partie de leur empire : voilà ce qui a été senti par tous les peuples. On sait qu'autrefois les Lycurgue, les Numa, pour rendre leurs lois plus inviolables, les présentèrent comme autorisées par cette divine puissance à laquelle tout est soumis, le magistrat comme le peuple. D'ailleurs qu'arrive-t-il sur la terre? souvent l'observateur fidèle des lois reste sans récompense, peut-être même est-il la victime de sa fidélité; souvent aussi celui qui en est le violateur audacieux n'est pas puni, peut-être même recueille-t-il des avantages de sa désobéissance. Que fait ici la religion? elle remet tout dans l'ordre : elle soutient, console le premier par l'espoir de la récompense future; elle menace, intimide le second par la crainte du châtiment à venir : sanction divine qui donne aux lois une force immense. Et quelle inconséquence dans nos sophistes de prêcher le rè-

gne des lois, et d'en détruire le plus ferme appui par leurs doctrines d'impiété!

En troisième lieu, la religion affermit les obligations réciproques, en leur prêtant dans le serment une garantie toute divine. Une chose qu'on ne remarque pas assez, c'est que, dans les conditions diverses qui partagent la société, les hommes se lient à leurs obligations respectives par le serment, et que le serment tire toute sa force de la religion. Oui, le prince à son avènement au trône, les dépositaires des pouvoirs subordonnés avant de les exercer, le pontife avant de monter sur son siége, le guerrier avant de prendre en main le commandement des armées, le magistrat avant de s'asseoir sur son tribunal, l'administrateur à qui l'on confie le sort des familles et la fortune de l'Etat, tous s'engagent, sous la foi du serment, à l'accomplissement de leurs devoirs, et à peine, parmi les hommes privés, en est-il un seul qui, dans le cours de sa vie, ne soit tenu à quelque serment. Et qu'est-ce donc que jurer? c'est prendre Dieu lui-même à témoin de sa sincérité dans les faits qu'on énonce ou dans les promesses

que l'on fait; c'est donner pour garant de sa véracité la vérité même de Dieu; c'est appeler sur soi les rigueurs de sa justice, si l'on ment devant les hommes, ou si l'on viole la foi jurée. Fut-il jamais une garantie plus imposante et plus redoutable? Mais, on le voit bien, pour qui Dieu n'est rien, le serment n'est qu'une vaine formule; l'impie qui le prête ou qui l'exige se moque des hommes et de Dieu. Quel spectacle pour le ciel qu'une nation de parjures! Un peuple qui se feroit un jeu du serment, en même temps qu'il appelleroit sur sa tête les foudres vengeurs, auroit brisé le plus ferme soutien des engagemens réciproques, et seroit tombé au dernier degré possible de la dépravation.

Il est donc vrai que la religion, en faisant tout dériver de Dieu, en attachant à son trône le premier anneau de la chaîne des droits et des devoirs, affermit l'autorité, les lois, les obligations, et rend ainsi à la société d'inappréciables services. Rendons ici hommage à nos livres saints, admirons comment, dans quelques paroles lumineuses, ils nous ont révélé ce que notre esprit ne peut dé-

couvrir que par de grands efforts et de longs raisonnemens. Ecoutez l'apôtre des nations parlant au peuple-roi qui a donné des lois au monde. Saint Paul écrivoit aux Romains: « Que tous soient soumis aux puissances » supérieures; car il n'y a point de puis- » sance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui » qui a établi toutes celles qui sont sur la » terre..... Il est donc nécessaire de vous y » soumettre, non-seulement par la crainte » du châtiment, mais aussi par devoir de » conscience. Rendez donc à chacun ce qui » lui est dû, le tribut à qui vous devez le tri- » but, la crainte à qui vous devez la crainte, » l'honneur à qui vous devez l'honneur. »

C'est assez sur ce que la religion fait pour la société; voyons ce que la société a toujours fait et doit faire encore pour la religion.

En recherchant ce que la société a toujours fait et doit faire pour la religion, je considère la société bien moins dans cette immense multitude d'hommes qui, par défaut d'éducation, de lumières, de capacité, sont faits pour être conduits, que dans ceux-là mêmes qui sont appelés à les conduire;

que dans les divers dépositaires de l'autorité, quel que soit leur rang dans l'ordre social; que dans les gouvernemens en un mot, quelles que soient leur forme et leur dénomination. Qui oseroit ici dédaigner ce qu'ont pensé, pratiqué tous les magistrats, tous les sages, tous les grands hommes, tous les chefs des nations, se mettroit par cela même en révolte contre le genre humain, et se constitueroit dans un état de folie.

Or, je vous le demande, où trouverez-vous un gouvernement qui n'ait professé une religion qu'on pouvoit appeler nationale, qui n'ait fait gloire de l'honorer, de la protéger, de la défendre, et dans sa doctrine, et dans son culte, et dans son sacerdoce? La superstition a bien pu, en cette matière, altérer les vérités sacrées; mais, à travers les nuages de l'erreur, le rayon de lumière perçoit toujours, et du milieu du choc des opinions et de la diversité des cultes sortoit une pensée unique, celle de mettre avant tout le Dieu de l'univers et de lui rendre des hommages solennels.

Interrogez l'histoire sur ce qui est dû à la religion en général; elle vous dira que les

peuples les plus vantés de l'antiquité, ceux-là mêmes chez qui les étrangers alloient étudier la sagesse, tels que les Egyptiens, les Grecs, les Romains, mettoient la religion à la tête de toutes leurs institutions et de leurs lois; que chez eux les magistrats et les guerriers, dans leurs entreprises et leurs résolutions, cherchoient à connoître la volonté des cieux, travailloient à les apaiser ou à se les rendre propices, persuadés qu'ils devoient révérer hautement dans la Divinité l'arbitre des destinées humaines; et, pour ce qui regarde l'Europe moderne, je me contente de faire observer que les souverains des Etats respectifs qu'elle renferme ont été et sont encore dans l'usage de consacrer leurs traités les plus solennels par le nom du Dieu saint et véritable. Jusqu'ici les gouvernemens ont compris qu'ils devoient tout faire pour le maintien et la gloire de la religion qui faisoit tout pour eux; qu'ils devoient se regarder comme les lieutenans de la Providence pour faire fleurir son culte au milieu des peuples qu'elle leur confie; qu'auteur de la société civile aussi bien que de la société domestique, Dieu étoit jaloux de recevoir de

l'une et de l'autre des hommages d'adoration et de dépendance ; que les Etats formant un corps dont tous les membres sont unis par des intérêts communs, et pouvant passer par des jours de prospérité et de malheur, se trouvoient naturellement conduits à lui payer un tribut commun d'expiation ou de reconnoissance.

Interprètes en cela de la nature, inspirés par elle, « Dracon, Lycurgue, Solon, en » formant les premières et les plus floris- » santes républiques de la Grèce, donnèrent » les principaux soins aux affaires de la re- » ligion ; Romulus suivit cette règle, lorsqu'il » donna ses lois à son Etat naissant ; Platon » et Aristote, quelque opposés qu'ils soient » d'ailleurs, sont d'accord en ce point, que » la cité n'est excellente et heureuse qu'au- » tant qu'elle se propose le souverain bien, » et ils ajoutent qu'elle ne peut jamais y » parvenir que par la religion (1). » Pour parler plus particulièrement du plus grand des peuples de l'antiquité, il est reconnu que le respect pour la Divinité, que Numa avoit

(1) Lamarre, Traité de la police, tome I.

imprimé dans l'ame des Romains, fut le principe le plus constant de leur prospérité et de leurs succès. Persuadés de la puissance et de la justice céleste, ils ne craignoient pas tant de désobéir aux lois que d'être infidèles à leurs sermens; voilà ce qu'ont observé de très-célèbres écrivains, tels que Polybe chez les anciens, et Machiavel chez les modernes, et ce dernier, après avoir fait cette observation, ajoute ces paroles bien remarquables : *Si l'attachement au culte divin est le garant le plus assuré de la grandeur d'un Etat, le mépris de la religion est la cause la plus certaine de sa décadence* (1).

Interrogez encore l'histoire sur le culte extérieur et public; elle vous dira que, chez tous les peuples civilisés, on a fait des profanations, des sacriléges, des paroles de blasphème, de la dérision des choses saintes, un corps de délits à part, qui étoient trouvés plus dignes de la surveillance des magistrats et de l'exécration publique. On a senti que les choses consacrées au culte de la Divinité participoient en quelque manière à sa grandeur et à sa sainteté, et que les outrages faits

(1) Réflexions sur Tite-Live, liv. 1er chap. II.

à la religion retomboient sur l'Être souverain qui en est l'objet. Athènes, la polie, la savante Athènes, avoit des lois contre l'impiété publique; plusieurs de ses plus illustres citoyens en éprouvèrent la rigueur, et Périclès lui-même, accusé sur cette matière, fut obligé de comparoître devant les tribunaux pour se défendre. Le même esprit animoit les autres peuples : lorsque Erostrate, par amour d'une vaine célébrité, brûla le temple d'Ephèse, une loi spéciale défendit de prononcer son nom, comme si le nom de cet impie eût eu pour son pays quelque chose de funeste. Les anciens ont remarqué que la mort tragique de Denis le Tyran avoit été le juste châtiment de ses dérisions et de ses spoliations sacriléges, et à la louange d'Alexandre, que, dans le sac de Thèbes, il avoit épargné les temples avec un respect religieux. On sait avec quelle véhémence l'orateur romain poursuivit les brigandages d'un fameux préteur de Sicile; mais on sait aussi qu'en l'accusant d'avoir pillé les temples et les autels il voit dans ces pillages un caractère particulièrement odieux d'audace et de perversité.

Interrogez enfin l'histoire touchant le sacerdoce; elle vous dira que ce qu'il y a eu de nations plus éclairées, plus sages, plus florissantes, ont vu dans les pontifes et les prêtres de leur religion une classe d'hommes dignes par la sainteté de leurs fonctions d'une vénération particulière, et dans cette pensée ils n'ont rien négligé pour entourer leur personne d'honneurs et de prérogatives capables de leur attirer la considération et le respect des peuples. On peut s'en convaincre en lisant, dans les Mémoires de celle de nos académies qui est la plus versée dans les antiquités (1), ce qu'étoit le sacerdoce chez les Egyptiens, les Indiens, les Grecs, les Romains, les Gaulois. Ils avoient compris que, si l'on doit honorer les ministres des rois de la terre, on ne doit pas moins honorer les ministres du Roi des cieux; que, dans l'esprit de la multitude, la religion se confond bien souvent avec ses ministres, et que celle-là sera d'autant plus élevée dans leur pensée, que ceux-ci y occuperont une place plus éminente. Rome païenne con-

(1) Tome XXI in-4°., page 108.

serva dans tous les temps ces sentimens de vénération profonde. Chez elle la puissance des tribuns avoit quelque chose de bien redoutable, de bien indépendant et en quelque manière de sacré, n'importe; l'histoire nous apprend que le tribun Tremellius fut condamné à une amende pour avoir manqué de respect au pontife Metellus. Il seroit inutile de rappeler ce qu'a été le sacerdoce aux yeux des nations chrétiennes depuis Constantin jusqu'à nous.

Je viens d'invoquer le témoignage des peuples et des siècles en faveur de la prééminence qui est due à la religion, et tous ces frivoles esprits, vains de quelque succès de plume ou de tribune, plus aveugles au milieu des lumières de l'Evangile que ne l'étoient les païens au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, qui ne cessent d'appeler le mépris sur la religion, son culte et ses ministres, on peut les écraser du poids de l'univers entier. Tout rend hommage à cette vérité, que la religion étant le premier des biens pour les peuples et les gouvernemens, elle doit être l'objet de leurs premiers soins.

Non, ce ne seroit point assez de l'appeler

comme auxiliaire, de lui rendre en quelque sorte par grâce ce qu'elle a droit d'exiger comme souveraine, et d'en faire une des colonnes de l'édifice, tandis qu'elle doit en être le fondement. Faite pour régner, toute autre place que la première est au-dessous d'elle. Faudroit-il donc que celui qui est avant tout par sa nature ne fût pas avant tout dans nos hommages? que le Créateur vînt en second dans la pensée de la créature? Malheur aux gouvernemens qui dégraderoient la religion! ils se dégraderoient eux-mêmes; ce qu'ils lui enlèveroient de respect, ils l'enlèveroient à leur autorité; s'ils font descendre la religion au second rang, qu'ils tremblent eux-mêmes de tomber au dernier.

Et pourquoi les princes, les magistrats, les dépositaires du pouvoir, les gouvernemens en un mot, sont-ils établis? Est-ce pour suivre leurs fantaisies et leurs caprices, pour renverser l'ordre éternel des choses, pour laisser la société marcher au hasard et les peuples s'abandonner sans règle et sans frein à toutes les séductions du vice et du mensonge? non, sans doute; c'est pour les rendre bons et heureux, c'est pour faire régner

les lois, les mœurs, la paix dans les familles, la tranquillité dans l'État; et, si la religion est le plus ferme soutien de toutes choses, leur premier devoir est de la rendre respectable aux peuples, et de les sauver de cette impiété qui en est le fléau le plus terrible. C'est ainsi qu'ils rempliront les vues de la Providence, qu'ils se montreront, suivant ses desseins, les pères et les pasteurs des peuples. Les inférieurs élèvent naturellement leurs regards sur ceux qui occupent le premier rang de la hiérarchie politique; c'est d'en haut qu'ils reçoivent l'impulsion pour le bien comme pour le mal. Que si les gouvernemens et leurs agens n'ont que de l'indifférence pour la religion; s'ils voient du même œil les hommages qui l'honorent et les blasphèmes qui l'outragent; si l'impiété triomphe par ceux-là mêmes qui devroient la réprimer, alors les croyances des peuples ne peuvent que s'affoiblir, et les ressorts des mœurs et des lois que se relâcher.

Je sais bien que la religion, encore qu'elle soit hautement honorée, aura toujours des ennemis à combattre; mais enfin elle conservera plus de force et plus d'empire sur

les esprits, et sera ainsi une barrière, sinon insurmontable, du moins plus puissante contre le torrent des vices débordés. Je sais que la religion ne mettra pas les peuples à l'abri de toute dissension et de toute discorde, que même elle peut en devenir l'instrument dans la main des méchans; mais, tant qu'elle restera vivante dans les cœurs, elle finira par être le remède des maux que les hommes auroient pu faire en son nom: l'arbre auroit été mutilé, mais la sève continueroit de circuler dans le tronc, et pourroit lui rendre sa première beauté. Pour la triste et dégradante philosophie de nos jours qui tend à séparer l'homme de Dieu, et la société de la religion, c'est un poison qui dévore, mais elle ne porte point son antidote avec elle; elle blesse et ne guérit pas; elle tue et ne ressuscite pas. La religion seule possède les trésors de la vie. Parcourez les annales de la France; dans tous les âges, que de troubles! que de désordres! que de guerres intestines! Toutefois elle s'est avancée noblement à travers les écueils et les tempêtes; elle s'est élevée jusqu'au faîte de la puissance, de la gloire, de la civilisation;

dominant l'Europe, au point de lui donner sa propre langue : c'est qu'elle portoit dans son sein un principe de vie. La religion est forte d'elle-même et forte aussi de son alliance avec l'État. Lorsque des mains impies ont brisé ce pacte sacré, la France a été ébranlée jusque dans ses fondemens, et ce n'est que lorsque des mains plus habiles ont commencé à le rétablir, que la France a commencé de sortir du milieu des ruines; tant il est vrai que la religion doit présider à tout, si l'on ne veut que tout dégénère, et que, si tout peut se conserver par elle, sans elle tout doit périr!

Je dirai encore au sujet du culte divin, des objets de la pieuse et profonde vénération des peuples, des temples, des autels, des vases et des vêtemens sacrés; je dirai que ce n'est point assez pour les gouvernemens de leur assurer ce respect que l'on porte aux choses de la vie civile, qu'ils doivent en inspirer de plus hautes idées, attacher au mépris, à l'irrévérence, au vol des choses saintes, une idée de sacrilége, de profanation, de crime de lèse-majesté divine : ici le silence des lois seroit une impiété. Quoi! vous voulez

que le peuple révère la religion, et vous ne faites rien de ce qu'il faut pour en rehausser à ses yeux le prix et la dignité! vous voulez la religion dans les familles, et vous mettez l'athéisme dans les lois! Si à vos yeux la maison de Dieu n'est pas plus que la maison de l'homme; si dans les plus saintes cérémonies on ne voit qu'une parade ordinaire; si les vases du sanctuaire sont comme la coupe de nos tables, et les décorations de l'autel comme un simple ameublement, alors la loi semble abaisser la religion au niveau des choses communes, confondre la Divinité avec l'homme lui-même; et si, par cette indifférence, la piété s'affoiblit dans les cœurs, c'est un mal dont la loi devient elle-même complice; et quelle calamité pour une nation, lorsque le déréglement se trouve dans ce qui devroit être la règle des mœurs publiques!

Je dirai enfin, au sujet du sacerdoce, que ce n'est pas assez de le tolérer, d'y voir une profession utile; mais que les gouvernemens doivent chercher à le rendre vénérable aux yeux des peuples pour donner plus d'empire à ses enseignemens. Que s'il est abreuvé d'a-

mertume et de dégoûts, en proie aux horreurs de l'indigence, en butte à la haine et au mépris, joué sur le théâtre, insulté dans les libelles, entravé dans les moyens les plus efficaces de se perpétuer; si, d'après le texte ou l'esprit de la législation, on n'y voit qu'un fardeau onéreux ou qu'une profession méprisable, alors tout est perdu. Vouloir une société sans religion, ou une religion sans sacerdoce, ou un sacerdoce sans autorité, ce sont trois inconséquences également absurdes, aussi outrageantes pour la Divinité que destructives de tout ordre public.

Que si quelqu'un étoit tenté de me prêter ici des vues d'intérêt ou d'ambition, de croire que je me laisse égarer par des préjugés d'état et de profession, il connoîtroit mal le fond de mon cœur : la crainte de cette inculpation n'a pas dû retenir chez moi la vérité captive. Il ne m'appartient pas de donner des leçons de politique, ni de tracer aux gouvernemens de l'Europe, d'une manière précise, les mesures qu'ils doivent prendre pour amener le triomphe du christianisme; mais, dans un temps où

l'on ose présenter la religion comme dangereuse, ou du moins comme inutile, il est permis, il est commandé de rappeler ce que les gouvernemens et les peuples lui doivent de services et de bienfaits, et ce qu'elle a le droit d'exiger de ceux qui sont à la tête des affaires publiques.

Reconnoissons donc, en finissant, que, si le devoir comme le besoin des gouvernemens est de donner de la stabilité aux institutions et aux lois, par là même leur premier devoir comme leur premier intérêt est d'honorer et de faire honorer la religion qui en est le fondement. Oui, tout est précaire chez un peuple qui ne met pas la religion à la tête de tout. Sans elle l'esprit est sans règle, le cœur sans frein, le vice sans crainte, la vertu sans espérance, le malheur sans consolation, l'autorité sans appui, la fidélité sans garantie. Si quelqu'un, en avouant les maux qu'a faits la philosophie moderne, disoit que c'est à elle à les réparer, il diroit une parole pleine d'orgueil et d'ignorance. La philosophie sans religion est une terre sans eau et sans chaleur; elle ne peut rien conduire à maturité. Les combinaisons de l'esprit humain

sont impuissantes pour former et conserver les sociétés; il faut ici quelque chose de cet esprit créateur et conservateur qui a fait et qui gouverne l'univers. Les œuvres de la puissance humaine sont d'autant plus durables, qu'elles ont emprunté davantage à la puissance divine. La religion a une force infinie comme Dieu même; elle seule peut donner la vie à un peuple barbare qui la cherche, et la redonner au peuple civilisé qui l'a perdue; et c'est en particulier des divins enseignemens de la religion chrétienne que l'on doit dire qu'ils sont esprit et vie: *Verba quæ ego locutus sum vobis spiritus et vita sunt.*

SUR L'ÉDUCATION.

S'IL est une chose qui se lie étroitement aux destinées d'une nation, qui doive exciter la sollicitude des gouvernemens comme des particuliers, et qui soit capable de prévenir ou de préparer la ruine des générations à venir, c'est, Messieurs, l'éducation des enfans : voilà une des causes principales de la prospérité ou du dépérissement des Etats. Certes, après tant de secousses violentes qui ont ébranlé parmi nous l'édifice social jusque dans ses fondemens, nous serions bien à plaindre, si nous ne sentions le besoin de le raffermir, et de l'asseoir plus que jamais sur une éducation profondément morale et religieuse. Loin de nous ici l'insouciance et le dédain : il s'agit de l'intérêt le plus pressant de toutes les familles ; il s'agit du salut même de la patrie. Laissons à un petit nombre d'hommes les discussions savantes sur les lettres et les arts, sur les maximes de la politique, sur le maniement des deniers publics ; mais l'édu-

cation des enfans ne doit être étrangère à qui que ce soit : elle intéresse si vivement toutes les conditions, depuis le trône jusqu'à la chaumière; il appartient si bien à tous, sans exception, d'y concourir par leurs leçons ou par leurs exemples, que l'indifférence n'est permise à personne. C'est donc pour éveiller la vigilance des parens, le zéle des instituteurs, l'attention de tous, que je me propose de vous entretenir aujourd'hui de l'éducation. A ce sujet, j'établirai trois choses : la première, que la prospérité de la France dépend surtout de la bonne éducation des enfans; la seconde, que cette éducation, pour être bonne, doit être religieuse; la troisième, que, pour être religieuse, elle doit être confiée à des hommes religieux. Tel est le sujet et le partage de ce discours.

Je ne viens, Messieurs, ni exposer de nouveaux plans d'éducation, ni discuter des méthodes d'enseignement, ni déprimer ce qui est, et célébrer ce qui n'est plus; mais je viens uniquement présenter des considérations morales et religieuses qui ne sont

étrangères

étrangères à aucun système d'éducation, et que doivent avoir toujours présentes à l'esprit et les parens et les instituteurs. Ne craignez pas que, dans le cours de la discussion, je dépasse les justes bornes, et que je m'emporte à dire des choses peu mesurées : je connois mes droits, mais aussi mes devoirs. J'ai le droit de dire la vérité dans ce qui est de mon ministère, je la dirai, mais toujours sans amertume et sans personnalités offensantes. C'est un devoir pour moi d'être réservé, et je le serai, mais sans mollesse et sans pusillanimité; et vous sortirez, je l'espère, de ce discours, également satisfaits de ma modération et de ma franchise.

Je dis d'abord, et c'est ma première proposition, que la prospérité de la France dépend surtout de la bonne éducation des enfans.

Sans doute il n'est pas de Français qui ne fasse des vœux pour son pays, qui ne soit disposé à se réjouir de ses prospérités, comme à s'affliger de ses disgrâces, et ceux-là mêmes qui prêchent des doctrines destructives de son bonheur ont soin de se les dissimuler et de les décorer d'un

beau nom par lequel ils se font et font aux autres une déplorable illusion. Mais où placerons-nous la source véritable de la félicité publique? Est-ce dans une agriculture perfectionnée qui rend les fruits de la terre plus variés et plus abondans, et met davantage les peuples à couvert des ravages de la famine? est-ce dans un commerce florissant qui multiplie les richesses, et rend communes à une contrée les productions de toutes les autres? est-ce dans une population toujours croissante, et des armées bien disciplinées qui rendent un peuple redoutable à ses voisins? est-ce dans l'éclat des sciences et des arts, dans tout ce qui semble donner à une nation la prééminence de l'esprit et du talent? est-ce enfin dans ces ingénieuses combinaisons politiques qui balancent les intérêts et les passions, paroissent tenir un Etat comme suspendu entre la licence et la tyrannie, et font voir l'alliance si difficile de la liberté et de la tranquillité de tous? Certes ce sont là des choses précieuses, faites pour exciter la sollicitude des gouvernemens, et qui en effet ont fixé l'attention des sages et des législateurs dans tous les

siècles. Je le sais, Messieurs, quand on voit un peuple riche, éclairé, puissant, on est tenté de le croire, par cela seul, au comble de la prospérité, et l'on conçoit à peine comment il pourroit en déchoir. Je me rappelle à ce sujet ce que disoit autrefois le Prophète-Roi, en parlant des Philistins: « Leurs enfans se multiplient et croissent » comme des plantes pleines de sève et de » vigueur; leurs filles sont parées et ornées » comme des temples; leurs celliers sont » remplis jusqu'à regorger les uns dans les » autres; leurs troupeaux sont nombreux » et féconds; leurs murailles ne présentent » aucune brèche; on les croit, on les dit » heureux : » *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* Ce langage que le monde tenoit, il y a trois mille ans, il le tient encore; mais ne nous laissons pas éblouir, et pénétrons le fond même des choses; il ne s'agit pas de chercher pour un peuple un éclat passager, mais un bien solide et durable. C'est peu de s'arrêter au dehors de l'édifice; il faut descendre jusqu'aux fondemens, pour en examiner la solidité.

Messieurs, ce qui, dans la famille, ga-

rantit l'autorité paternelle, la piété filiale, l'union des époux, la fidélité des serviteurs, toutes les vertus domestiques; ce qui, dans la société civile, garantit la stabilité des institutions, le respect des lois, la soumission au magistrat; ce qui, dans les conditions diverses, garantit la probité, la bonne foi, l'amour du travail, la paix, voilà ce qui, aux yeux de tout homme raisonnable, constitue la prospérité des Etats. Or le principe créateur et conservateur de l'ordre et de la justice, cet esprit de vie sociale qui anime le corps politique, en prévient les maladies funestes, ou peut en amener une plus prompte et plus efficace guérison, à quoi le devra-t-on? c'est principalement à la bonne éducation des enfans.

Ici, Messieurs, prenons garde de trop exalter la nature humaine; n'allons pas la regarder comme une terre qui donne tout sans culture, mais plutôt comme une terre dont il faut déchirer le sein avec effort, si l'on veut la rendre fertile. Il est vrai, l'homme, en sortant des mains de son auteur, porte avec lui des facultés et des penchans analogues à sa destinée future, qui

doivent faire de lui un être raisonnable, moral, propre à la vie domestique et civile; mais qui ne voit pas que ces dispositions naturelles ont besoin d'être réglées avec sagesse, les unes pour être perfectionnées, les autres pour être réprimées, et toutes pour qu'elles ne prennent pas un dangereux essor? Ainsi l'homme est né pour le travail, mais la paresse a pour lui bien des charmes. Sa foiblesse et ses besoins, en le tenant d'abord sous la dépendance de tout ce qui l'entoure, tendent à le plier de bonne heure au joug de la subordination et du devoir; mais en même temps son orgueil secret aspire à le briser. Si l'homme, être intelligent, est fait pour la vérité, souvent il détourne les yeux pour ne pas voir sa lumière qui l'importune, et se livrer au mensonge qui le flatte. Un sentiment naturel de bienveillance l'incline vers ses semblables, mais aussi n'est-il pas plein d'un amour de lui-même qui peut aisément dégénérer en égoïsme? Tel est l'homme aux yeux de qui veut l'étudier. De là cette lutte intestine du bien et du mal qui commence dès l'âge le plus tendre, ces combats, qui ne finissent qu'avec la

vie, des bonnes inclinations contre les mauvaises. Or que ne peut pas la bonne éducation pour fortifier les unes, affoiblir les autres, et pour assurer ainsi le triomphe de la vertu sur les penchans qui lui sont opposés! Le Sage nous l'a dit : « Avez-vous » des enfans, instruisez-les bien, accoutu- » mez-les au joug du devoir dès l'âge le plus » tendre (1); de même que le coursier qu'on » n'a pas accoutumé au mords devient in- » domptable, ainsi l'enfant abandonné à » lui-même ne connoît plus de frein (2). »

Mais voulez-vous bien sentir comment les destinées d'un peuple se lient à l'éducation du premier âge? supposons pour un moment que sur la surface de ce vaste royaume, dans nos campagnes comme dans nos cités, les enfans des deux sexes fussent confiés à des mains sages et pures, dignes de former leur esprit et leur cœur; pénétrons par la pensée dans ces écoles qui renferment les espérances de la patrie. Là on apprend à connoître Dieu et sa loi; là on enseigne tout ce qui est juste, tout ce qui

(1) Eccli. VII, 25.
(2) *Ibid.* XXV, 8.

est bon, tout ce qui est louable; et, si l'on y forme avec soin à ces connoissances qui font l'homme instruit, on s'y attache davantage encore à ce qui fait l'homme vertueux; là on a sous les yeux des exemples dont l'autorité est plus douce, plus efficace que celle des leçons. Que de semences de vertu jetées ainsi dans ces ames encore neuves y pousseront des racines profondes! et comment n'en verroit-on pas éclore les fruits les plus salutaires, plus de respect pour l'autorité paternelle, plus d'union dans les familles, plus de probité dans le commerce de la vie, plus d'amour de l'ordre et de la justice, plus de fidélité à tous les devoirs? Ainsi, dans ma supposition, on voit croître des générations entières au milieu d'heureuses habitudes qui les disposent à rendre à la société par leurs services ce qu'elles auront reçu d'elle par le bienfait de l'éducation. La variété aura bien pu se trouver dans les méthodes, mais le fond de l'instruction, des impressions religieuses et morales, sera le même; dès-lors, d'un bout de la France à l'autre, quel concert de doctrines, de vues, de sentimens! Toutes les

familles, animées d'un même esprit, ne formeront qu'une seule famille; la France entière sera, pour ainsi dire, comme un seul homme. La voilà cette éducation nationale dont on a fait tant de bruit, la seule digne de ce nom, parce que seule elle peut faire la prospérité de la nation.

Je sais bien que l'éducation ne sera pas également heureuse pour tous, qu'il se rencontre des caractères foibles, des esprits indociles, des cœurs plus dépravés; je sais que des circonstances périlleuses, que les passions d'une jeunesse bouillante pourront faire avorter les espérances du premier âge. Mais en général beaucoup resteront fidèles à toutes les vertus qu'on aura su leur inspirer; beaucoup d'autres le seront au moins à ces sentimens d'honneur et de probité qui font l'honnête homme, et quant à ceux qui pourront s'égarer bien loin dans les routes du vice, il leur restera une ressource, celle du remords et du repentir : ressource que connoît bien peu celui qui, dans ses premières années, n'a pas connu la vertu.

Que si, au contraire, l'éducation étoit universellement vicieuse, si de mauvaises

doctrines y corrompoient la raison, si de funestes exemples y invitoient au désordre, si l'on y apprenoit à honorer ce qui est méprisable, et à mépriser ce qui est honorable, quel renversement dans les idées, dans les affections, dans la conduite! quelle confusion dans les opinions et par suite dans les familles et la société! partout que de germes d'insubordination, de discorde, de révolte jetés dans les ames! que d'instrumens seroient ainsi tout préparés d'avance pour le crime et les desseins des factieux! A peine quelques-uns devroient à des circonstances ou à des inclinations plus heureuses d'avoir échappé à la contagion universelle; le corps politique seroit frappé au cœur d'une plaie funeste qui le feroit tomber en dissolution. Tels sont donc les effets de la bonne ou de la mauvaise éducation, que, sous l'influence de la première, l'homme n'est méchant que par inconséquence, et que, sous l'influence de la seconde, il n'est en quelque sorte bon que par hasard.

Je sens qu'on pourroit me faire ici un reproche assez légitime, celui d'insister sur une chose que personne ne conteste; et qui

n'avoue en effet que c'est par la bonne éducation des générations naissantes qu'on peut former ou régénérer les peuples? Messieurs, sans vouloir me disculper entièrement, ne puis-je pas faire observer à mon tour que les choses les plus communes sont souvent les plus utiles, et qu'il faut les rappeler sans cesse, puisque sans cesse on les oublie? Si la vérité est bien ancienne dans le monde, elle est aussi bien nouvelle pour nous, depuis que nous en avons comme perdu le goût, à force de nous abreuver dans la coupe du mensonge; même, parmi les pères de famille, combien qui, emportés par le tourbillon des affaires et des plaisirs, croient que la prospérité de l'État est assurée, inébranlable, s'ils se trouvent contens de leur situation présente, et qui sont peu touchés de ce qui devroit les toucher davantage, de la bonne éducation de leurs enfans! Puissent-ils comprendre que les premières impressions sont les plus fortes et les plus décisives; qu'ils ne peuvent naturellement espérer de recueillir plus tard que ce qu'ils sèment aujourd'hui; que c'est pour eux un devoir sacré de préparer l'avenir dans le présent, de

n'offrir à l'enfance que des exemples dignes d'en être imités, d'écarter de ses yeux et de son oreille tout ce qui pourroit laisser en elle des traces funestes, et de se montrer fidèles à l'avertissement que leur donne même un poète du paganisme, de porter aux enfans un très-grand respect : *Maxima debetur puero reverentia!* Enfin qu'ils sachent que la Providence les leur confie comme un dépôt dont elle leur demandera compte, et que la société, en échange de ses sollicitudes pour le repos des familles, a le droit d'attendre d'elles des sujets vertueux qui fassent son bonheur et sa gloire, et non des sujets vicieux qui la déshonorent et la troublent par leurs désordres

Je passe à la seconde proposition, qui mettra la première dans un nouveau jour; c'est que l'éducation, pour être bonne, doit être religieuse.

Le torrent dévastateur qui avoit précipité dans l'abîme le trône et l'autel avoit dû naturellement entraîner dans son cours ces établissemens d'éducation publique destinés à former, pour l'un et pour l'autre, de zélés

et fidèles défenseurs. On vit donc disparoître de la France ces corporations enseignantes et ces écoles célèbres consacrées par le temps, et ce que des barbares eussent fait à peine dans leur brutale ignorance, des sophistes l'exécutèrent par raison et par calcul. Cependant, sur les débris des établissemens antiques, il fallut bien tâcher d'en élever de nouveaux, et à ce sujet que de violentes déclamations contre ce qui avoit été jusqu'alors! que de fastueuses promesses pour l'avenir! Les novateurs ne craignoient pas de dire hautement que, pendant vingt siècles, le genre humain avoit été courbé sous le joug de l'erreur; que les croyances religieuses dont on remplissoit les esprits ne pouvoient que retarder l'essor de la raison, et que la poursuite de je ne sais quels biens invisibles d'une vie future s'étoit opposée au perfectionnement du monde présent. Ils ne manquoient ni d'esprit ni de savoir, tous ces sophistes; mais ils étoient emportés par le délire de l'irréligion. Aussi, dans leurs discours et leurs ouvrages, quel mélange hideux de science et de fureur, de bel esprit et d'extravagances! C'est au milieu des

proscriptions et des échafauds qu'on étaloit les grands mots d'*éducation nationale;* c'est en égorgeant les pères qu'on méditoit le bonheur des enfans. On ne promettoit les lumières que pour répandre les ténèbres de l'athéisme; plus on élevoit de temples à la raison, et plus le bon sens disparoissoit de nos institutions et de nos lois. Un matérialisme grossier régnoit dans tous ces plans nouveaux d'éducation, plans monstrueux qui portoient sur la haine de ce qu'on appeloit *préjugés, superstition,* c'est-à-dire, sur la haine des traditions, de l'expérience et surtout du christianisme; on ne vouloit pas voir que ces systèmes étoient impraticables, par cela seul qu'ils étoient impies. Oui, l'athéisme tue comme la religion vivifie. Hors de la Divinité il n'y a que néant; il faut qu'elle préside à la famille, à la société, à l'éducation comme à l'univers; sans cela, la famille, la société, l'éducation, tombent en langueur et périssent, de même que l'univers rentreroit dans la confusion et le chaos, si Dieu retiroit sa main puissante qui en entretient les lois et l'harmonie. Rien peut-être ne prouve mieux ici la nécessité

de la religion que les efforts impuissans de vingt années pour s'en passer. Enfin la vérité fut aperçue : il fut reconnu, il fut décrété que la doctrine chrétienne seroit la base de l'éducation publique; rayon d'espérance qui vint briller aux yeux de l'homme de bien, après de si longues et de si désolantes ténèbres.

Ce n'est pas que les mots de *morale* et de *moralité* ne fussent d'un fréquent usage dans le discours; mais, on ne sauroit trop le faire remarquer, une erreur capitale de nos temps modernes, c'est d'avoir voulu séparer la morale de la religion, d'avoir tracé des règles de conduite, sans les lier à ces pieuses croyances qui leur donnent tant de force et d'autorité, d'avoir imposé à l'homme le joug des devoirs, en rejetant ce qui aide davantage la foiblesse à le porter. Oh! que le christianisme a bien mieux connu notre nature, ses infirmités et ses besoins, en même temps que les droits inviolables du Créateur, lorsqu'il a appuyé ses préceptes sur la volonté de Dieu, du législateur suprême, de celui qui a seul le droit de commander à l'homme! La morale humaine est sèche et

froide; elle peut montrer la route, mais elle ne donne pas le courage de la parcourir. La religion descend dans le cœur; elle le pénètre de la pensée de la Divinité, le rend capable de tous les efforts, de tous les sacrifices que peut demander la vertu, en le remuant avec force par la crainte et les espérances de l'avenir. Dans les maisons d'éducation publique, que fera-t-elle? elle placera les maîtres comme les élèves sous les yeux de la Divinité; c'est en son nom qu'elle commandera aux premiers la vigilance, le zèle, les bons exemples; aux seconds, l'obéissance et le travail, et c'est ainsi qu'elle devient le plus sûr garant de leurs mœurs, de leur application, de leurs succès. La religion veille là où l'œil du maître ne peut veiller; c'est une lampe toujours allumée qui éclaire les lieux les plus cachés et les plus obscurs, et par là même elle prévient une foule d'abus et de désordres secrets qui énervent la discipline et finissent par la ruiner. Par ses menaces et ses insinuations, elle adoucit les humeurs, corrige les défauts, réprime les vices naissans, encourage la foiblesse, fait régner la décence, l'ordre et la paix, et

dès-lors l'autorité des chefs peut sans inconvénient se montrer plus paternelle. Mais le frein religieux est-il brisé? dès-lors aussi la vigilance et la discipline ordinaires sont insuffisantes; la confusion, l'indocilité, la révolte, tous les vices se manifestent de toutes parts : c'est une véritable anarchie. Essaiera-t-on de la faire cesser? on ne le pourra que par une discipline pleine de rigueur, et ce premier âge, qui est celui de la candeur, de l'abandon et de la confiance, on sera forcé, pour le contenir, de le faire gémir sous un joug de fer. La maison d'instruction publique ne seroit plus qu'un camp militaire, au milieu duquel il faudroit entretenir la subordination par la terreur. Oui, que la religion avec son doux et puissant empire en soit bannie, et il n'y aura plus pour elle de milieu entre l'extrême licence et l'extrême servitude.

Pour faire sentir de plus en plus la nécessité de la religion, voyez quel est le grand but de la première éducation : c'est de travailler pour l'avenir, de préparer, de former dans l'enfant l'homme fait, de le prémunir contre les dangers qui doivent

menacer un jour son inexpérience et sa légèreté. Suivez la jeunesse sortant des écoles publiques pour ne plus y rentrer : là commence pour elle une nouvelle éducation; un monde corrompu s'en empare; c'est maintenant le règne des séductions, des maximes commodes et perverses, de la liberté de tout dire et de tout faire loin des regards d'une surveillance importune. Au milieu de tant de périls, que pourront, pour en sauver la jeunesse, quelques préceptes de morale humaine? Alors, si, par les croyances réprimantes de la religion, on n'a pas fortifié les jeunes cœurs contre les attaques du vice; si, par de saintes habitudes, on n'a pas préparé l'ancre salutaire pour l'époque des passions orageuses, le naufrage n'est-il pas inévitable? Sans doute la religion n'est pas une barrière insurmontable à la fougue des passions; mais elle est du moins de toutes la plus puissante. Une fois qu'elle a établi son empire dans le cœur d'un jeune homme, il faut que celui-ci en combatte long-temps les impressions secrètes, avant de s'abandonner au vice; même, lorsqu'elle paroît étouffée, elle est encore

vivante dans le fond du cœur; elle y pousse de temps en temps des cris qui éveillent le coupable, et finissent bien souvent par le ramener à la vertu. Mais lancer la jeunesse au milieu du monde sans principes religieux, c'est lancer un vaisseau au milieu des tempêtes sans gouvernail et sans pilote. Éclairé par l'expérience, et guéri, du moins en partie, de ses paradoxes, Jean-Jacques a dit quelque part : « J'avois cru qu'on pou-
» voit être vertueux sans religion, mais je
» suis bien détrompé de cette erreur. »

Nous faisons grand bruit de nos découvertes, nous nous glorifions d'avoir trouvé ou du moins adopté et propagé le moyen de rendre plus faciles, plus à la portée du peuple, plus communs, les premiers élémens des connoissances humaines. Je l'ai déjà déclaré, je ne suis ici ni pour justifier ni pour combattre des méthodes d'enseignement; le sage essaie tout avec lenteur, pour juger tout avec maturité; il est fidèle à l'avertissement que nous donne un écrivain sacré, de tout éprouver pour ne garder que ce qui est bon : *Omnia probate, quod bonum est tenete.* Et quelle sera la meilleure école pour

les enfans du peuple? ce sera toujours celle d'où nous les verrons sortir plus dociles, plus respectueux, plus honnêtes, plus laborieux, plus appliqués à tous les devoirs de leur profession. Quant au mécanisme de l'instruction, il est étranger à mon discours; je dirai seulement que je n'ai pas la simplicité de croire que le bonheur du genre humain doive résulter d'une manière ancienne ou nouvelle, plus lente ou plus expéditive d'apprendre les lettres de l'alphabet. Sans rien contester ni rien admirer, je me borne à faire observer que nous devons craindre d'être victimes de notre imprévoyance. Malheur aux générations naissantes, si nous ne sentons pas que plus l'instruction sera répandue, populaire, et plus il importe qu'elle soit profondément religieuse! c'est une pensée sur laquelle je vous invite à réfléchir. Je veux que le succès justifie les espérances des propagateurs de ces méthodes si vantées; voilà donc, pour le dire sans périphrase, que, dans toutes les parties de la France, tous les enfans de toutes les classes, même les plus obscures et les plus indigentes, savent enfin lire et écrire. Tous les enthou-

siastes s'en réjouiront comme d'un triomphe remporté sur l'ignorance; ils féliciteront le peuple de le voir initié aux connoissances humaines, et moi je crains qu'en devenant plus instruit il n'en devienne plus vain, plus inquiet, plus avide de nouveautés funestes, plus mécontent de son état, plus envieux des conditions supérieures, plus ennemi des travaux pénibles, plus animé de l'esprit de censure et d'indocilité; je tremble de voir plus répandu ce demi-savoir, qui est pire que l'ignorance. Sans doute, si le peuple étoit religieux, je pourrois être sans alarmes; alors la religion présideroit à ses lectures, écarteroit de ses mains les productions impies et licencieuses, et ne lui permettroit que celles qui pourroient lui donner un amour plus éclairé, plus vif de tous ses devoirs. Mais, si le peuple est sans religion, tremblons que ce qui pouvoit être un instrument de vertu ne devienne un instrument de corruption et de vice; attendez-vous à le voir faire sa pâture de ces productions qui, ne respirant que l'impiété et le libertinage, flatteront ses penchans les plus grossiers, remueront dans son cœur tout ce qu'il

y a de volupté, d'orgueil, de jalousie, d'amour secret de l'indépendance, le rendront plus indisciplinable, et prépareront ainsi pour les gouvernemens des embarras, des inquiétudes, des difficultés inouis. Aujourd'hui les doctrines impies et séditieuses viennent comme s'offrir d'elles-mêmes sous les formes les plus légères, les plus commodes, les plus universellement répandues. Pensez-vous que le peuple n'ira pas puiser à ces sources empoisonnées? Voyez ce qui a lieu dans cette capitale. Lorsqu'au sein d'une oisiveté coupable ou d'un repos légitime les personnes des derniers rangs de la société consacrent quelques heures à la lecture, quel ouvrage se trouve dans leurs mains? chacun peut en faire l'expérience; bien souvent c'est un livre infâme ou impie, qui, en irritant toutes les passions, prépare l'enfant indocile, le serviteur infidèle, l'époux criminel, le sujet rebelle. Or ce qui se pratique dans la capitale trouvera des imitateurs dans les provinces, et déjà on ne s'en aperçoit que trop; l'esprit d'impiété, de moquerie sacrilége, infecte partout les dernières classes comme les moyennes et les plus élevées. Je connois des

villages où ce qu'il y a de plus rustique laisse reposer quelquefois la bêche et la charrue pour lire Voltaire, et en oppose ensuite les sarcasmes impies aux instructions de son pasteur. Il ne s'agit pas de se prévaloir de ce qui se passe en d'autres contrées, dans les montagnes de l'Ecosse, ou sur les bords de l'Elbe: il n'est de bonne théorie pour nous que celle qui nous est applicable; il s'agit de nous voir tels que nous sommes, avec la mollesse de nos mœurs, le déréglement de nos opinions, notre pente vers la licence, la multitude de nos productions littéraires ennemies de la religion et de toute vertu, la facilité donnée à tous de les lire et de s'en nourrir. C'est pour un tel peuple que je crois l'instruction redoutable, si elle n'est pas très-religieuse; penser autrement, c'est, j'ose le dire, n'avoir aucune connoissance du cœur humain. La religion est bien loin d'être l'ennemie de l'instruction du peuple; c'est elle qui a donné naissance et à ces modestes instituteurs connus sous le nom de *Frères des écoles chrétiennes,* et à ces sociétés de filles de la Charité qui, sous diverses dénominations, se

consacrent dans les cités et les campagnes à l'éducation des enfans des classes les plus indigentes et les plus délaissées. Déjà, dans le douzième siècle, le troisième concile de Latran avoit statué que, pour ne pas priver les enfans des pauvres de l'avantage de savoir lire, il y auroit dans chaque cathédrale un maître chargé de les instruire. Ainsi, que le peuple soit instruit tant qu'on voudra, mais qu'il le soit avant tout de sa religion. Travailler à le rendre plus éclairé, sans travailler à le rendre plus religieux, c'est tomber dans une des plus grandes fautes que l'on puisse commettre pour le malheur de la société; alors, au lieu de placer avec précaution des flambeaux de distance en distance pour éclairer dans les ténèbres, on allume au hasard des torches qui peuvent causer un vaste incendie.

Viendra-t-on me dire que je parle ici en prêtre ennemi des *idées libérales?* mais que signifie ce langage? Oui, j'en conviens, ces doctrines prêchées depuis cent ans, qui ont été si *libérales* en blasphèmes, en scandales, en révoltes, en divorces, en suicides, en fléaux destructeurs de l'ordre social; ces doctrines, la religion en est l'ennemie, et fait

gloire de l'être. Mais aussi ces doctrines libérales en sentimens de respect et d'amour pour la Divinité, en piété filiale, en dévoûment pour le bien de ses semblables, en soumission à l'ordre établi, en principes conservateurs de la tranquillité, de la liberté, du bonheur de tous; ces doctrines, la religion en est l'amie et le soutien, ou plutôt ces doctrines sont la religion elle-même. La philosophie sans religion ne sera jamais qu'une calamité pour les peuples; ce n'est que de nos jours que la première a levé l'étendard de la révolte contre la seconde, ralliant autour d'elle toutes les passions haineuses et violentes, et l'on sait quels ravages elle a faits dans le monde moral et politique. Parcourez l'histoire, et vous verrez que tous les législateurs, tous les grands bienfaiteurs de l'humanité, ont été des philosophes religieux. Certes ils ont été amis et de la philosophie et de la religion tout ensemble, ces beaux génies qui, dans ces derniers âges, ont donné le branle à toutes les connoissances humaines, et devant lesquels il faut bien que notre orgueil s'abaisse, les Bacon, les Descartes, les Pascal, les Galilée, les Copernic,

les

les Leibnitz, les Newton; et, quand on sait que les plus sublimes découvertes de l'esprit humain sont dues à des hommes profondément religieux, comment ose-t-on nous dire que la religion nuit aux progrès de la raison?

Je passe à la troisième proposition, savoir, que l'éducation, pour être religieuse, doit être confiée à des hommes religieux.

Tel est l'aveuglement de notre siècle, qu'il a compté l'instruction pour tout et l'éducation pour rien, qu'on a cherché à éclairer l'esprit sans former le cœur, et semblé croire que tout étoit fait pour l'homme, pour la famille, pour la société, dès qu'on avoit initié le premier âge au calcul, aux arts, aux langues anciennes et modernes, aux sciences naturelles. On n'a pas compris qu'au milieu des connoissances les plus étendues et les plus variées le cœur pouvoit rester avec toutes ses foiblesses, que ce n'est pas assez de cultiver l'intelligence, si l'on ne fortifie la volonté, si l'on ne prémunit la jeunesse contre les attaques du vice, et que la force principale, il faut la chercher là où elle est, dans la religion.

Je ne prétends pas pour cela que l'éducation publique doive se trouver exclusivement dans les mains des ministres de la religion : ce projet, fût-il salutaire, pourroit être inexécutable. Seulement je ferai observer que pendant les trois derniers siècles, qui sont les plus éclairés de l'Europe moderne, l'éducation a été universellement dirigée par des membres de l'ordre ecclésiastique; que, s'il faut en juger par le nombre des grands hommes qu'ils ont su former pour les sciences et pour les lettres, pour la magistrature, pour la profession des armes, pour le gouvernement des États, ils se sont montrés très-habiles à manier les esprits, à développer les qualités naturelles de leurs élèves, et que l'expérience répond victorieusement sur cette matière aux discours de leurs vains détracteurs.

Mais ce que je prétends en ce moment, c'est que, dans quelque rang qu'on veuille chercher des instituteurs et des maîtres, il importe qu'ils soient religieux, si l'on veut que l'éducation soit religieuse. Et en effet, Messieurs, en quoi ferons-nous consister la religion dont il s'agit de pénétrer l'enfance?

Est-ce dans quelques dehors, quelques connoissances stériles et vagues? non sans doute, mais dans des croyances arrêtées, dans des habitudes contractées, dans des pratiques salutaires fidèlement observées, dans le respect des lois saintes de l'Evangile, dans la soumission à l'autorité de ceux qui sont préposés à son divin enseignement. Sans croyances, on retombe dans des opinions incertaines qui n'ont presque aucun empire sur les sentimens et la conduite; sans habitudes, la religion n'aura fait qu'effleurer l'ame, et ne tardera pas à s'évanouir; sans pratiques, elle se perd dans quelques idées vagues de spiritualité; sans l'observance des préceptes évangéliques, ce seroit une piété fausse; sans la soumission à l'autorité, elle fléchiroit aisément au gré des passions et des caprices de chacun. Or cet ensemble de choses qui fait sur l'enfance des impressions vives et durables, qui rend l'éducation vraiment religieuse, ne l'attendez que des soins, des leçons et des exemples de maîtres sincèrement religieux.

Non, ce n'est pas assez d'enseigner vaguement la religion aux enfans; le point capi-

tal, c'est de la leur faire goûter, aimer, pratiquer; or comment auroit-il quelque zèle pour la faire pénétrer dans l'ame des enfans, celui qui n'en est pas pénétré lui-même? quel intérêt mettra-t-il à la persuader aux autres, celui qui, pour son compte, n'y voit que des fables, met au même rang les mystères chrétiens et la mythologie des Grecs ou des Indiens? On ne parle avec conviction que de ce que l'on croit, avec amour que de ce que l'on aime, avec chaleur que de ce que l'on sent bien. Que peut dire en faveur de la religion celui qui n'y croit pas? et, si la bienséance met à ce sujet quelques paroles sur ses lèvres, ces paroles ne seront-elles pas froides et inanimées? heureux encore, s'il ne trahit pas son irréligion par quelque endroit. Croit-on même qu'un homme qui est constamment placé sous les yeux d'une troupe d'enfans attentifs et malins puisse longtemps leur cacher ses mauvaises opinions? On sait avec quelle merveilleuse sagacité les enfans saisissent les ridicules, les défauts, les vices de ceux qui sont préposés à leur éducation. On peut dire sans exagération qu'ils en sont les espions les plus clairvoyans; il

suffit quelquefois d'une réflexion, d'une parole, d'un sourire, d'un geste, d'une réticence pour déceler le fond d'une ame incrédule. Tout ce qui pourra faire soupçonner que le maître est irréligieux sera saisi par les élèves, et quels ravages ne fera pas parmi eux cette fatale découverte !

Les enfans remarquent-ils que, dans le cours de leur éducation, la religion préside habituellement à tout; que ses mystères, ses préceptes, ses autels, ses cérémonies, ses pratiques, sont traités avec ce respect, ce recueillement qui vient du cœur? ils en seront touchés. A leur âge, le cœur s'ouvre aisément aux impressions douces et tendres, et l'on se conduit bien plus par autorité et par sentiment que par raisonnement et par réflexion. Mais aussi que la religion, sans être bannie de la maison qu'ils habitent, y soit plutôt tolérée qu'honorée; que les courts momens qu'on lui donne, on semble les dérober à regret à des occupations jugées bien plus utiles; que les exercices n'en soient remarquables que par l'ennui et la dissipation qui les accompagnent; en un mot, que ce qui la concerne y soit traité de manière

à faire croire qu'on la souffre par politique, plutôt qu'on ne l'enseigne et qu'on ne la suit par conviction : dès-lors tout est perdu, l'éducation est manquée; ce n'est pas dire assez, elle est très-funeste : la jeunesse en rapportera, non le goût et l'amour, mais le dégoût et le mépris de la religion, et elle ne tardera pas à rejeter un joug qui ne lui paroîtra qu'odieux et ridicule.

Certes, Messieurs, nous sommes loin d'être les ennemis des sciences et des lettres, de vouloir ralentir le zèle qu'on met à les cultiver, et de regarder comme perdu le temps qu'on leur consacre; et quelle profession a plus que le sacerdoce donné à la France de grands écrivains, de grands orateurs et des savans du premier ordre? mais enfin tout a ses justes bornes, et chaque chose a son temps. Dans ces jours où vécurent Peteau et Jouvency, Santeuil et Commire, Racine et Boileau, Bossuet et Fénélon, Massillon et La Bruyère, on connoissoit assez bien, je crois, la langue d'Homère et de Démosthènes, celle de Cicéron et de Virgile, et l'on savoit tirer de la langue française tout ce qu'elle a de richesses et de beautés; et

pourtant, à cette époque, la religion étoit l'ame et comme le fond de l'éducation; on savoit allier les exercices religieux avec les études littéraires; même on avoit le bon esprit de comprendre qu'en épurant les sentimens, en remplissant l'ame de nobles et généreuses pensées, la religion ajoutoit à la force du talent naturel. Tout instituteur, soit privé, soit public, chargé de l'éducation de l'enfance, qui ne met pas la religion avant tout, et trouve trop longs les courts momens qu'on lui donne, trompe les espérances des familles, est indigne de l'honorable profession qu'il exerce, et semble ne voir qu'un métier dans ce qui devroit être à ses yeux une espèce de sacerdoce.

Il n'en est pas de l'éducation comme des branches diverses de l'administration publique. Qu'un homme, je suppose, soit chargé du recouvrement des deniers publics, qu'a-t-on le droit d'exiger de lui? de l'intelligence, de l'exactitude, de la probité. Si ses mœurs ne sont pas pures, si la religion lui est comme étrangère, on pourra le plaindre et même le blâmer; mais enfin il aura rempli les devoirs de son état. Pour celui à qui

se trouve confié l'emploi sublime de former l'esprit et le cœur de la jeunesse, il doit se regarder comme revêtu d'une espèce de sacerdoce, et ne jamais oublier qu'il doit en être à chaque instant le guide et le modèle par la sagesse de ses doctrines et de ses actions. Ainsi toutes les vertus sont pour lui des devoirs d'état. Je sais qu'il peut être difficile de trouver tant de qualités réunies; mais j'ai dû montrer le but, pour qu'on s'efforçât d'y atteindre; y arriver, voilà la perfection; y viser, voilà le devoir. Disons-le donc, sans craindre de nous tromper : si, dans l'éducation, on n'estime que l'instruction scientifique et littéraire; si l'on ne s'attache qu'à répandre des lumières dont il est si facile d'abuser, en négligeant le moyen le plus puissant d'en prévenir les abus; si l'on ne travaille à nourrir l'ame de la jeunesse de ces doctrines religieuses qui sont le soutien le plus ferme des mœurs, des vertus domestiques et civiles, alors les générations nouvelles ne feront qu'ajouter à la corruption des générations passées; alors la France, loin d'être régénérée par ses malheurs, sera plus que jamais travaillée du levain de l'im-

piété et de tous les vices qu'elle enfante. Quelques brillans dehors pourront faire naître quelques flatteuses espérances; mais on ne tardera pas à s'apercevoir qu'une langueur mortelle s'est introduite dans le corps social par l'endroit même d'où il devoit attendre la vie et la santé.

Quels motifs pour tenir sincèrement à la religion! mais, je le dirai avec douleur, aujourd'hui, au lieu de l'appeler de tous ses vœux, on semble se tenir en garde contre elle comme contre une ennemie, on prend ombrage de ses succès, on s'alarme des efforts qu'elle peut faire pour se relever et ressusciter les vertus qu'elle commande pour le bonheur des hommes, on l'épie avec la même inquiétude qu'on suivroit les mouvemens d'une armée étrangère qui menaceroit d'envahir nos frontières; et pourquoi tous ces soupçons injurieux? Serions-nous donc au temps d'un clergé puissant, et par son crédit, et par ses richesses, et par son influence politique, menaçant pour l'autorité temporelle? Eh! Messieurs, on sait bien le contraire; mais, sous le voile de craintes chimériques à l'égard de notre ministère,

on cache une haine véritable contre la religion. Il existe au milieu de nous un peuple de beaux esprits irréligieux, peuple inquiet et jaloux de tout empire qui n'est pas le sien, criant au feu du fanatisme au milieu des glaces de l'indifférence, déclamant avec violence contre le pouvoir religieux, pour mieux assurer sa propre domination; peuple incorrigible que trente ans de calamités n'ont pas désabusé, qui ne connoît la Providence ni à ses châtimens, ni à ses faveurs, et qui creuse de nouveau, avec une affreuse sécurité, un abîme où pourroit s'engloutir encore la société avec la religion; peuple frivole, incapable de vérités fortes, qui sait moins ce qu'il veut que ce qu'il ne veut pas, qui craint de s'avouer franchement à lui-même la nécessité de la religion, qui pourtant quelquefois semble rêver une religion sans sacerdoce ou un sacerdoce sans autorité sur les esprits, c'est-à-dire, complètement inutile; peuple enflé d'orgueil, adorateur exclusif de ses propres pensées, mettant ses systèmes à la place de l'expérience des siècles, prêt à recommencer les mêmes erreurs pour aboutir aux mêmes désastres, et

qui, sur les débris de l'autel et du trône abattus, s'écrieroit avec joie : Périsse la monarchie, périsse le christianisme, pourvu que triomphent nos systèmes. Eh bien! je leur dirai, à ces novateurs : Je le suppose pour un moment, vos vœux sont accomplis; tous nos temples sont déserts, tous les ministres de la religion sans autorité, toutes les croyances chrétiennes anéanties; il ne reste plus en France que des déistes et des athées, et vous pour être ses docteurs et ses maîtres. Le voilà ce peuple français abandonné à votre sagesse, faites sur lui l'expérience de vos systèmes : je ne pense pas que vous tentiez de le laisser sans aucune religion. Connoissez-vous dans l'univers un seul législateur qui ait regardé l'athéisme comme une des bases du monde social? et sans doute vous rougiriez de vous traîner ici sur les pas de quelques écrivains médiocres de ces derniers temps qui n'ont échappé à l'oubli que par l'extravagance de leurs opinions. Il va donc sortir de votre cerveau une religion toute formée, appropriée à l'état actuel de nos connoissances, pour parler votre langage; vous allez donc appa-

roître avec un symbole, une morale, un culte de votre composition. Mais croyez-vous que votre symbole d'*opinions* captivera mieux les esprits que ce symbole de *foi* qui nous fait croire en un Dieu créateur et à la vie future? Pensez-vous que vos préceptes philosophiques auront plus d'empire sur les cœurs que ces commandemens de Dieu qui, en son nom, nous ordonnent d'aimer nos semblables, de respecter leur vie, leurs droits, leur réputation, et renferment ainsi tous nos devoirs domestiques et civils? pensez-vous que votre système religieux sera plus réprimant, plus consolant, plus encourageant que le christianisme avec la gravité de ses doctrines, la sainteté de son culte et l'immortalité de ses espérances? et qui êtes-vous d'ailleurs pour donner une religion aux hommes? au nom de qui nous parlez-vous? Après avoir traité toute révélation d'imposture, vous n'oseriez pas sans doute vous donner pour des hommes inspirés, pour des envoyés du ciel, et nous parler au nom de Dieu. Vous parlerez donc au nom de la raison? mais si l'on vous disoit qu'une raison qui, depuis trente ans,

n'a su que bouleverser le monde, ressemble à de la folie, qu'auriez-vous à répondre? mais votre raison est-elle infaillible? non, elle est foible et bornée comme la mienne; où sont donc vos droits pour subjuguer les esprits? Vous êtes des apôtres sans mission et sans autorité; ceux qui ne sont pas chrétiens, comme ceux qui le sont, se riront de votre religion. Si vous connoissiez le cœur humain, vous sauriez que ce n'est pas avec des opinions, mais avec des croyances qu'on forme des sectes religieuses; et ces croyances, il n'est pas en votre pouvoir de les établir. Où sont vos titres à notre croyance? Allez; avec tous vos systèmes, vous n'aurez jamais qu'un athéisme funeste dans les uns, un déisme très-inutile dans les autres, des superstitions bizarres dans le peuple, partout la confusion, nulle part la véritable liberté. Malheur à la France, malheur à l'Europe! si elle se confie en vos fausses lumières, c'en est fait de la société. Mais je ne veux pas me livrer ici à de noirs pressentimens; la religion a triomphé, elle triomphera encore pour le bonheur de l'humanité; elle a vaincu les persécuteurs et les barbares, il lui reste

à remporter une victoire nouvelle et bien plus difficile; il lui reste à vaincre des sophistes. Puisse le Dieu des Clotilde et des saint Louis, des Louis martyr et des Élisabeth, lui accorder un nouveau triomphe, et, en sauvant la religion parmi nous, sauver avec elle la monarchie!

SUR

LE SACERDOCE CHRÉTIEN.

Nous venons aujourd'hui, Messieurs, exécuter un dessein qui intéresse vivement la religion, et nous pouvons dire aussi la société tout entière, s'il est vrai qu'il existe des liaisons intimes et nécessaires entre la religion et la société; et certes c'étoit bien là la pensée du publiciste qui a dit ces paroles si souvent répétées : « Chose admira-
» ble! la religion chrétienne, qui ne semble
» avoir d'objet que la félicité de l'autre vie,
» fait encore notre bonheur dans celle-ci. »
Nous venons plaider devant vous la cause du sacerdoce, le venger des calomnies et des invectives de ses ennemis, le présenter tel qu'il est à ceux qui, sans le haïr, n'en ont pas d'idées assez justes, et faire voir à tous que l'état le plus saint aux yeux de la religion est aussi le plus utile aux yeux de la raison. Au moment où nous avons conçu le projet de prendre hautement de-

vant vous la défense du sacerdoce chrétien, nous avons dû prévoir que notre zèle sur cette matière pourroit paroître suspect et intéressé, et que nous pourrions être accusés de nous laisser conduire ici par des préjugés d'état et d'éducation. Mais cette crainte devoit-elle nous arrêter? non sans doute; si la vérité est pour nous, si nous avons l'espoir de la rendre sensible à tous les bons esprits, qu'importent les discours des hommes irréfléchis? Le préjugé passe et la vérité reste. Dans les différentes professions qui partagent la vie humaine, il est convenable que chacun parle de celle qu'il remplit, puisque c'est celle qu'il doit le mieux connoître. Il appartenoit à Turenne d'écrire sur l'art militaire, à d'Aguesseau sur la magistrature, à Massillon sur le sacerdoce. Qui mieux que le ministre de la religion connoît l'excellence de ses fonctions, et toute leur influence sur les cœurs, sur la paix des familles, sur la tranquillité publique?

Sans doute son apologie la plus victorieuse doit se trouver dans sa conduite; c'est à lui, par une vie sans reproche, à

fermer la bouche à ses ennemis. Mais si un philosophisme mensonger a trop souvent affecté de méconnoître les vertus des uns, d'exagérer les défauts des autres, de se prévaloir contre le sacerdoce des vices déshonorans de plusieurs de ceux qui en ont été revêtus; si trop souvent les prêtres ont été présentés comme des corrupteurs des consciences, comme des fourbes qui abusoient pour leur intérêt de la crédulité publique; si toutes ces accusations, consignées dans les écrits de la haute classe de nos penseurs, ont été répétées par tous les échos de la littérature, et sont ainsi arrivées de toutes parts jusqu'aux oreilles du peuple, que de germes de haine, que de préventions, ont dû se répandre contre l'ordre sacerdotal! et, sans vouloir revendiquer pour lui des prérogatives temporelles qui ne lui appartenoient pas par l'institution divine, ne faut-il pas le faire remonter à ce degré d'estime et de considération qu'il ne perdra jamais qu'au détriment de la religion, et dès-lors pour le malheur des peuples?

Aujourd'hui que les longues et cruelles infortunes de l'église gallicane devroient, ce

semble, inspirer pour elle un intérêt plus tendre, celui qui refuseroit d'écouter dans le calme d'une attention bienveillante un prêtre défenseur du sacerdoce, seroit-il exempt de toute passion? Dans une telle aversion, je verrois bien peu de justice et de philosophie. Eh! Messieurs, sommes-nous donc au milieu de vous comme des barbares? les prêtres forment-ils une colonie d'étrangers qui, par violence ou par ruse, se soient établis au sein de la France? ne sont-ils pas les enfans, les frères, les parens, les amis du reste des Français? n'est-ce pas à eux qu'un très-grand nombre d'entre vous ont dû leur première éducation? Dans ce vaste auditoire, combien sont liés par le sang et la nature, par la reconnoissance et l'amitié, avec des membres du clergé qui, par leurs dignités, ou leurs talens, ou leurs vertus, ou leurs services, ont été le soutien, la gloire, la consolation de leurs familles! Messieurs, en venant faire l'éloge du sacerdoce, en célébrant les vertus de ceux qui en ont été l'ornement, je ne tairai pas les vices de ceux qui en ont été la honte; je dirai la vérité sans exagération et sans foi-

blesse; mais, en opposant à des sophismes le bon sens, aux déclamations de la haine les réflexions de la bonne foi, aux vagues allégations des faits positifs, je ferai voir, et, je l'espère, vous en serez convaincus, que l'institution la plus salutaire à l'humanité qui ait paru sur la terre, c'est le sacerdoce de la religion chrétienne. J'en exposerai d'abord les avantages, et j'examinerai ensuite les reproches qu'on lui fait.

Si je voulois envisager le sacerdoce par son côté le plus sublime, je dirois que le sacrificateur de la loi nouvelle, le prêtre, est appelé à offrir cette victime ineffable qui, par sa dignité même, rend à l'infinie Majesté des hommages dignes d'elle, et qui, en apaisant le ciel, en fait descendre la bénédiction sur la terre; que, dépositaire des grâces divines, il les dispense à tous les âges, et sanctifie l'enfant au berceau comme le vieillard sur les bords de la tombe; qu'ambassadeur de Jésus-Christ auprès des hommes, il est destiné à porter son Evangile devant les rois et les peuples, à former en tout lieu des adorateurs en esprit et en vérité, et que,

nouveau Moïse, il doit conduire à travers les déserts du monde présent un peuple de vrais Israélites qui commence dans son pélerinage cette vie d'intelligence et d'amour dont la consommation se trouve dans l'éternité. Telles sont les idées que les livres saints nous donnent du sacerdoce; et certes, pour le dire en passant, on sent bien qu'un ministère qui s'élève si haut, s'il est au pouvoir des hommes de l'appauvrir et de le persécuter, il n'est pas en leur pouvoir de le dégrader et de l'avilir. Mais je consens à l'envisager par un côté plus accessible à notre foible humanité, dans ses rapports avec les intérêts de la vie présente; ainsi envisagé, qu'est-ce donc que le sacerdoce? c'est un ministère de zèle universel, généreux, héroïque, qui embrasse tous les besoins de l'humanité, et qui n'élève les prêtres au-dessus de tous par la dignité que pour en faire les serviteurs de tous par la charité. Chrétien pour lui et prêtre pour les autres, le ministre de la religion est par état, par vocation spéciale, l'homme de Dieu sur la terre pour faire le bien de ses semblables; sa destinée est de travailler à les

rendre plus heureux en les rendant meilleurs; sa double mission est de se dévouer pour les instruire dans la vertu et pour les soulager dans leurs maux, et son triomphe seroit de mourir victime de son zèle.

Je dis d'adord que notre mission c'est d'instruire. Avant le christianisme, quel spectacle présentoit la terre entière? elle étoit remplie d'ignorans qu'il falloit éclairer, d'hommes vicieux et pervers qu'il falloît ramener à la vertu; l'idolâtrie n'étoit pas moins le règne du vice que de l'erreur. Quel remède à ces plaies profondes, à ces maladies invétérées de l'esprit humain? Que pouvoient les philosophes pour le guérir de tant de maux? Déjà les plus beaux génies avoient illustré Rome et la Grèce; Socrate étoit mort comme un sage, Platon avoit parlé un langage qui lui a mérité le surnom de *divin,* Cicéron avoit écrit un beau code de morale, et la nuit de l'idolâtrie avec toutes les superstitions, tous les vices monstrueux qu'elle enfante, n'en couvroit pas moins l'univers. Que pouvoient les orateurs et les poètes? trop souvent ils chantoient le vice et la volupté, et, loin de les détruire,

ils accréditoient par leurs ouvrages les erreurs populaires. Que pouvoient enfin les prêtres du paganisme? ils pouvoient bien présider à la pompe des fêtes, décorer les temples des faux dieux, immoler des victimes; mais trop souvent ils se prêtoient à des choses licencieuses et barbares, et, loin de désabuser les esprits de leurs superstitions, ils les en nourrissoient, et ils n'avoient aucun empire sur les ames pour en déraciner les vices et y faire germer les vertus. Jésus-Christ vient, qui, en fondant une loi nouvelle, fonde un sacerdoce pour le perpétuer; l'apostolat de ses premiers disciples passe à leurs successeurs, et là commence cette chaîne de pontifes et de prêtres qui, de génération en génération, de siècle en siècle, est descendue jusqu'à nous. Oui, c'est aux apôtres, aux héritiers de leur mission répandus d'âge en âge au milieu des nations, qu'appartient la gloire de les avoir éclairées; si le monde romain, si les peuples policés ou barbares placés hors de sa domination, si notre Europe en particulier, sont enfin sortis des ténèbres du paganisme, ce n'est ni à des philosophes, ni à des orateurs, ni à des législateurs, mais

à des évêques et à des prêtres qu'ils ont dû la lumière ; et les peuples anciens comme ceux du Nouveau-Monde n'ont été successivement éclairés qu'à mesure que l'Evangile y a pénétré. Pour parler de ce qui nous touche davantage, des Gaules, de ces pays dont se compose notre France, ils virent fuir l'idolâtrie devant l'Evangile, comme la nuit devant les clartés du jour; mais cet Evangile de qui l'ont-ils reçu, sinon de ces ministres de Jésus-Christ qui leur apparurent, il y a seize siècles? Il faut nommer ici les Pothin et les Irenée de Lyon, les Trophime d'Arles, les Denis de Paris, les Saturnin de Toulouse, les Austremoine de Clermont, les Martin de Tours, sans parler de tant d'autres qui, à leur exemple, évangélisèrent ces contrées infidèles, et qui, pour les fertiliser, les arrosèrent de leurs sueurs et même de leur sang.

Ce que ces hommes apostoliques ont commencé, d'autres l'ont continué et perpétué jusqu'à nos jours. L'histoire à la main, on peut les suivre dans leurs conquêtes successives sur l'idolâtrie, et, sans remonter aux temps passés, voyez, pour apprécier le sacer-

doce, ce qui se passe encore dans l'univers chrétien. Au sein des cités et des campagnes se trouvent des pasteurs éclairés et charitables, chargés d'apprendre aux hommes les vérités les plus importantes, les seules même dont il est impossible de se passer. La classe la plus indigente, la plus délaissée, celle que le savant et le riche dédaignent davantage, celle qui forme l'immense majorité de la population, dont il est si nécessaire d'adoucir les mœurs sauvages et de contenir les passions brutales, voilà celle qui fixe plus spécialement les regards et les soins du pasteur. Sans lui, privées de toute éducation religieuse, que deviendroient ces ames grossières? quelles idées se formeroient-elles de Dieu, de la providence, de la vie future, de toutes ces maximes fondamentales qui font la règle des devoirs, de la probité, de la bonne foi, et la meilleure sauvegarde des vertus domestiques et civiles? La véritable éducation du peuple c'est la religion; ses vrais instituteurs sont ceux qui, par état, sont chargés de la lui enseigner, et qui ont grâce pour la lui faire goûter et pratiquer. A peine les enfans sont éclairés des rayons d'une

d'une raison naissante, qu'ils sont conduits dans nos temples; la sainteté du lieu, l'appareil des cérémonies sacrées, le chant des cantiques divins, le maintien respectueux des assistans, font sur eux d'heureuses impressions; mais cette pompe seroit muette, et, en frappant les yeux de l'enfance, ne diroit rien à son cœur, si elle n'étoit éclairée. Le prêtre fait entrer dans son ame encore neuve les premières notions d'un Dieu père commun de tous les hommes, de sa providence pleine de bonté, de cette vie à venir où sont entrés nos pères. De là découle l'obligation d'adorer Dieu et d'en suivre la loi, et d'être fidèle à tous ses devoirs; de là ces premières impressions de piété, cette délicatesse de conscience qui repousse le mal, ces remords qui suivent la faute, cet amour secret de la vertu qui se fait sentir lors même qu'on l'abandonne. Oh! combien est vénérable le pasteur entouré de ces petits enfans, lorsqu'il les accueille avec tendresse à l'exemple de Jésus-Christ, qu'il s'abaisse jusqu'à eux pour leur donner le lait de la saine doctrine, en attendant qu'il leur distribue une nourriture plus solide! Ce-

pendant ces premières semences croissent et se développent avec les années, les soins que le pasteur a donnés à l'enfance, il les continue à l'âge plus avancé. Ainsi, par le ministère sacerdotal, se forment le bon fils, le bon père, le bon frère, l'ami fidèle, l'homme de bien, et les instructions du pasteur deviennent un bienfait immense pour la société.

A la place du pasteur révéré mettez un sage du siècle, un philosophe qui ne soit pas chrétien, habile, éloquent, tant qu'on voudra; qu'enseigneroit-il au peuple? s'il avoit le malheur d'être athée ou matérialiste, il faudroit qu'il enseignât, pour être conséquent, que Dieu, que la providence, que la vie future, sont des chimères imaginées par des imposteurs; que l'homme, dans ses actions, n'est pas plus libre que la pierre dans sa chute et la plante dans sa végétation; qu'au fond le bien et le mal sont une invention humaine. Certes voilà de belles maximes pour faire des gens de bien de nos laboureurs, de nos artisans, du peuple des villes et des campagnes. Ferez-vous de ce docteur un déiste? alors j'en conviens,

il peut, sans être inconséquent, parler de Dieu et de providence, de conscience et de devoirs, de vice et de vertu; mais au nom de qui fera-t-il entendre sa voix et ses leçons? où seront les titres de sa mission? quelle autorité aura son enseignement? C'est peu que de prêcher une morale pure, le point capital c'est de lui donner de l'empire sur les cœurs et de la faire passer dans les actions. La philosophie humaine est si incertaine, si vague dans ses opinions sur l'avenir. Où donc puisera-t-elle les motifs de faire le bien dans tous les cas même les plus difficiles, d'être fidèle au devoir même aux dépens de sa vie? où trouvera-t-elle des récompenses assurées pour la vertu et des châtimens pour le vice? « Philosophe, di-» soit Jean-Jacques, ta morale est fort belle, » mais, de grâce, montre-m'en la sanction. » Laissons le pasteur dans la chaire évangélique avec son caractère sacré, le poids des traditions et l'autorité des siècles, parlant au nom de Dieu qui s'est révélé aux hommes, de l'Eglise qui l'investit de ses pouvoirs; par cela seul, sa parole, écoutée comme la parole de Dieu, sera tout à la fois et la

lumière qui éclaire, et le frein qui retient, et l'appui qui fortifie. Ainsi, tandis que la parole du philosophe seroit stérile en vertus, foible comme l'homme dont elle émane, celle du pasteur est esprit et vie, comme Dieu même qui en est la source.

J'ai dit que notre mission étoit de soulager les maux de l'humanité. Depuis que Jésus-Christ a proféré ces paroles : *Heureux les miséricordieux*, l'esprit de commisération pour les pauvres et les malheureux n'a cessé d'animer l'Eglise chrétienne. Dès l'origine, on le voit éclater dans les secours abondans dont les riches assistent l'indigence; saint Paul, dans ses courses évangéliques, recueille les pieuses largesses des fidèles pour l'église affligée de Jérusalem, et l'on sait que les apôtres furent obligés de se décharger du soin de distribuer les aumônes sur des ministres inférieurs. Les orphelins, les enfans abandonnés, surtout les enfans des martyrs, les confesseurs de la foi, les malades, les vieillards, tous les âges et tous les genres d'infortune sont l'objet de la tendre sollicitude des pontifes et des prêtres de la loi nouvelle. Telle est la charité qu'ils ont

su inspirer aux premiers chrétiens, qu'au rapport de Tertullien les païens s'écrient avec étonnement : « Voyez comme ils s'ai- » ment les uns les autres. » Leur charité embrassoit leurs ennemis les plus acharnés : sous l'empereur Valérien, durant une peste cruelle qui ravageoit Alexandrie, les chrétiens se dévouoient au service des païens leurs persécuteurs, et l'on connoît une lettre de Julien l'Apostat à Arsace, pontife des faux dieux en Galatie, dans laquelle il l'invite à marcher sur les traces des disciples de l'Evangile, qui, disoit-il, « outre leurs » pauvres, nourrissent encore les nôtres que » nous laissons manquer de tout. »

C'est principalement lorsque la paix est donnée à l'Eglise par Constantin, que l'esprit de charité compatissante commence à se déployer de toutes parts de la manière la plus éclatante. Par les soins ou par l'ascendant des ministres de la religion, on voit s'élever dans toutes les grandes villes des asiles publics pour l'indigence et le malheur; ces généreux exemples, inconnus dans le paganisme, sont imités dans les âges suivans; ils l'ont été chez tous les peuples où l'Evan-

gile s'est établi. Aujourd'hui dans le monde chrétien quelle est la contrée, quelle est la ville, même de médiocre grandeur, qui ne possède quelque précieux monument de la charité chrétienne? Or, Messieurs, le plus souvent, qui les a fondés, dotés, disciplinés, encouragés, soutenus? c'est le zèle sacerdotal.

Voici une réflexion qu'on ne fait guère, et qui est bien propre à nous faire sentir tout ce qu'a pu et ce que peut encore le sacerdoce pour le bien de l'humanité. Vous connoissez ces sociétés de filles chrétiennes qui, sous des costumes divers et diverses dénominations, se consacrent au soulagement des infortunés, au service des malades, à l'instruction des enfans des classes indigentes; ce sont les filles de saint Vincent de Paul, de saint Thomas de Villeneuve, les Sœurs de saint Maur, les Sœurs de Nevers, les filles de la Croix, les filles de la Sagesse, les Sœurs de la Providence, les religieuses de saint Michel, et bien d'autres que je ne nomme pas. Vous êtes touchés du dévoûment de ces héroïnes de la charité; vous vous réjouissez de les savoir répandues pour

le bonheur de vos semblables dans toutes les provinces de ce vaste royaume; vous regarderiez leur ruine comme une immense calamité. Eh bien! qui les a fondées, ces inestimables sociétés? qui les éclaire encore, les dirige et les soutient? c'est le sacerdoce. Enlevez à leur piété la parole de Dieu, les saints mystères, l'usage des sacremens, les conseils, les consolations, les secours spirituels qu'elles reçoivent des ministres des autels, et vous les verrez périr inévitablement. Qu'ils sont donc aveugles, les ennemis du sacerdoce! Ils sont aussi, sans le savoir, les ennemis de l'humanité; ils ne voient pas que, si le sacerdoce venoit à s'éteindre, on verroit s'éteindre avec lui tout ce qui console et soulage le plus efficacement l'humanité souffrante.

Sans sortir, Messieurs, de cette capitale, voyez ce qui se passe sous vos yeux. Comment se sont formées ces pieuses associations, soit pour faire élever chrétiennement des orphelins, des enfans délaissés des dernières classes du peuple; soit pour porter des secours à des pauvres ignorés, d'autant plus à plaindre qu'ils sont tombés de plus

haut dans l'infortune, et qu'ils sont comme obligés de rougir de leur misère; soit pour délivrer ces hommes plus malheureux que coupables, que leurs dettes retiennent dans les liens de la captivité; soit pour ramener à de meilleurs sentimens ces jeunes prisonniers que des délits précoces ont fait tomber entre les mains de la justice, et pour leur préparer un asile où des mains sages et pures les forment au travail et à la vertu; soit pour catéchiser ces noires tribus d'enfans qui arrivent de leurs montagnes, et viennent remplir dans cette capitale un grossier mais utile ministère; soit pour visiter, assister, consoler les malades et les infirmes dans les asiles de la misère publique; soit pour arracher au vice ces victimes de la corruption qui étoient abandonnées à elles-mêmes dans les maisons de détention; soit pour procurer aux habitans des campagnes de dignes institutrices de leurs enfans : je vous le demande, quelle est l'ame secrète de ces œuvres saintes? bien souvent, en remontant à l'origine, on aboutit à un simple prêtre qui en a conçu le plan ou qui en dirige l'exécution, qui donne à tout le mouvement et la vie.

Ainsi le sacerdoce chrétien est comme une source publique d'où découlent sans cesse des eaux qui portent de toutes parts la vie et la fécondité. Où trouver sur la terre un ministère plus utile? Que le guerrier s'arme pour la défense de la patrie, que le savant l'enrichisse du fruit de ses veilles et de ses découvertes, que le magistrat maintienne les lois dans leur vigueur, tout cela sans doute est honorable et salutaire; mais malgré la force, la science et les lois, que deviendroit l'ordre social sans la religion, et que deviendroit la religion sans le sacerdoce qui en perpétue l'enseignement, qui en inspire les sentimens et qui en fait pratiquer les vertus? Comme le guerrier, nous ne défendons pas l'Etat par les armes; mais, soldats de Jésus-Christ, nous sommes des sentinelles vigilantes sur les remparts de la cité sainte, tenant d'une main la trompette évangélique pour sonner l'alarme contre les scandales et les vices qui sont le fléau des mœurs et des familles, et de l'autre tenant le glaive de la vérité pour combattre les mauvaises doctrines qui tendent à rendre les hommes méchans par système. Comme

le savant, nous n'enseignons pas aux hommes à connoître le cours des astres, la structure du globe, les animaux qui l'habitent ou les plantes qui embellissent sa surface; mais nous apprenons au peuple à adorer, aimer l'auteur de toutes ces merveilles; nous lui enseignons la première de toutes les sciences, celle de ses devoirs. Il est heureux que le magistrat veille au maintien des lois, réprime les méchans et protége l'innocent contre l'oppresseur; mais si le magistrat, par l'empire qu'il exerce sur les actions, punit les crimes commis, le prêtre, par l'empire qu'il exerce sur les consciences, empêche le crime même; si le premier termine les dissensions, le second les étouffe dans leur naissance.

C'est assez, Messieurs, sur les avantages du ministère sacré, et pour les rendre sensibles à tout homme raisonnable. Que veulent donc ses vains détracteurs? pourquoi ces injures et ces emportemens? pourquoi tous ces efforts pour couvrir le sacerdoce de ridicule, d'opprobres et de mépris? Prétendent-ils en inspirer un tel dégoût, que les familles mettent tous leurs soins à écarter

leurs enfans du sanctuaire, ou bien qu'il soit sans crédit, sans considération, sans autorité? oui, ils aspirent à le ruiner ou à l'avilir. Si, par un reste de pudeur, ils prononcent quelquefois avec respect le mot de *religion*, ils semblent ne prononcer le mot de *prêtre* qu'en frémissant de haine. Je ne sache pas toutefois qu'on ait trouvé le secret d'avoir une religion publique sans sacerdoce, pas plus que d'avoir une justice légale sans magistrature; et comment ne pas déplorer ici l'égarement des esprits de nos jours et les suites funestes qu'il peut entraîner? Il fut un temps où un insensé osoit dire à la tribune politique : *Je suis athée, et j'en fais gloire;* mais tandis que cette parole plus absurde, s'il est possible, qu'elle n'est impie, excitoit les acclamations du délire, l'Éternel faisoit sentir qu'il régnoit dans les cieux par les vengeances mêmes qu'il exerçoit sur la terre. Proclamer ainsi solennellement l'athéisme, c'étoit proclamer la mort du corps social; aussi la société n'existoit plus. Aujourd'hui on ne se porte pas à cet excès de fureur; mais lorsqu'au théâtre on présente les prêtres du paganisme comme des impos-

teurs dont l'empire ne se fonde que sur la crédulité populaire, on ose en faire l'application au sacerdoce chrétien, l'impiété retentit en applaudissemens redoublés; insulte publique et solennelle, et, pour ainsi dire, nationale, qui retombe sur Jésus-Christ même le fondateur du sacerdoce, et qui me fait craindre que le bras du Dieu vengeur ne soit encore levé sur la France. Nous avons beau vouloir nous aveugler, nous ne changerons pas la nature des choses; le monde social a ses lois comme le monde physique; il n'existe qu'à de certaines conditions nécessaires, et ces conditions, les peuples ne les violent jamais impunément pour leur repos ou pour leur liberté. Pour la société comme pour l'homme, la religion est la première des choses, parce que Dieu est le premier des êtres; tous les sophismes de la terre n'empêcheroient pas que la religion ne périt avec le sacerdoce, et que la société ne périt avec la religion.

Je viens aux reproches qu'on a faits au sacerdoce.

Les vices et les scandales qui trop souvent

ont souillé le sanctuaire, l'autorité du clergé et sa grande influence dans l'ordre civil et politique durant plusieurs siècles, surtout depuis le septième jusqu'au seizième, enfin ses richesses dont on attaque l'origine et l'usage; voilà, Messieurs, sur quoi portent les reproches que l'on fait au sacerdoce. Je vais les discuter avec franchisse et impartialité.

Sans doute nous ne prétendons ni dissimuler ni justifier les désordres qui ont pu souiller le sanctuaire; mais il faut savoir réduire les choses à leur juste valeur, et surtout ne pas se prévaloir contre le christianisme des vices de quelques-uns de ses ministres. Vous reprochez au clergé des désordres et des scandales, et comment en seroit-il exempt? les prêtres ne sont pas des anges, mais des hommes. Enfans de leur siècle, placés au milieu d'un monde pervers, environnés de mauvais exemples, entraînés par les penchans d'une nature foible et corrompue, exposés aux périls inséparables de leur ministère même, est-il donc si étrange qu'ils soient atteints de la contagion commune? Vous recueillez avec complaisance dans les fastes de l'Eglise les traits de liber-

tinage, d'avarice, d'ignorance qui en sont la honte, et vous dissimulez les grandes vertus qui en sont la gloire; vous oubliez tant de saints pontifes qui ont été le modèle de leur troupeau par la pureté de leur vie, tant de saints pasteurs qui se sont dévoués à l'instruction des peuples des campagnes, et qui se sont dépouillés de tout pour soulager les malheureux, tant de saints missionnaires qui, dans chaque siècle, ont bravé les périls, les tourmens et la mort, pour porter aux nations infidèles l'Evangile avec les vertus qu'il inspire, tant de membres vénérables de ces corporations religieuses qui se dévouoient avec autant de succès que de zèle à l'éducation de la jeunesse. il faut bien l'observer, Messieurs, le vice est effronté, on le remarque; la vertu est modeste, elle est ignorée, et un seul prêtre vicieux rend injuste envers un grand nombre d'autres qui ne le sont pas.

Je conviens que les vices du prêtre sont plus révoltans à cause de la sainteté même de sa vocation et de son caractère; mais enfin la vertu est faite pour tous : or, Messieurs, dans la société civile, où est la pro-

fession qui soit sans reproche? Tous les magistrats ont-ils toujours suivi, dans leurs affaires personnelles ou bien dans l'administration de la justice, cette probité, cette impartialité dont ils avoient les dehors et le langage? tous ceux qui ont exercé l'art de guérir ont-ils gardé pour eux-mêmes la tempérance qu'ils prêchoient aux autres? tous ces philosophes réformateurs qui ont déclamé contre les vices du clergé étoient-ils irréprochables, ou plutôt la licence de leurs écrits n'étoit-elle pas trop souvent l'expression fidèle de celle de leur conduite? tous les jeunes gens qui invectivent contre nous, leur langue est-elle assez pure pour donner des leçons de vertu? Croyez-moi, Messieurs; que chacun, loin de se flatter, ne soit que juste envers lui-même, et il sentira le besoin d'être indulgent envers les autres.

Si nous consultons l'histoire, que verrons-nous? c'est que même dans les âges les plus décriés par leurs désordres et leur barbarie, dans le neuvième, dixième, onzième siècles, le clergé a fourni dans toutes les parties de l'Europe de très-saints per-

sonnages (1), saint Dunstan en Angleterre, saint Udalric en Allemagne, saint Adalbert en Bohême, saint Boniface, martyr en Russie, saint Brunon en Prusse, saint Gérard en Hongrie, et l'on sent bien qu'ils ont dû avoir beaucoup d'imitateurs de leurs vertus dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Et de nos jours, malgré la décadence de la foi, l'église de France n'a-t-elle pas donné au monde le spectacle de vertus portées jusqu'à l'héroïsme, et ne pouvons-nous pas en appeler ici aux nations hospitalières, même à celles d'une communion différente, au milieu desquelles tant de généreux ministres de la religion ont été jetés par nos tempêtes politiques? Oui, l'on peut appliquer à l'église gallicane cette parole des livres saints : « Elle a vu avec calme » et dignité les jours de ses disgrâces : » *Spiritu magno vidit ultima.*

Sans cesse on revient sur les scandales et les infamies qui ont souillé quelquefois le siége de Rome; mais, pour quelques pontifes abominables, on a l'injustice d'oublier

(1) Fleury, Mœurs des chrétiens.

le grand nombre de ceux qui se sont rendus recommandables par les plus nobles vertus. Dans les huit premiers siècles de l'Eglise chrétienne, que trouvez-vous sur le siége apostolique, qu'une suite de pontifes d'une éminente piété? Beaucoup ont été martyrs de la foi, et dans cet espace de huit cents ans il n'en est que trois ou quatre, comme l'observe Fleury (1), qui ne soient en vénération par leur sainteté. Dans le cours des trois derniers siècles, il n'en est pas un seul qui n'ait eu des mœurs irréprochables. Trouvez-moi sur la terre un trône occupé depuis dix-huit siècles par une succession de princes qui soit en général aussi imposante, aussi éclairée, aussi vénérable que celle des pontifes romains.

Je viens à ce qui fait la matière du second reproche, à l'autorité du clergé, à son influence dans l'ordre civil et politique que l'on présente sans détour comme une usurpation. Je sais, Messieurs, qu'il s'est établi plus d'une fois des luttes de juridiction entre le pontife et le magistrat, et que des deux

(1) Mœurs des chrétiens.

côtés le faux zèle ou même l'ambition ont dépassé les justes bornes. Mais examinons les choses dans leur ensemble et dans leurs résultats. Si vous cherchez de bonne foi l'origine de la grande puissance du clergé depuis le sixième jusqu'au seizième siècle, vous la trouverez non dans un système réfléchi et suivi avec persévérance, mais dans la nature même des circonstances et des évènemens, dans la vertu, les lumières, les services de l'ordre ecclésiastique, dans la politique des princes inspirée par la reconnoissance ou l'intérêt.

En effet, vers le milieu du quatrième siècle et dans le suivant, l'Eglise chrétienne brille de tout l'éclat du génie et de la vertu; alors parurent en Orient les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostôme; en Occident, les Jérôme, les Ambroise, les Augustin : on sent que la gloire de ces grands hommes devoit rejaillir sur le christianisme, et en particulier sur l'épiscopat et le sacerdoce. Cependant les barbares du Nord fondent sur les provinces de l'empire romain; dans leur impétueuse férocité, ils portent partout le ravage et la dé-

solation; les Gaules, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, deviennent la proie de leurs farouches légions; aux fléaux de la guerre vient se joindre celui de la peste, et, si l'on vouloit, dit Robertson (1), fixer l'époque où le genre humain fut plus misérable, il faudroit nommer ici la période de temps qui s'est écoulé depuis la fin du quatrième siècle jusque vers la fin du sixième (2); mœurs, lois, coutumes, tout, jusqu'aux noms, est changé, ce qui ne peut s'opérer qu'au milieu des plus effroyables calamités. Or, dans ce bouleversement universel, quel fut la plus grande ressource des peuples opprimés? c'est, Messieurs, la charité, la protection des évêques et des ministres de la religion. « Lorsque la violence fait taire » toutes les lois, alors la raison, l'humanité, les lumières, deviennent insensiblement la seule puissance que les malheureux puissent invoquer et mettre entre » eux et leurs oppresseurs (3). »

(1) Introduction à l'Histoire de Charles V.

(2) Depuis 395 jusqu'en 571, ce qui fait 176 ans.

(3) Moreau, Discours sur l'Histoire de France, tome I, page 307.

Pendant les conquêtes des barbares, quels services ne rendirent pas à leurs peuples les chefs de l'Eglise! Souvent ils arrêtèrent les fureurs des vainqueurs et sauvèrent leur ville du pillage, même au péril de leur vie. Attila fut détourné de Rome par le pape saint Léon, de Troyes par saint Loup, d'Orléans par saint Aignan; saint Dizier de Langres et saint Nicaise de Reims furent égorgés pour leur troupeau par les Vandales (1) Théodoric vient de prendre Pavie sur Odoacre, il voit arriver l'évêque de la ville, nommé Epiphane: « Voici, dit-il à ses courtisans, » le plus fort rempart de Pavie; cet homme, » dont l'extérieur est si simple, n'a pas de » semblable dans l'univers. » Aussi Théodoric laisse à Pavie sa femme, sa mère et sa sœur, sous la sauvegarde de l'évêque; c'étoit les mettre sous la sauvegarde de la vertu et de la religion (2). Je vous le demande, Messieurs, quel empire devoient avoir naturellement sur les esprits des évêques si dévoués à leurs peuples! Frappés de leurs

(1) Fleury, Mœurs des chrétiens, §. 4.

(2) Moreau, Discours sur l'Histoire de France, tom. I, page 308, dans la note.

vertus et de leurs lumières, les princes barbares, devenus chrétiens, les appellent à leurs conseils, et veulent apprendre d'eux le véritable moyen de gouverner et de s'attacher leurs sujets.

Pour parler plus particulièrement de ce qui nous touche davantage, voyez Clovis, sur la fin du cinquième siècle, jetant les fondemens de la monarchie française. Instruit par saint Remi, il embrasse l'Evangile, il est le seul prince orthodoxe de son temps; tout le reste est arien ou infidèle. L'Eglise catholique d'Occident voit en lui un libérateur suscité par la Providence, et les évêques secondent ses desseins pour l'affermissement de son trône. Politique autant que conquérant, Clovis fait entrer les évêques dans ces conseils suprêmes connus sous le nom de *plaids,* et l'on sent quel avantage ils doivent avoir sur les chefs des armées françaises, braves, mais ignorans, quelquefois justes, mais toujours féroces. « Clovis étoit trop prudent, a dit le prési-
» dent Hénault, pour ne pas conserver aux
» évêques sur l'esprit des peuples cet empire
» qui avoit tourné à son profit; voilà ce qui

» fit que si long-temps depuis on vit en-
» core les ecclésiastiques conserver tant d'in-
» fluence sur les affaires de l'Etat. »

Et comment cette influence qui a commencé avec la monarchie ne se seroit-elle pas maintenue? N'est-il pas naturel, n'est-il pas inévitable, nécessaire pour le bonheur des peuples, que la considération, l'estime, la confiance, la puissance enfin, suivent le mérite et les lumières? Or, Messieurs, durant plusieurs siècles, où les trouvoit-on, sinon dans le clergé? Dès le commencement du septième siècle, les études des sciences humaines languissent, elles ne sont guère cultivées que par l'ordre ecclésiastique; seul il est chargé de l'enseignement public; les lettres n'ont d'autre asile que les écoles des cathédrales et des monastères. Si, dans le neuvième siècle, Charlemagne cherche à leur donner un nouvel essor, c'est par le moyen des évêques, des prêtres et des religieux les plus savans; lui-même il apprend du célèbre Alcuin la dialectique, la rhétorique et l'astronomie, efforts louables sans doute, mais qui n'arrêtent pas la pente vers la décadence. La barbarie continue de se

répandre dans le dixième siècle; l'ignorance des sciences humaines devient plus profonde parmi les hommes du monde; les princes et les seigneurs possédoient à peine les premiers élémens des connoissances, et souvent ils ne savoient ni lire ni écrire. Les clercs, c'est-à-dire, les ecclésiastiques furent si bien les seuls qui firent profession d'étudier les belles-lettres, qu'on appela *grand clerc* l'homme savant, et que la science s'appela *clergie* (1). On sait que Henri Ier., roi d'Angleterre, au douzième siècle, dut à son instruction et à son éloquence d'être surnommé *Beau-Clerc*. Dans ces siècles, tout ce qu'il y avoit de plus éclairé appartenoit au corps ecclésiastique. Il faut donc le reconnoître, Messieurs, alors le clergé étoit dépositaire, non-seulement de la science divine, mais de tout ce qu'il y avoit de connoissances humaines; et, par cela seul, comment n'auroit-il pas pris un ascendant extraordinaire? Lui reprocher son ancienne puissance, c'est lui reprocher la supériorité de ses lumières et l'empire qu'elles

(1) Pasquier, cité par Hénault.

donnent; c'est lui faire un crime de ce qui étoit une nécessité et un bonheur pour les peuples. Leibnitz a été bien plus juste, quand il a dit : « Dans ces siècles où les » seuls ecclésiastiques cultivoient les let- » tres, et où tous les autres hommes libres » faisoient profession des armes, il étoit con- » venable que le gouvernement militaire » fût tempéré par l'autorité des sages, c'est- » à-dire, des ecclésiastiques (1). »

Il me semble qu'au lieu d'insulter à l'état présent du clergé il seroit plus généreux de rappeler ses anciens services et son ancienne gloire. Que d'hommes rares dans tous les genres nous présentent les fastes de notre église! Pour en rappeler quelques-uns, placés à diverses époques et sur divers théâtres, nous trouvons dans la politique les Suger et les Richelieu, dans les négociations les d'Ossat et les Polignac, dans la haute philosophie les Gassendi et les Mallebranche, dans la science ecclésiastique les Thomassin et les Fleury, dans les sciences physiques les Mersenne et les La Caille, dans la profonde éru-

(1) Pensées de Leibnitz, tome II, page 390.

dition

dition les Mabillon et les Peteau, dans la connoissance des langues anciennes et savantes les Amyot et les Huet, les Jouvency et les Santeuil, dans l'éloquence les Massillon et les Bourdaloue, les Fénélon et les Bossuet, parmi les historiens les Saint-Réal et les Vertot, parmi les solitaires les saint Bernard et les abbé de Rancé, parmi les bienfaiteurs de l'humanité les La Salle, fondateur des Frères des écoles chrétiennes, et les Vincent de Paul, fondateur des filles de la Charité. Messieurs, c'est au milieu de cette troupe de personnages illustres et de bien d'autres que l'église gallicane se présente à nos hommages et à ceux de l'univers.

Aujourd'hui on ne craint pas de faire au clergé le reproche de laisser périr cet héritage de gloire. Est-ce donc notre faute, si l'exil, les souffrances, le séjour des cachots, l'excès des fatigues, une mort violente, ont enlevé une foule de dignes ministres qui seroient aujourd'hui le soutien et l'ornement du sanctuaire? On sait bien que c'est surtout dans les rangs de la hiérarchie sacrée que la faux révolutionnaire a moisonné ses victimes. Est-ce notre faute, si, à une

certaine époque, pendant près de douze années consécutives, il a été impossible de former des élèves pour le service des autels, et si, par une suite nécessaire, il se trouve un vide immense dans le ministère pastoral? est-ce notre faute enfin, si, découragées par bien des causes, les familles voient avec peine leurs enfans se destiner à la carrière ecclésiastique, et si les besoins pressans de tant d'églises délaissées forcent les jeunes clercs d'abréger le temps de leurs études? N'allons pas croire au reste que, pour être utile, un prêtre ait besoin de la science de Fleury et de l'éloquence de Bossuet. Qu'il connoisse les livres saints et les règles de la morale chrétienne, qu'il unisse au bon sens une piété solide, et il pourra rendre les services les plus précieux. Par la seule explication des commandemens de Dieu, il répandra parmi le peuple des principes d'ordre, de justice, de sociabilité, tandis qu'avec leur fausse science tant d'autres ne font que mettre dans le corps social des germes de dissolution et de mort. Ce n'est pas tout : de quel droit vient-on reprocher au clergé sa décadence? Ici toutes les con-

ditions sont égales. A entendre quelques-uns de nos détracteurs, il semble en vérité que toutes les autres professions abondent en sujets d'un mérite éminent; que l'on rencontre partout, et en grand nombre, des instituteurs comme Rollin, des philosophes comme Descartes, des poètes comme Corneille, des capitaines comme Turenne, des publicistes comme Montesquieu, des magistrats comme d'Aguesseau, des administrateurs comme Colbert, des hommes d'État comme Sulli. Eh! Messieurs, que toutes les conditions qui partagent la société soient modestes; en cela, elles ne feront que se rendre justice. Trente ans d'expérience, d'erreurs et de folie, nous ont appris à connoître, à bien apprécier la doctrine et l'habileté de tous ces hommes qui se croient les seuls capables d'éclairer et de diriger le genre humain.

J'arrive à ce qui fait la matière du troisième reproche, les richesses du clergé : on attaque leur répartition, leur origine, leur usage. Je fais observer d'abord que ces richesses étoient comme le patrimoine commun de toutes les familles, qui toutes, sans excep-

tion, pouvoient y prétendre, et y participoient en effet en donnant des enfans au sacerdoce; que, si des dignités plus éminentes et plus richement dotées étoient plus ordinairement, et souvent pour de sages raisons, le partage de la naissance, nul n'en étoit exclu, témoins les Massillon, les Fléchier, les d'Ossat, les Amyot et tant d'autres; que, dans les divers rangs de la hiérarchie, il existoit une foule de places honorables occupées par des hommes sortis des classes moyennes, et même des plus obscures. C'est une des maximes fondamentales du gouvernement ecclésiastique, que les emplois doivent se donner au mérite, et je ne vois pas ce qu'il y avoit de légitime dans l'envie qu'excitoient des biens que pouvoient posséder des Français de toutes les conditions.

Mais que faut-il penser de leur origine et de leur usage? Je veux que, dans l'espace de dix-huit siècles, quelquefois des fraudes criminelles aient extorqué des donations et des héritages. Il y auroit autant d'ignorance que de mauvaise foi à ne pas convenir que ces exemples ont été extrêmement rares. L'histoire atteste que les concessions de ter-

ritoire furent en général très-libres; que, même dans l'origine, elles consistoient en forêts désertes, en pays incultes et marécageux que surent féconder des mains laborieuses. Dans ses *Mœurs et coutumes des Français* (1), Le Gendre observe que les grandes abbayes ne leur coûtèrent pas beaucoup à fonder; on cédoit des terreins ingrats à des cénobites qui s'employoient de toutes leurs forces à dessécher, défricher, bâtir, planter, bien moins pour goûter les douceurs de la vie, car ils vivoient dans la frugalité, que pour soulager les pauvres. Si un travail conduit avec intelligence, si une persévérante industrie, ont su convertir ce qui étoit stérile en champs, en prairies, en côteaux fertiles; si ces heureuses améliorations ont contribué aux progrès du premier des arts, l'agriculture, il semble que ces belles possessions auroient dû plutôt éveiller la reconnoissance que la jalousie.

Je veux encore que plusieurs des possesseurs n'en aient pas toujours fait un usage très-légitime, on est du moins forcé de con-

(1) Page 56.

venir que le très-grand nombre les faisoit tourner au soulagement des malheureux, à la création ou au maintien d'utiles établissemens. Quel pasteur, au milieu de son troupeau, eût pu se dispenser de secourir l'indigence et l'infortune? La bienséance seule leur eût arraché des largesses, si elles ne leur eussent pas été commandées par le devoir et la charité; on sait que, dans les temps de disette et de calamité, nos prélats faisoient des largesses immenses. Mais voici une réflexion générale sur l'emploi des richesses ecclésiastiques, et qui est bien faite pour réconcilier avec elles les esprits les plus difficiles. Ces basiliques qui, dans la France entière, font l'ornement de nos cités, cette multitude d'asiles publics préparés pour tous les genres de besoins et d'infortunes, ces établissemens d'éducation publique pour l'enseignement des lettres et des sciences humaines, ces écoles et ces maisons destinées pour les élèves du sanctuaire, ces fondations pieuses pour des sujets dont l'indigence eût pu rendre les talens inutiles, ces riches dépôts des connoissances humaines, ces encouragemens dispendieux donnés aux

sciences et aux arts, toutes ces choses qui sont si précieuses pour le bonheur de la société et pour la gloire nationale, à qui les doit-on? c'est en grande partie au clergé. Mais, si ce clergé avoit été pauvre et dénué de tout, auroit-il pu rendre tant de services? Toutes les déclamations contre les richesses de l'Église sont donc bien irréfléchies. Mais ce qui est dérisoire et ridicule, c'est le reproche d'ambition et de cupidité que des hommes riches et puissans adressent au clergé d'aujourd'hui, c'est-à-dire, à des hommes dont beaucoup manquent du nécessaire, et dont aucun ne connoît de superflu.

Laissons, Messieurs, aux déclamateurs leurs sorties violentes contre le sacerdoce; esprits foibles qui ne voient jamais dans les choses les plus salutaires que quelques abus inévitables. S'ils étoient conséquens, ils devroient proscrire impitoyablement toutes les professions, condamner celle des armes pour les vices de quelques capitaines, la magistrature pour les prévarications de quelques magistrats, les sciences et les lettres pour les systèmes monstrueux qu'elles ont enfantés. Que ceux qui insultent au sacerdoce, et ne

semblent respirer que sa ruine, tremblent de voir leurs vœux exaucés; avec lui s'éteindroit le christianisme, et alors dans quelles ténèbres, dans quelles calamités ne serions-nous pas précipités! Mais non, il n'en sera point ainsi. Si l'église de France, sous le rapport religieux, le seul qui nous occupe en ce moment, présente des symptômes de ruine, elle offre aussi des signes de vie et de durée; si le mensonge a ses chaires et ses trompettes, la vérité a aussi ses apôtres et ses défenseurs. J'avoue que l'irréligion a fait de nos jours de grands ravages parmi le peuple, mais la piété est mieux appréciée des classes supérieures, et bien certainement cette capitale compte plus de jeunes gens sincèrement chrétiens qu'elle n'en comptoit, il y a trente ans. Et ne pensons pas d'ailleurs qu'il soit donné aux hommes de faire tout le mal qu'ils voudroient; le vice a ses bornes aussi bien que la vertu. Il est un Dieu qui veille à la conservation du monde moral comme du monde visible, et la fureur des passions, quand il lui plaît, va se briser contre le grain de sable ainsi que les vagues de la mer irritée. Je n'ai pas lu dans le livre des destinées éternelles;

mais je me suis replié sur le passé, j'ai considéré le présent, et j'en ai rapporté plus d'espérances que de craintes pour l'avenir.

En revenant sur le passé, je trouve qu'au commencement de nos dissensions politiques et religieuses, la presque totalité de l'épiscopat français resta ferme dans la foi, et les évêques sont les colonnes de l'Eglise : que, malgré tous les efforts d'une excessive puissance, le schisme ne put s'enraciner dans le sol de notre patrie; qu'après vingt-cinq ans d'infortunes, il a plu au ciel de rendre au peuple de saint Louis cette auguste maison de tout temps si fidèle à la religion. A la vue de ces merveilles, je me dis à moi-même : La France est donc le royaume privilégié de la Providence, et, par les miracles qu'elle a opérés en sa faveur, elle a pris l'engagement d'en opérer de nouveaux.

Si je regarde le présent, je vois que partout de saintes entreprises pour les besoins et le soulagement de l'humanité se soutiennent par les largesses de la charité chrétienne, caractère distinctif d'une religion sincère ; que, malgré tant d'obstacles et de dégoûts, on voit se développer pour le sanctuaire des

...

vocations dont quelques-unes même sont étonnantes et donnent les plus belles espérances; que la parole de Dieu annoncée par des hommes apostoliques n'est jamais repoussée, et qu'au son de la trompette évangélique, des cités entières se réveillent et sortent de leur indifférence. Témoin de ces choses extraordinaires, au milieu des calomnies et des clameurs de l'impiété, je me dis encore : Non, la France n'est pas morte pour la foi; non, elle n'est pas mûre pour l'apostasie; la Providence a ses temps marqués, c'est à nous de les attendre : malgré ses ennemis, la religion ne cessera de faire des progrès et de faire revivre avec elle l'amour de l'ordre et de la justice, le respect pour les mœurs et les lois, et son triomphe sera celui de la patrie. Vaincue par le malheur et l'expérience, la France sentira plus que jamais que ne pas bâtir sur la religion et la morale, c'est bâtir sur le sable mouvant, et que, pour être heureuse, il faut qu'elle soit chrétienne; alors repentante, revenue de son égarement, elle s'abaissera devant le Très-Haut : et, quand je me livre aux rêves d'une imagination con-

solante, je me figure que sur cette magnifique colonne qui sert d'ornement à l'une de nos places publiques, et qui rappelle tant de victoires, on verra s'élever une croix triomphante comme un monument des haines apaisées, des cœurs réconciliés, des erreurs abjurées, du retour sincère et d'une consécration nouvelle de tout le peuple français à la religion de Jésus-Christ.

DE

L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

S'IL est vrai qu'il n'existe pas de peuple sans religion, il l'est également que, dans l'état présent du globe, quatre religions seulement se partagent les hommages de l'espèce humaine : l'idolâtrie, le mahométisme, le judaïsme et la religion de Jésus-Christ. Ce sont les tiges d'où sortent divisés en plusieurs branches les divers cultes de la terre.

Depuis dix-huit siècles, on a vu des idolâtres, désabusés du culte des faux dieux, embrasser en foule le culte du Dieu véritable, et ce sont principalement ces peuples païens assis à l'ombre de la mort, pour parler avec les livres saints, qui, en ouvrant les yeux à la lumière de l'Evangile, devoient composer le royaume de Jésus-Christ.

On a vu aussi et l'on voit encore des Juifs reconnoître enfin dans Jésus ce libérateur

promis qu'annonçoient leurs oracles, et tomber au pied de cette croix qui d'abord n'étoit qu'un scandale à leurs yeux, comme elle n'étoit qu'une folie pour le gentil.

On a vu aussi, quoiqu'en petit nombre, des sectateurs de Mahomet abjurer l'Alcoran pour l'Evangile; mais où a-t-on vu des chrétiens déserter leur religion pour devenir sérieusement mahométans, païens ou juifs? On pourra bien citer quelques apostats de débauche, de cupidité ou de terreur; mais un chrétien éclairé sur sa religion, qui, par conviction, qui, pour obéir au cri de sa conscience, qui, dans la pensée de devenir meilleur, abandonne sa foi pour le culte de Moïse, pour celui de Mahomet ou des idoles, voilà ce qui est inoui. C'est déjà une chose très-remarquable, et que peut-être vous n'avez jamais remarquée, que les sectateurs des autres religions les abandonnent pour passer dans la nôtre, et que nous, chrétiens, nous n'abandonnons jamais la nôtre pour passer dans la leur. Cela seul ne forme-t-il pas un préjugé très-favorable au christianisme, et ne suppose-t-il pas qu'il est appuyé sur des preuves plus lumineuses, plus faites pour

éclairer, pour entraîner les esprits? En faudroit-il, ce semble, davantage pour nous fixer raisonnablement dans la religion sainte que nous avons le bonheur de professer?

Mais le christianisme se partage en plusieurs sociétés qui, d'accord entre elles sur beaucoup de points de doctrine, ne le sont pas sur tous, et sont loin d'être unies par les liens communs d'un même régime pastoral. On peut les réduire à trois principales, l'Église catholique, la plus ancienne, la plus répandue de toutes, d'où sont sorties toutes les autres, et qui reconnoît pour son chef le pontife romain; l'église grecque qui professe presqu'en tout la doctrine de l'Église romaine, encore qu'après bien des hésitations et des incertitudes elle en soit totalement séparée depuis huit siècles; l'église protestante divisée en deux grandes communions qui portent le nom de leurs auteurs, et dont l'existence ne remonte qu'au seizième siècle.

Mais ces diverses sociétés doivent-elles occuper le même rang dans notre esprit? entrent-elles toutes dans le plan de religion établi par Jésus-Christ. Voilà ce qu'il s'agit

d'examiner. Pour cela, nous allons discuter les quatre questions suivantes :

Jésus-Christ a-t-il fondé une société religieuse qui dût, sans interruption, se perpétuer jusqu'à la fin des temps?

Jésus Christ a-t-il établi dans cette société une autorité qui fût la gardienne et l'interprète de sa doctrine?

Dans quelles mains réside cette autorité?

Cette autorité est-elle infaillible dans ses jugemens sur la doctrine? Tel est le sujet de cette conférence.

Je ne viens pas aujourd'hui, Messieurs, m'élever contre les ennemis de la révélation, contre ces incrédules qui, plus effrayés encore de la pureté des préceptes de l'Évangile que de la hauteur de ses mystères, affectent de ne voir dans le christianisme qu'une invention humaine. Après les avoir combattus dans plusieurs de nos discours, je m'adresse en ce moment aux sectateurs des diverses communions chrétiennes; je les invite à rechercher avec moi ce qu'il faut penser de la forme, des caractères, de la durée de la société établie par Jésus-Christ notre commun

législateur, et je veux essayer de désabuser ceux qui se seroient fait sur cette matière de fausses idées. Il faut bien le remarquer ; tout ce qu'il y a de chrétiens sur la terre révèrent avec nous comme divins la plus grande partie du moins des livres dont se compose l'ancien et le nouveau Testament, regardent comme l'expression fidèle de la doctrine révélée ce symbole antique qui remonte jusqu'aux premiers âges du christianisme, et connu sous le nom de *Symbole des apôtres,* enfin portent un respect tout particulier aux conciles, aux docteurs des quatre premiers siècles de l'Eglise, lesquels, d'après le sentiment unanime, ont possédé la doctrine évangélique dans toute sa pureté. Ce sont là des sources communes avouées de tous, et dans lesquelles nous pouvons par conséquent puiser avec confiance et sécurité. C'est à l'aide de ces monumens divers que nous allons discuter d'abord la question suivante :

Jésus-Christ a-t-il établi une société religieuse qui dût être perpétuellement visible jusqu'à la fin des temps ?

Il n'en est pas de la religion chrétienne

comme de la religion mosaïque; celle-ci étoit limitée par les lieux et les temps; l'ancienne loi n'étoit qu'une préparation à une loi meilleure. Dans toutes les communions chrétiennes, il est reconnu que Jésus-Christ étoit le terme des oracles et des figures, qu'en lui devoit commencer un règne spirituel, bien plus beau, bien plus étendu, bien plus durable. Le culte mosaïque n'étoit que l'image passagère de l'éternelle réalité du christianisme.

Comment douter de cette perpétuité du royaume de Jésus-Christ, quand on entend l'ange dire à Marie au sujet de Jésus : « Il » sera grand, il sera appelé le fils du Très-» Haut; le Seigneur Dieu lui donnera le » trône de David son père, il régnera éter-» nellement sur la maison de Jacob, et son » règne n'aura point de fin? » Voilà, Messieurs, des paroles qui ne sauroient être mensongères; le ciel et la terre passeront, mais ces paroles ne passeront pas. Et combien se trouvent-elles fortifiées par celles que nous pouvons recueillir de la bouche même de Jésus-Christ! S'adresse-t-il au collége des apôtres qu'il envoie évangéliser les peuples,

et en leur personne aux héritiers de leur apostolat? il promet de rester avec eux, non par intervalles, mais sans cesse, mais tous les jours, *omnibus diebus*; non pour un temps, mais pour tous les temps, jusqu'à la fin des siècles, *usque ad consummationem sæculi*. S'adresse-t-il en particulier à saint Pierre? il présente son Eglise comme un édifice bâti sur le roc, que toutes les puissances ne sauroient renverser : *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam*. De quelles expressions plus énergiques pouvoit il se servir pour exprimer l'immortelle durée de son Eglise?

Aussi, lorsque les protestans, au seizième siècle, élevèrent autel contre autel, se séparèrent de l'Eglise catholique, sans se joindre à aucune autre église connue, on se crut autorisé à leur dire : D'après les promesses mêmes de son divin fondateur, l'Eglise chrétienne devoit durer jusqu'à la fin du monde; avant vous elle étoit donc quelque part sur la terre, et, si l'Eglise catholique n'est plus la véritable, dites-nous où elle est? Embarrassés de cette question assez pressante, nos frères séparés répondirent d'abord que

le royaume de Jésus-Christ n'avoit pas été anéanti, il est vrai; mais qu'il ne se trouvoit plus que dans quelques adorateurs fidèles dispersés au milieu des peuples, inconnus des hommes et connus de Dieu seul. Cette ressource des protestans étoit vaine; le seul mot *Eglise* suffisoit pour la ruiner : ce mot consacré dans les livres saints, dans le Symbole des apôtres, dans le langage de toute l'antiquité chrétienne, signifie par lui-même *assemblée*, et dès-lors quelque chose d'extérieur, de sensible aux yeux. Sous quels traits l'Église est-elle représentée dans les livres saints? c'est une cité bâtie sur la montagne qui ne sauroit être cachée; c'est un royaume composé du prince et des sujets, c'est une vigne cultivée par des ouvriers, c'est un champ ensemencé par le père de famille, c'est une maison bâtie sur la pierre, c'est un troupeau avec son pasteur. Or toutes ces images, tous ces emblèmes, ne se rapportent ils pas manifestement à un ordre de choses extérieur et visible, à une société d'hommes connus, rapprochés, réunis?

Les protestans ne tardèrent pas à abandonner cette chimère d'église invisible. Si

l'on parcouroit leurs professions de foi les plus célèbres, les écrits de leurs docteurs les plus renommés (1), on y verroit clairement que les protestans de toute communion ont fini par reconnoître avec nous, catholiques, que l'Eglise fondée par Jésus-Christ devoit être perpétuellement visible sur la terre; c'est donc ici comme un premier point de croyance que nous pouvons dire être commun à tous les chrétiens.

Qu'elle est étonnante, qu'elle est puissante, cette Eglise chrétienne qui n'est bornée ni par le temps ni par l'espace, qui embrasse tous les siècles comme toutes les nations, qui, sans cesse combattue, ne périt jamais, qui voit passer les royaumes et les dynasties, les lois et les coutumes, sans que le torrent des âges l'entraîne dans son cours! C'est la vérité de Dieu qui demeure éternellement; Jésus-Christ n'avoit pas craint d'annoncer qu'il envoyoit ses apôtres pour répandre la vérité, la faire fructifier au milieu des peuples, et lui faire porter des fruits durables à jamais: *Et fructus ves-*

(1) Histoire des Variations, livre XV.

ter maneat. Quand ces paroles sortoient, il y a dix-huit siècles, de la bouche de Jésus-Christ caché dans un coin de la Judée, pouvoit-on penser que cette foible semence deviendroit un grand arbre qui couvriroit de ses rameaux salutaires l'univers entier, et dureroit autant que le monde, malgré le choc et les tempêtes des passions humaines? et voilà pourtant ce qui est arrivé; telle est la merveille dont nous sommes les témoins.

L'Évangile a pénétré successivement chez les peuples divers, pour les arracher à l'idolâtrie, à l'ignorance, à tous les vices. Des scandales et des désordres viendront altérer les mœurs des chrétiens, et la morale demeurera toujours pure; des hérésies essaieront de corrompre la doctrine, et la foi restera dans son intégrité; tous les préjugés et toutes les passions s'armeront contre l'Église chrétienne, elle en triomphera; même elle ne sera jamais plus visible que lorsqu'on voudra l'obscurcir et l'enchaîner davantage. Ainsi, sous le régime sanglant des Césars persécuteurs, elle continuoit d'être manifestée au monde et par la succession de ses pasteurs, et par les écrits

de ses apologistes, et par l'héroïsme de ses disciples, et par la conversion des idolâtres. Où a-t-elle brillé d'un plus grand éclat que sur les échafauds et sur les buchers? Ce n'est pas que de temps en temps elle ne se perde dans certaines contrées, mais elle ne quitte une région que pour s'établir dans une autre; malheur au peuple qui, par son ingratitude et ses infidélités, mérite qu'on lui applique ces paroles : « Parce que vous » avez abusé de l'Evangile, le royaume de » Dieu vous sera ôté et donné à celui qui » saura en porter les fruits!»

Dans le délire de notre orgueil, nous croyons peut-être honorer la religion en lui restant fidèles; mais, après tout, que lui importent nos hommages? Voyez ce qui est arrivé dans les temps passés. Si les Juifs la repoussent, elle se répand au milieu des gentils; si l'Orient la dédaigne, elle passe en Occident: si elle s'affoiblit dans l'Afrique et l'Asie, elle brille dans notre Europe; si plus tard elle y est ébranlée, un nouveau monde est découvert qui lui offre de nouvelles conquêtes; si aujourd'hui nous nous obstinons à nous dérober à ses divines clartés, eh bien!

elle fuira loin de cette terre impie, en la laissant en proie aux calamités qui accompagnent toujours l'apostasie des peuples, et d'autres pays plus heureux et plus dociles l'accueilleront avec transport. On peut la repousser, on ne peut l'anéantir; c'est un arbre dont chaque branche en particulier est périssable, mais dont le tronc immortel reproduit sans cesse des branches nouvelles.

Je passe à la seconde question : Jésus-Christ a-t-il établi dans la société chrétienne une autorité à laquelle on doive se soumettre, un tribunal qui soit le gardien et l'interprète de sa doctrine et de ses lois?

Avant tout, cherchons à connoître en quoi tous les chrétiens sont ici d'accord pour mieux apercevoir ensuite le point qui les divise.

Que les livres saints soient en général le dépôt, la règle muette de ce qu'il faut croire et pratiquer; qu'ils soient très-clairs sur plusieurs points, comme sur les faits miraculeux, sur les préceptes des mœurs, sur les articles principaux de la loi naturelle, tels

que l'unité de Dieu, la providence, la vie future; que les hommes instruits puissent s'en servir utilement pour établir, éclaircir les divers points de la doctrine révélée, tout cela est avoué dans toutes les communions chrétiennes; enfin que pour croire, pour avoir cette foi divine qui est la racine des vertus chrétiennes, on ait besoin de l'assistance de l'esprit de lumière et de force, et qu'ici les hommes doivent plus attendre des secours célestes que de leurs propres efforts, cela est encore universellement reconnu. Mais ce motif de crédibilité qui est la foi raisonnable, ce moyen extérieur de discerner l'erreur de la vérité, où faut-il le placer? Est-ce dans l'examen des Ecritures interprétées par chaque particulier, comme le veut le protestant? est-ce dans une autorité toujours enseignante, établie pour interpréter et fixer le sens des Ecritures, comme le veut le catholique? telle est la question fondamentale dont la solution embrasse tout le reste.

Le protestant dit à tous sans exception: Prenez les Ecritures, lisez, examinez, discernez; le catholique dit à tous et aussi sans exception:

exception : Ecoutez l'Eglise interprète des Ecritures, et soumettez-vous à ses décisions. D'un côté, c'est l'examen personnel; de l'autre, c'est l'autorité. L'examen flatte la raison, mais c'est une voie difficile, longue, semée d'écueils et de précipices; l'autorité humilie l'orgueil, mais c'est une voie douce, facile, accommodée à l'ignorance, à la foiblesse, qui est le partage de la plus grande partie de l'espèce humaine. Oh! que j'aimerois à être délivré de ces pénibles et interminables discussions pour me reposer en paix dans le sein d'une autorité tutélaire! Pour me servir d'une comparaison de Fénélon, je suppose un paralytique qui voudroit échapper aux flammes qui commencent à dévorer sa maison; sur six personnes, cinq lui crient : *Levez-vous, courez, percez la foule, sauvez-vous de l'incendie :* cris inutiles, le malade n'a pas le libre usage de ses membres, il reste comme enchaîné sur son lit. Voilà une fidèle image des sectes diverses qui disent aux ignorans : *Lisez les Ecritures, raisonnez, décidez,* tandis qu'ils en sont incapables. Mais une sixième per-

sonne s'approche du paralytique et lui dit : *Prenez confiance, laissez-moi faire, je vais vous emporter dans mes bras ;* le malade s'abandonne sans raisonner, et il est sauvé des flammes. Voilà l'image de l'Église catholique qui dit aux simples et aux ignorans : Sentez votre impuissance, soyez dociles; c'est moi qui me charge de vous éclairer et de vous conduire : ressource dont leur incapacité même leur fait sentir la nécessité. Me direz-vous que cette méthode est bonne pour les ignorans, mais qu'on ne sauroit l'appliquer aux hommes éclairés? Eh! Messieurs, la science n'est-elle pas une source de disputes? a-t-elle engendré moins d'erreurs que l'ignorance? et, si celle-ci a besoin d'une lumière qui l'éclaire, l'orgueil n'a-t-il pas besoin d'un frein puissant qui l'arrête et le retienne? Il n'en faudroit pas davantage pour me persuader que Jésus-Christ a établi une autorité toujours subsistante pour régler les choses de la religion; mais approfondissons davantage cette matière.

Vous me donnez pour règle de croyance l'examen des Ecritures? mais la religion est

faite pour tous, même pour le peuple le plus ignorant, et ne sait-on pas qu'un des caractères distinctifs de la mission de Jésus-Christ, c'est d'être venu pour évangéliser les pauvres et les petits? *Pauperes evangelizantur.* Or, si l'on ne peut former sa foi que par l'examen des Ecritures, que faites-vous de cette immense multitude de chrétiens de tous les pays et de tous les siècles, étrangers aux premiers élémens des connoissances humaines, incapables bien souvent, je ne dis pas d'examiner, mais même de lire les divines Ecritures? Pourquoi d'ailleurs regarder comme nécessaire aujourd'hui pour la loi chrétienne un examen qui ne l'étoit pas dans l'origine du christianisme? D'un côté, Jésus-Christ a évangélisé de vive voix les peuples de la Judée, et ce n'est qu'après sa mort que ses disciples ont publié ses célestes leçons; de l'autre, les apôtres à leur tour ont fondé par la prédication, et avant d'avoir rien écrit, diverses églises dans l'empire romain; ce n'est que plus tard qu'ils ont eu la pensée d'écrire dans les Evangiles l'histoire des actions et des discours de leur divin Maître, et d'adresser

leurs Epîtres aux peuples qu'ils avoient instruits. Donc c'est un fait incontestable que la foi chrétienne a existé sans l'examen des Ecritures, et pourquoi n'en pourroit-il pas être de même aujourd'hui?

Vous voulez que je me règle par l'examen personnel? mais tous les chrétiens, fussent-ils capables de lire les livres saints, sont-ils capables de les comprendre? Sans éducation, sans lettres, d'un esprit borné, distrait par les travaux et les nécessités de la vie, le simple peuple peut-il étudier, saisir par lui-même la doctrine des saintes Écritures? La parole de Dieu n'est pas dans les mots, mais dans leur véritable sens. Le peuple est-il en état de juger des versions en langue vulgaire qu'on lui met dans les mains, de les comparer avec les originaux, de confronter les passages, de les rapprocher, de les éclaircir les uns par les autres? Ne sait-on pas que l'Écriture a des obscurités et de grandes profondeurs? Les mystères sont des choses fort relevées, fort au-dessus de l'intelligence humaine, dont l'énoncé demande une grande précision de langage; et comment veut-on que le peuple

fasse par lui-même une étude, un examen, un discernement, qui bien souvent embarrassent les plus savans?

Vous me renvoyez à l'examen personnel! mais ce moyen de découvrir la vérité est plein de témérité et de présomption; et en effet je m'adresse à un simple villageois, et je lui dis: Voulez-vous savoir en abrégé toute la doctrine révélée? la voici exprimée dans une profession de foi la plus ancienne, la plus universelle, révérée dans tous les siècles et de tous les peuples chrétiens sans exception; on l'appelle le *Symbole des apôtres:* en vous y soumettant, vous ne faites que croire ce qu'a toujours cru l'univers chrétien, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous. Ne semble-t-il pas, Messieurs, que ce villageois doive s'abaisser humblement devant cette autorité? non: s'il admet la voie d'examen, et s'il est conséquent, il a le droit de me dire: Avant d'admettre ce Symbole, il faut que je le confronte avec l'Ecriture, pour savoir s'il y est conforme; j'ai le droit de discuter cette croyance si antique, si universelle, si constante de tous les peuples chrétiens, et moi, simple villageois, je suis

fondé à penser que je puis entendre l'Ecriture mieux que tout ce qu'il y a eu de conciles, de docteurs, de saints personnages, depuis dix-huit siècles; car voilà où aboutit la méthode de discussion et d'examen des Ecritures, et pourtant quoi de plus extravagant?

L'examen personnel! mais c'est dans l'Église chrétienne un principe de désunion et de discorde; c'est par là que le christianisme est mis en pièces, et que l'on tombe dans l'anarchie des opinions : par là, les livres saints vont être abandonnés aux caprices, aux passions de l'homme; chacun y verra ce qui le flatte, et en retranchera ce qui l'offusque. Dans cet examen, le savant portera son orgueil, le bel esprit sa frivolité, le voluptueux sa corruption, le peuple son ignorance. D'où sont venus les schismes et les hérésies qui ont désolé l'Eglise? précisément des Ecritures mal interprétées; c'est là que tous les novateurs ont puisé leurs argumens. Ce n'étoient pas des esprits vulgaires que la plupart d'entre eux; c'étoient au contraire des esprits subtils, pénétrans, habiles : mais leur savoir, loin de les sauver

des écarts, en devenoit la cause. Sans règle, sans frein, livrés à leur propre sens, ils se précipitoient dans la carrière du mensonge; tous se présentoient avec le livre des Ecritures; mais, dans leurs mains, c'étoit un signe de discorde: l'un y voyoit le fatalisme, l'autre l'indépendance absolue de l'homme à l'égard de toute grâce divine, celui-ci la présence réelle, celui-là la présence figurée. Qui pouvoit terminer leurs contestations et leurs querelles? Le Dieu de paix, le Dieu de vérité et de sagesse auroit-il laissé son Eglise sans un moyen puissant d'éclairer les esprits et de les contenir? La société qu'il a établie ne devoit-elle donc offrir que l'image du désordre et de la dissension?

Dans la société civile, il existe un code de lois pour régler les droits de tous, assurer la possession de leurs biens, la tranquillité de leurs personnes, et terminer leurs différends; eh bien! je suppose que ce code, fût il encore plus lumineux et plus parfait, fût livré à l'interprétation de chaque particulier; qu'il n'y eût, pour veiller à sa conservation, à son exécution, à ses applications,

ni gouvernement, ni magistrats, ni tribunaux; à quoi ce code serviroit-il? Suffiroit-il seul pour prévenir ou terminer les contestations, empêcher l'anarchie dans les familles et dans le corps politique? non sans doute; l'intérêt, les haines, les passions, deviendroient les interprètes de ce code; bientôt, déchiré dans toutes ses pages, il tomberoit en lambeaux. Or il en seroit manifestement de même du code des saintes Ecritures, s'il étoit abandonné à l'interprétation de chaque fidèle.

Oui, Messieurs, tels sont les inconvéniens et les vices de la méthode de l'examen personnel, que ceux-là mêmes qui l'avoient invoquée, et qui en avoient fait le fondement de leur séparation d'avec l'Eglise romaine, sont obligés d'y renoncer. Chez les peuples protestans, la pratique se trouve forcément en opposition avec la théorie; chez eux comme chez nous, les enfans sont instruits de la religion par les parens dans leurs familles, par les instituteurs dans les écoles, par les pasteurs dans les temples; chez eux comme chez nous, les enfans, avant de savoir lire, apprennent à bégayer

les premiers élémens de la doctrine chrétienne, à réciter des prières, à professer le Symbole des apôtres, à respecter les cérémonies et la liturgie de leur culte. L'autorité des parens, des maîtres, des pasteurs, de tout ce qui les entoure, de ce qu'ils voient et de ce qu'ils entendent, voilà d'abord ce qui les frappe et les dirige; c'est de ces impressions reçues plutôt que discutées que se forme leur croyance, et le plus grand nombre croient toute leur vie ce qu'ils ont cru d'abord, bien plus par autorité que par raisonnement. Où sont, parmi le peuple, ceux qui, parvenus à un certain âge, comparent la doctrine qui leur a été enseignée avec celle de l'Ecriture, que souvent ils sont hors d'état de bien comprendre? J'en appelle en particulier à ce qui s'est passé en Hollande dans le dix-septième siècle. Un ministre, nommé Arminius, dogmatisa publiquement contre la doctrine établie, celle de Calvin; de là des dissensions religieuses et politiques qui coûtèrent la vie à un des plus illustres citoyens de la république, à Barneveld. Les partisans d'Arminius eurent beau rappeler que chaque fidèle étoit

l'interprète de l'Ecriture, et qu'ainsi il avoit le droit de réformer Calvin lui-même, s'il lui paroissoit que ce réformateur s'étoit écarté de la pureté de la doctrine évangélique; ils ne furent point écoutés, ils furent poursuivis comme des rebelles; un synode célèbre fut convoqué à Dordrecht, et là, malgré toutes les protestations, la nouvelle doctrine fut solennellement condamnée. Voilà comme, après avoir appelé les peuples à une liberté sans frein, on sentit la nécessité de les remettre sous le joug de l'autorité.

Ainsi le bon sens, l'expérience, la connoissance des besoins et de la foiblesse de l'esprit humain, tout porte à croire que Jésus-Christ n'a pas placé la règle de la foi dans la raison de chaque particulier abandonné à lui-même, mais dans un tribunal qui fût le gardien et l'interprète du sacré dépôt. Ceci va recevoir encore de nouveaux éclaircissemens par la solution des deux dernières questions.

La troisième est ainsi conçue : Dans quelles mains réside cette autorité gardienne et interprète des lois divines? Est-ce dans le peuple chrétien? est-ce dans les

princes et les magistrats, ou bien est-ce dans un corps particulier de pasteurs qui devoient se succéder les uns aux autres, depuis les apôtres jusqu'à la fin des temps?

Je dis d'abord que l'autorité suprême, sur les choses de la religion, n'appartient pas au peuple. Je ne m'arrêterai pas à examiner quelle est, dans la société civile et politique, l'origine du pouvoir, ni à discuter ces vaines et dangereuses théories du Contrat social, qui, dans ces temps modernes, ne sont fameuses que par des désastres; je laisse cette question de la souveraineté du peuple, qui demanderoit un discours entier, pour observer qu'il s'agit en ce moment de la société religieuse appelée *Eglise*, fondée par Jésus-Christ. Dans ce qui la regarde, la volonté de son divin auteur a été la loi suprême; ce qu'il a voulu, ce qu'il a fait, ce qu'il a fixé pour toujours, voilà ce qu'il importe de savoir. Si, dans l'Eglise, il est des choses de police qui varient suivant les temps et les lieux, il est aussi un ordre de choses qui est invariable, une autorité fondamentale qui ne change pas, et qui doit

durer autant que la religion elle-même. Dans la société chrétienne, les hommes ont tout reçu, ils n'ont rien donné. Jésus-Christ ne tient rien de la terre; son autorité vient de plus haut; il a établi son royaume spirituel avec une souveraine indépendance; lui seul en a fixé pour jamais l'immuable constitution, et toutes les comparaisons que l'on pourroit faire entre son royaume et ceux de la terre seroient entièrement caduques, comme l'observe Bossuet (1).

Ecoutons Jésus-Christ disant à ses disciples : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi » pour chef, mais c'est moi qui vous ai choisis, qui vous ai appelés, qui vous ai envoyés, pour que vous portiez des fruits de » vie et que ces fruits se perpétuent : » *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Ecoutons saint Paul se disant apôtre, non de la part des hommes, mais par Jésus-Christ, mais par la volonté et la vocation divines. Ici le peuple n'est pour rien. Si les apôtres assemblés à Jérusalem font un décret sur les observances légales, et s'adressent

(1) Histoire des Variations, liv. XIII, nos. 120 et 121.

aux églises diverses, ce n'est pas pour avoir l'assentiment des fidèles, mais pour leur enjoindre l'obéissance. Enfin écoutons la plus haute et la plus vénérable antiquité. Je le demande; dans les docteurs, dans les conciles, dans les monumens des quatre premiers siècles de l'Eglise révérés des protestans eux-mêmes, trouve-t-on que le peuple soit intervenu dans les professions de foi qui ont été dressées, dans les jugemens prononcés contre les novateurs, dans les lois et les changemens de discipline? voit-on qu'on lui ait reconnu le droit de juger, de placer, de déposer ses pasteurs? Si, dans ces temps de ferveur primitive, on écoutoit, par une louable condescendance, le vœu du peuple fidèle dans le choix des pasteurs, il est bien avéré que l'autorité qui prononçoit, décidoit et confirmoit, c'étoit celle des évêques. Dans ces temps anciens, les chefs du peuple chrétien étoient loin de se regarder comme ses mandataires; ils avoient appris de saint Paul à lui dire: « Nous remplissons auprès de vous les fonc- » tions d'ambassadeurs de Jésus-Christ: » *Pro Christo legatione fungimur.*

Eh quoi! l'Eglise chrétienne n'est pas renfermée dans une cité, dans une province, dans un royaume; elle embrasse le monde entier, elle est répandue au milieu de tous les peuples, depuis les plus sauvages jusqu'aux plus civilisés; l'Eglise chrétienne ne se compose pas uniquement de savans, de riches, de puissans; elle embrasse les classes les plus nombreuses de toute société, les conditions obscures, indigentes, étrangères à la culture de l'esprit, et l'on voudroit que ces multitudes ignorantes, faites pour être conduites et non pour conduire, pour recevoir l'instruction et non pour la donner, incapables d'avoir par elles-mêmes une opinion éclairée, fussent appelées à la suprême puissance dans l'Eglise! Quel renversement d'idées! Non, si Jésus Christ a voulu les rendre participantes de ses mystères et de ses bienfaits, il n'a pas voulu les faire dépositaires de ses pouvoirs divins. Ce n'est pas sur le sable mouvant des opinions de ce vulgaire ignorant et capricieux qu'il a posé le fondement de l'immortel édifice de son Eglise.

Ce n'est pas non plus aux princes et aux

magistrats qu'il a confié sa doctrine et ses lois. En vain les flatteurs des puissances de la terre voudroient arracher des bornes posées par la main de Dieu même; rien ne prévaut contre l'immuable vérité. D'un côté, nous faisons bien profession de reconnoître hautement que Jésus-Christ n'est pas venu briser les sceptres et les couronnes, que le prince temporel est indépendant dans les choses de son ressort, et que, dans l'exercice de ses droits politiques, il n'est pas justiciable de l'Eglise : c'est en ce sens que le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde. Mais aussi, d'un autre côté, nous faisons profession de croire que l'Eglise est indépendante dans les choses de la religion; qu'elle seule est dépositaire et juge de la doctrine; que, si le pontife, le prêtre et le lévite, sont sujets du prince dans l'ordre civil, le prince, à son tour, est soumis à l'Eglise dans l'ordre spirituel; qu'en devenant chrétien il est devenu non le maître, mais l'enfant de l'Eglise; et où seroient ici ses titres à la domination? Ce n'est point à lui, c'est aux apôtres et à leurs successeurs qu'il a été dit : *Enseignez les nations*. En

parcourant les divers âges de l'Eglise chrétienne, que trouverez-vous? Pendant les trois premiers siècles, elle étoit sous l'empire des princes idolâtres; est-ce donc par eux que saint Paul, que les Ignace d'Antioche, que les Cyprien de Carthage exerçoient leur divin ministère? Dans les siècles postérieurs, elle a été bien souvent sous la domination de princes mahométans ou hétérodoxes, et ne seroit-il pas insensé de dire que c'étoient ses ennemis mêmes qui tenoient de Dieu le droit d'en régler la doctrine et de la gouverner? Ce n'est pas tout : les princes temporels sont indépendans les uns des autres; alors qu'arriveroit-il? c'est qu'il y auroit autant de symboles, autant d'églises, autant de religions qu'il y auroit de souverains, et il faudroit rayer du Symbole dressé à Nicée, il y a quinze siècles, l'article qui nous fait professer l'unité de l'Eglise : *Credo Ecclesiam unam.* Protéger, mais non définir; veiller à la porte du sanctuaire, mais ne pas y entrer témérairement; appuyer l'Eglise de leurs exemples comme de leurs bras, la défendre durant son passage sur la terre, et non la conduire, tel est le partage des prin-

ces temporels. Je me borne à ces principes généraux; je laisse aux théologiens à les développer dans leurs suites et leurs conséquences.

Il reste donc à dire que l'autorité religieuse réside dans un corps de pasteurs établis par Jésus-Christ. C'est ce que nous appelons l'Eglise enseignante; le corps épiscopal uni à son chef, le pontife romain, voilà pour nous catholiques le tribunal suprême. Mais ce tribunal suprême est-il infaillible dans ses décisions doctrinales? quatrième et dernière question.

En jetant un coup-d'œil sur ce qui nous entoure, on s'aperçoit aisément que partout l'ordre et la paix naissent de l'autorité et de l'obéissance, en un mot de la subordination. Que deviendroit la famille sans le pouvoir paternel, une armée sans discipline et sans chef, une ville sans la vigilance des magistrats, un royaume sans le prince qui préside à ses destinées? Combien n'est-il pas naturel de penser que la même sagesse règne dans la société religieuse, et que, pour la faire bien ordonnée, Jésus-Christ l'a soumise à une

autorité qui, étant un frein pour les uns, une lumière pour les autres, fût un guide assuré pour tous! Mais cette autorité est-elle sujette à l'erreur, ou bien est-elle infaillible dans ses décisions? Si je consulte la saine raison, elle me dira : En vain Jésus-Christ a confié à l'autorité de l'Eglise enseignante le dépôt des vérités saintes, si elle peut les altérer, les corrompre et mettre à leur place des doctrines de mensonge. Alors comment le règne à jamais durable de Jésus-Christ seroit-il le règne de la vérité? Ainsi, ou il n'a pas voulu que l'autorité fût la règle de ma croyance, ou il doit la préserver de toute erreur dans ses décisions sur la doctrine. Si je réfléchis sur ce Symbole révéré de tous les chrétiens, et qui est aussi ancien que leur religion, je remarque que je fais profession de croire en l'*Eglise catholique*, comme je fais profession de croire en Dieu : or qui dit *catholique* dit *universel;* et comment l'Eglise seroit-elle universelle, si l'erreur pouvoit prévaloir dans l'enseignement de l'universalité de ses pasteurs? Si j'étudie l'antiquité chrétienne, je découvre que, toutes les fois qu'il a paru quelque novateur, on lui

a opposé l'enseignement universel des églises, méthode très-insignifiante, si cet enseignement pouvoit être lui-même erroné. Enfin, si j'ouvre les Evangiles, j'y trouve ces magnifiques et lumineuses paroles adressées aux apôtres et aux héritiers de leur ministère : « Toute puissance m'a été donnée » au ciel et sur la terre; allez donc, enseignez tous les peuples, les baptisant au » nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, » leur apprenant à garder toutes les choses » que je vous ai commandées, et voici que » je suis avec vous tous les jours jusqu'à la » fin des siècles. » Quelles promesses, mais aussi quelle puissance! Promesses pour tous les temps; Jésus-Christ promet d'être avec l'Eglise enseignante, sans la plus légère interruption, tous les jours, *omnibus diebus,* non pour quelques siècles seulement, mais jusqu'à la fin de toutes choses, *usque ad consummationem sæculi.* Ainsi l'esprit de vérité assiste l'Eglise aujourd'hui comme dans l'origine; ses décisions ne sont pas moins respectables au dix-huitième siècle qu'elles pouvoient l'être au premier, et prétendre mettre l'Eglise actuelle en opposition

avec l'Eglise ancienne, c'est méconnoître cette assistance promise pour tous les temps: promesses pour tous les points de la doctrine; Jésus-Christ n'excepte rien, il dit: « Enseignez, administrez les choses sain-» tes, apprenez tout ce que je vous ai ap-» pris, et je suis avec vous. » Ainsi tous les jugemens de l'Eglise demandent une égale soumission; si elle a pu errer dans un seul, pourquoi pas dans les autres? dès-lors il n'y a plus de foi, il n'y a plus que des opinions incertaines. L'Eglise a-t-elle décidé? voilà le seul fait qui m'intéresse : oui, soit qu'elle prononce dans un concile qui la représente et dont les décisions sont universellement adoptées, soit qu'elle s'explique, ou par l'organe du souverain Pontife, ou par un concile particulier, dont les jugemens connus sont revêtus de l'assentiment universel, Jésus-Christ est toujours avec elle.

Il ne s'agit pas de revendiquer le don de l'infaillibilité, ni pour chaque évêque, ni pour chaque église particulière, comme celle de France, portion de l'Eglise universelle, ni pour une réunion quelconque d'évêques; nous ne plaçons l'autorité suprême

que dans le corps des premiers pasteurs, dans l'épiscopat dont le pape est le chef, aussi bien que de l'Eglise entière.

Il ne s'agit pas non plus de croire que les évêques sont inspirés, comme ont pu l'être les prophètes et les apôtres, et qu'ils sont éclairés par une révélation immédiate. Le même Dieu qui gouverne le monde gouverne aussi d'une manière spéciale l'Eglise chrétienne; il se sert de tout, des passions, des préjugés, de l'ignorance, pour amener le triomphe de la vérité, comme il se sert du choc des élémens pour l'harmonie de l'univers; il dispose les esprits, les cœurs et les évènemens, de sorte que la vérité prévaut toujours dans l'universalité du corps des pasteurs et par là même des fidèles. Voilà dans quel sens nous disons qu'elle est assistée, préservée de l'erreur, ou en d'autres termes infaillible; et combien tout cela n'est-il pas raisonnable! c'est donc par l'autorité et non par l'examen particulier que doit se régler la croyance.

Jean-Jacques dit quelque part : « Qu'on » me prouve qu'en matière de religion je dois » me soumettre à l'autorité, et dès le mo-

» ment même je me fais catholique. » Messieurs, la chose vient d'être établie; donc, pour être conséquent, tout chrétien doit être catholique.

Faut-il se livrer ici à des pensées consolantes, croire que le temps d'égarement et d'illusion avance vers son terme, espérer, après tant de miracles de miséricorde sur l'Eglise romaine, que nous en verrons éclater de nouveaux, et que nos frères séparés reviendront à cette ancienne Eglise dans le sein de laquelle ont été élevés leurs pères comme les nôtres? Oui, avant le seizième siècle, avant Luther et Calvin, la partie du globe la plus éclairée, la plus savante, l'Europe entière professoit la même foi. Ce n'est pas nous catholiques qui avons changé, ce n'est pas nous qui nous sommes séparés; ce que nos pères croyoient, il y a trois siècles, nous le croyons encore. Pourquoi faut-il que des nouveautés funestes soient venues rompre cette belle unité, et aient fait naître des divisions qui ont coûté tant de sang et de larmes? Après tant de secousses politiques et religieuses qui ont ébranlé toutes les croyances et répandu dans les esprits tant

de germes d'indocilité contre ce qu'il y a de plus légitime et de plus sacré, il semble que tout ce qu'il y a d'hommes sages et véritablement habiles dans toutes les communions devroient sentir profondément le besoin de l'autorité dans la religion comme dans l'Etat. Où en sont aujourd'hui, en particulier, les églises protestantes? ne sont-elles pas dans une complète anarchie; leurs ministres savent-ils bien ce qu'ils croient et ce qu'ils ne croient pas? Si dans les communions diverses on se rapproche, c'est par indifférence sur les doctrines; croire ou ne pas croire à la divinité de Jésus-Christ est un point sans importance, tellement qu'après avoir cessé d'être catholique on a cessé d'être chrétien. Cette paix apparente est le sommeil de la mort. Les peuples ne sont pas faits pour une léthargique indifférence; il leur faut des doctrines arrêtées, et c'est parce que le christianisme est si vacillant chez les protestans, qu'ils devroient être plus disposés à revenir à la foi catholique. Puisse le ciel susciter en Europe quelques-uns de ces hommes rares, puissans en œuvres et en paroles, à qui il soit donné d'entraîner les es-

prits et les cœurs, de réunir à leur mère les enfans séparés, de faire tomber le mur de division, de faire rentrer dans le bercail les brebis égarées, afin qu'aujourd'hui, comme autrefois, l'Europe ne forme qu'un seul troupeau sous un même pasteur!

DEVOIRS

ENVERS JÉSUS-CHRIST;

DISCOURS PRÊCHÉ A LA COUR, LE JEUDI SAINT, 30 MARS 1820.

Aspicientes in auctorem et consummatorem fidei Jesum Hebr. cap. XII, ℣. 2.

Fixez vos regards sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi.

MONSEIGNEUR *,

TOUTES les nations et tous les siècles ont vu et verront jusqu'à la fin la vérité et le mensonge, le bien et le mal, la religion et l'impiété, se disputer l'empire du monde,

* MONSIEUR, COMTE D'ARTOIS.

présenter à la fois le double spectacle des actions les plus sublimes et des excès les plus révoltans, et sans doute ce seroit étrangement s'abuser que de ne voir parmi nous que des vices, et chez nos pères que des vertus. Mais chaque siècle a son genre particulier de malice et de perversité; or ce qui semble caractériser l'époque où nous sommes parvenus, c'est l'audace des opinions jointe à la mollesse des mœurs, c'est l'amour effréné des choses matérielles, le dégoût de ces hautes vérités qui gênent les penchans et commandent des sacrifices, l'aversion pour toute espèce de joug religieux et même social, l'oubli de la Divinité, le mépris des choses saintes, l'esprit de révolte et d'impiété contre Jésus-Christ, ses mystères, sa doctrine et ses lois. Depuis cent ans, l'histoire de notre France, qu'est-elle autre chose, à bien le prendre, que l'histoire même du combat de l'irréligion contre le christianisme, combat livré d'abord par la plume, plus tard par le glaive, et dont l'issue a été pour un temps la mort apparente de la religion tout entière? Chassée de ses temples, elle s'étoit réfugiée dans les cœurs, sanctuaire inaccessible à

toute la fureur des hommes. Bientôt elle put en sortir pour remonter sur ses autels, mais en même temps l'impiété, irritée par sa défaite même, redoubla ses attaques; elle remplaça la persécution sanglante par la persécution la plus redoutable de toutes, celle de l'oppression et de l'avilissement; et encore aujourd'hui, comptant pour rien l'expérience, égarée par l'orgueil et la haine, elle s'exhale en dérisions, en blasphèmes, en calomnies qui retentissent dans l'Europe entière, et c'est ainsi qu'elle se montre fidèle à son premier dessein, celui de précipiter dans le même abîme tous les autels comme tous les trônes.

Frappé de ces considérations, j'ai cru que je ne pouvois honorer plus dignement mon ministère qu'en vous invitant à fixer vos regards sur Jésus-Christ, qui a été l'auteur et le consommateur de notre foi par la vérité de sa doctrine, par l'autorité de ses exemples et les mérites de sa mort : *Aspicientes in auctorem, etc.* Je viens vous rappeler tout ce que nous lui devons de soumission et de dévoûment; et combien il est digne d'un chrétien de redoubler de zèle

pour sa gloire, à mesure que ses ennemis redoublent d'audace pour anéantir, s'il étoit possible, son nom et son culte sur la terre; et quel moment plus favorable à mon dessein que celui où l'Eglise nous met devant les yeux les témoignages les plus touchans de sa tendresse pour les hommes, et où j'ai l'honneur de parler devant ceux-là mêmes qui, par l'élévation de leur rang, leurs dignités, leur ascendant sur la multitude, sont appelés à servir ici de guides et de modèles? Quels sont nos devoirs envers Jésus-Christ, d'après notre qualité de chrétiens? c'est tout mon sujet.

Il est des novateurs audacieux qui cherchent dans la folie de leurs opinions une célébrité qu'ils ne sauroient attendre de la médiocrité de leurs talens, qui voudroient essayer de refondre le monde entier, de remplacer la morale par l'intérêt, la religion par les arts et l'industrie, et de bannir Dieu de son empire en le chassant en quelque sorte de cet univers qui est son ouvrage, comme de nos cœurs qui doivent être son sanctuaire. Heureusement pour son repos, la

terre porte peu de ces êtres dépravés, d'autant plus insensés, dit l'apôtre, qu'ils se croient plus sages : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt,* et qui semblent n'appartenir à l'espèce humaine que pour en être la honte et le fléau. Un instinct sublime, vainqueur du temps et des sophistes, tient les générations et les siècles comme enchaînés à un petit nombre de vérités sacrées, et, tant que nous nous bornons en général à parler de sentimens religieux, nous trouvons peu de contradicteurs. Même il est un grand nombre d'hommes, élevés dans la religion chrétienne, qui peut-être, sans la pratiquer, font gloire de la respecter, qui seroient incapables de renier la foi de leurs pères, et chez qui l'honneur feroit, ce semble, dans bien des circonstances, l'effet même de la conviction. Mais, si nous voulons sortir de ces généralités pour nous appesantir sur les obligations que nous impose la profession du christianisme; si nous demandons l'assentiment de l'esprit à toutes les vérités révélées, la fidélité à tous les préceptes évangéliques, l'observance de toutes les pratiques commandées, alors leur cœur murmure, se sou-

lève contre le joug qu'on lui présente, et ils sont tentés de s'écrier comme les incrédules décidés : « Rejetons loin de nous le fardeau » de cette doctrine et de ces lois : » *Projiciamus à nobis jugum ipsorum.* C'est à ces sortes de chrétiens que je viens m'adresser aujourd'hui, pour leur faire sentir combien ils sont inconséquens et coupables. Oui, notre devoir comme chrétiens, et celui-là renferme tous les autres, c'est une soumission pleine et parfaite d'esprit, de cœur, de conduite à la religion tout entière de Jésus-Christ.

En effet, mes frères, s'il a paru sur la terre, c'étoit pour dissiper les ténèbres et détruire les vices du paganisme, pour fixer dans des croyances arrêtées les esprits jusque-là flottans à tout vent de doctrine, épurer, perfectionner la morale, lui prêter une autorité divine, et remplacer par un culte saint et pur des superstitions impures et cruelles, également indignes de l'homme et de Dieu. Or c'est de tous les points de sa religion, de sa doctrine, de sa morale, de son culte; c'est pour tous les temps, pour tous les lieux, pour tous les hommes qu'il

a dit en parlant de lui-même : « Je suis la » vérité, » *ego sum veritas;* parole qui ne passera pas, et dont les conséquences forment tous nos devoirs.

Jésus-Christ est la vérité dans sa doctrine; dès-lors il ne s'agit ni de se former, d'après la seule raison, un système de religion appelée *naturelle* et d'être à soi-même son maître et son législateur, ni de vouloir faire un mélange bizarre de christianisme et de philosophie, comme le faisoient les sophistes païens à la naissance de l'Église chrétienne, ni de s'enfoncer dans de savantes recherches, d'interroger les sages de la Grèce ou de Rome pour savoir ce qu'il faut penser de Dieu, de la providence, de la vie future, de la formation du monde, de l'origine de l'homme, des causes et des remèdes de sa corruption et de ses malheurs. Ici tout est révélé, tout est enseigné par Jésus-Christ et par les premiers dépositaires de sa doctrine; il ne parle pas en philosophe qui disserte, mais en maître qui décide; les miracles qu'il opère au sein de la Judée sont comme les lettres de créance de sa divine ambassade; il prouve qu'il a le droit de

commander aux hommes en commandant à la nature, et certes, quand Dieu parle, il faut bien que l'homme se taise.

Ainsi, que le genre humain se trouve à une époque de lumières ou de barbarie, qu'il soit dans la paix ou dans la confusion, que les nations prospèrent ou qu'elles périssent, la foi reste la même au milieu de ces vicissitudes éternelles. « Jésus-Christ, dit » l'apôtre, étoit hier, il est aujourd'hui, il » sera dans tous les siècles, » *heri, et hodiè, et in sæcula*. Son Evangile a paru au milieu du monde païen comme un soleil de vérité; depuis qu'il s'est levé, il n'a pas retiré sa lumière, et il n'est pas plus donné aux hommes de pouvoir l'éteindre que d'arracher du firmament l'astre qui nous éclaire. C'est Jésus-Christ qu'il faut suivre, si l'on ne veut marcher dans les ténèbres : *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris* (1).

Ainsi, que le savant me vante les progrès de l'esprit humain dans les procédés des arts, dans les sciences naturelles, dans la connoissance de ce monde visible et du

(1) Joan. VIII, 15.

globe que nous habitons, je pourrai l'écouter : je sais que les découvertes sont filles du temps et de l'expérience. Mais, dans la religion, tout ce qu'il faut savoir est découvert; après Jésus-Christ, la vérité même, il ne s'agit plus de chercher, mais de croire; le simple villageois qui connoît son Symbole est aussi avancé que le plus docte personnage; pour le savant comme pour l'ignorant, il n'est qu'un seul maître, et ce maître est Jésus-Christ : *Magister vester unus est Christus* (1). Il faut que toutes les intelligences humaines plient devant l'intelligence divine, que la curiosité, comme le dit Tertullien, cède à la foi; ne rien savoir hors d'elle, c'est tout savoir : *Cedat curiositas fidei; nihil ultrà scire, omnia scire est* (2).

Eh! mes frères, qui plus que nous doit bien connoître où aboutit cette inquiétude superbe des esprits? Nous avons voulu franchir les bornes posées par la main même de Dieu, et Dieu nous a punis en nous livrant aux plus prodigieux égaremens. Toutes les vérités ont été méconnues, toutes les croyan-

(1) Matth. XXIII, 10.

(2) De Presc. c. XIV.

ces remplacées par le doute, toutes les parties du christianisme déchirées en lambeaux; après avoir arraché avec violence quelques rameaux, on a fini par porter la cognée à la racine même de l'arbre; rien n'a plus été sacré, et d'erreurs en erreurs, d'abîme en abîme, on s'est précipité dans celui de l'indifférence et de l'athéisme. Cependant que peuvent craindre, que peuvent honorer ceux qui n'honorent pas, qui ne craignent pas Dieu? La religion, cette véritable gardienne des mœurs et des lois, s'étant affoiblie, on a vu s'affoiblir, se relâcher avec elle les liens de la famille et de la société; un esprit d'insubordination systématique s'est emparé des peuples; un philosophisme insensé a déplacé le pouvoir, et mis le sceptre du commandement dans la main de ceux qui doivent obéir; on a fait de la soumission une lâcheté et de la révolte un devoir. Après avoir attaqué la haute majesté du ciel, comment auroit-on épargné les humbles majestés de la terre? Les trônes des princes n'ont plus été fermes là où la Divinité avoit en quelque sorte perdu le sien. Semblables à ces feux souterrains qui, après de sourds mugisse-

mens, finissent par une effrayante explosion, les mauvaises doctrines, après avoir fermenté quelque temps dans les esprits, ont fini par un éclat terrible, les nations se sont agitées, et le monde social a tremblé et tremble encore sur ses fondemens ébranlés. Ainsi, ô notre adorable Maître, nous sommes ramenés à vous, comme à la source de toute vérité, par les monstrueuses erreurs de ceux qui vous ont abandonné, et nous vous dirons comme autrefois le prince des apôtres : Seigneur, j'ai beau chercher un autre maître que vous, je n'en trouve pas; hors de vous il n'y a que mensonge et que néant, vous seul possédez les paroles de la vie éternelle : *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.*

Vérité dans les dogmes qu'il nous révèle, Jésus-Christ est aussi la vérité dans les préceptes qu'il nous donne. Dès-lors toutes les règles de conduite sont tracées pour nous, et qu'il est heureux qu'elles ne soient abandonnées ni aux recherches de la foible raison, ni aux caprices des passions ennemies de tout joug! Mais en vain nous admirons la morale évangélique comme le plus beau

présent que le ciel ait fait à la terre, si nous ne dirigeons par elle nos sentimens et nos actions, si, l'appliquant aux autres, nous la négligeons pour nous-mêmes, et si nous prétendons la faire plier au gré de nos désirs et de nos penchans, nous conduire en philosophes formés à l'école de Platon, plutôt qu'en chrétiens formés à l'école de Jésus-Christ.

Nous ministres de la religion, nous ne sommes que les dépositaires de ces maximes célestes, chargés de les enseigner aux fidèles; il n'est en notre pouvoir ni de les exagérer ni de les affoiblir. Loin de nous le rigorisme qui, confondant le précepte avec le conseil, voudroit quelquefois imposer un joug intolérable à la foiblesse humaine; mais aussi loin de nous la molle indulgence, qui, pour se rapprocher de la corruption des enfans des hommes, amoindrit toutes les vérités, pour parler avec le prophète: *Diminutæ sunt veritates à filiis hominum.* Interrogé sur ce qu'il falloit faire pour entrer dans la vie, le Sauveur du monde répondit: « Observez les commandemens, » *serva mandata.* Telle est la loi commune, in-

violable, que le ministre de la religion doit s'appliquer à lui-même le premier, mais dont il ne peut dispenser personne; et, fût-il interrogé par ce qu'il y a de plus grand sur la terre, il doit dire au nom de Dieu, comme il le diroit au dernier des fidèles : « Observez les commandemens, » *serva mandata.*

Ici, prenons garde de nous faire illusion, de déchirer en quelque sorte la loi pour en prendre ce qui nous plaît et en rejeter ce qui nous gêne davantage, et de nous tranquilliser peut-être par la fidélité à quelques points sur la transgression de tous les autres. Ainsi ce n'est point assez de respecter l'autorité par contrainte, si l'on n'obéit par conscience; ni de faire du bien à ceux qui nous en font, si nous faisons du mal à nos ennemis; ni de ne pas attenter à la vie de notre semblable, si nous attentons à sa fortune et à ses droits légitimes; ni de ne pas toucher au bien d'autrui, si nous déchirons cruellement sa réputation; ni d'éviter les excès les plus honteux de la débauche, si nous menons une vie molle et sensuelle; ni de nous sauver des scan-

dales de la prodigalité, si nous ne faisons du superflu le patrimoine des pauvres; ni de régler les dehors de notre conduite, si nous donnons toute licence à notre cœur. Il est ordonné à tous d'aimer Dieu et d'aimer les hommes, comme il est ordonné à tous de croire à la parole divine; et, si la foi qui embrasse toutes les vérités révélées est faite pour tous les esprits, la charité qui comprend toutes les vertus est faite pour tous les cœurs. C'est le Seigneur lui-même qui a dit : « Si vous m'aimez, gardez mes commandemens : » *Si diligitis me, mandata mea servate* (1).

Vérité dans le dogme et la morale, Jésus-Christ est aussi la vérité dans le culte, et dès-lors c'est à nous d'honorer la Divinité par les hommages qu'il nous a prescrits, et qui se sont perpétués d'âge en âge jusqu'à nous. S'éloignant des superstitions païennes et réalisant les ombres de la loi mosaïque, l'Église chrétienne, instruite par son divin auteur, rendit à Dieu dès son origine un culte saint et pur qui étoit l'expression de

(1) Joan. XIV, 15.

sa foi, de ses sentimens, de ses espérances comme de ses craintes, et en même temps le lien visible des membres dont elle se composoit. Le temps et les circonstances ont bien pu ajouter à l'appareil extérieur, à la richesse des autels, à la magnificence des temples, à la pompe des cérémonies; mais le fond du culte sacré n'a pas changé, et lorsqu'il est question de ce que Jésus-Christ nous prescrit au nom de Dieu, ou de ce que l'Eglise nous prescrit au nom de Jésus-Christ, notre seul partage c'est le respect et la soumission. « Celui qui vous écoute m'écoute, » a-t-il été dit au collége des apôtres et à leurs successeurs dans leur divin ministère. Ainsi Jésus-Christ a-t-il commandé la prière comme le canal ordinaire des faveurs célestes? c'est à nous de l'invoquer avec autant d'humilité que de confiance. A-t-il établi un sacrifice d'adoration et d'amour dont le prix infini le rend digne de l'infinie Majesté? c'est à nous d'y assister avec une componction vive et un profond anéantissement. A-t-il institué des signes sacrés, pleins de force et d'efficacité pour la sanctification de nos ames? c'est à nous de puiser avec empres-

sement et reconnoissance à cette source de grâces. A-t-il fondé un sacerdoce pour être le dispensateur de ses mystères? c'est à nous de recourir à lui avec respect. Enfin a-t-il laissé en quittant la terre une autorité gardienne de ses vérités saintes, chargée de nous diriger dans les voies du salut, de veiller à la pureté de son culte aussi bien qu'à l'intégrité de sa doctrine? c'est à nous de l'écouter avec docilité, nous souvenant de cette parole de saint Cyprien : « Que celui-là ne » sauroit avoir Dieu pour père, qui n'honore » pas l'Eglise comme sa mère. » Loin de nous le fol orgueil de censurer l'œuvre de la divine sagesse, de dédaigner les moyens de sanctification qu'il lui a plu d'établir, de vouloir nous tracer des routes nouvelles, et d'accuser de superstition ce qui a été pratiqué par les saints et grands personnages qui nous ont précédés dans la carrière.

Je le sais; lorsqu'il s'agit des devoirs et des pratiques ordinaires de la vie chrétienne, et, pour le dire ici dans le langage le plus simple, lorsqu'il s'agit de la sanctification du jour du Seigneur, de l'assistance à l'office divin, de la confession annuelle, du

devoir pascal, de l'usage des sacremens, des temps d'abstinence et de jeûne, du respect pour la mémoire des saints, pour leurs tombeaux, pour leurs restes vénérables, nous sommes peut-être tentés de n'y voir que des dévotions populaires, de croire tout cela au-dessous de notre rang et de nos lumières; mais je sais aussi que toutes les distinctions de naissance, de talent, de richesses, de dignités, bien qu'elles soient dans l'ordre de la Providence et consacrées par elle pour le bien de tous, disparoissent devant le Dieu du ciel et de la terre, qu'elles ne sauroient autoriser à ses yeux la violation de la loi commune, et que même il a droit d'exiger davantage de ceux à qui il a plus donné. Dans tout ce qui touche aux exercices religieux, condamner ce que l'Église condamne, approuver ce qu'elle approuve, pratiquer ce qu'elle commande, telle est la règle des vrais fidèles.

Je sais encore que le monde est plein de beaux esprits dédaigneux qui font de ce que le sage respecte l'objet de leurs censures et de leurs dérisions amères, de cœurs foibles qui trahissent leur foi, et qui, déserteurs au

dehors de ce qu'ils révèrent intérieurement, rougissent des devoirs extérieurs, des pratiques saintes de la religion; mais il est d'un caractère noble et ferme de s'élever au-dessus des railleries des hommes vains et frivoles qui souvent blasphèment ce qu'ils ignorent; il est d'un cœur généreux de dire comme saint Paul : « Que m'importent les jugemens des hommes, leurs » louanges ou leur blâme? mon véritable » juge c'est Dieu : » *Qui judicat me Dominus est.*

Je sais enfin qu'il existe au milieu de nous une secte impie parce qu'elle est perverse, et perverse parce qu'elle est impie, qui fait la guerre à Dieu pour mieux la faire aux hommes, qui sème des doctrines funestes pour en recueillir des forfaits, qui dénature par des sophismes ou des crimes ce qu'il pourroit y avoir de grand et d'élevé dans les institutions humaines, qui voit la liberté dans une indépendance sauvage, l'égalité dans la confusion de tous les rangs, la tolérance dans la haine et l'oppression de la religion véritable; secte qui ne semble vivre que de destruction et de mensonges, qui

raisonne la révolte comme l'impiété, et qui, tous les jours, couvre la France entière, les campagnes comme les cités, de libelles furieux contre la religion, le sacerdoce et ses ministres. Mais cette apostasie ne fait que donner plus de prix à la fidélité. C'est lorsque mille bouches s'ouvrent pour blasphémer, que le chrétien doit plus que jamais sanctifier ses lèvres du nom adorable de Jésus-Christ; c'est lorsque l'arche sainte est sur le point de tomber dans les mains des Philistins, que les vrais Israélites doivent se rallier autour d'elle; c'est lorsque l'impiété frémit, menace autour de la cité sainte, que la piété doit veiller sur ses remparts. On a dit quelquefois que, lorsque la patrie étoit en danger, tout citoyen étoit soldat; eh bien! nous dirons que, lorsque la religion est si hautement combattue, tout chrétien doit être un apôtre, par ses exemples du moins, si ce n'est par ses discours; il faut qu'il s'écrie avec le prophète: « Seigneur, ils se sont armés contre votre loi, » ils l'ont foulée aux pieds, ils ont voulu la » détruire, l'abolir sur la terre; eh bien! la » haine de ses ennemis sera la mesure de

» mon amour; c'est parce qu'ils veulent l'a-
» néantir qu'elle me sera plus chère: » *Dissipaverunt legem tuam, ideò dilexi mandata tua.*

Vous le sentirez aisément, vous chrétiens réunis dans cette enceinte; c'est de vous que la religion a le droit d'attendre le plus d'efforts et de dévoûment; c'est à vous qu'il appartient surtout de la servir par l'éclat de vos exemples, et de la dédommager des outrages qu'elle reçoit par la solennité de vos hommages. La religion seule peut réparer les maux de l'impiété, raffermir l'autorité domestique et civile en la faisant dériver de l'autorité de Dieu même, arrêter la licence des esprits par le frein de ses croyances, rétablir les notions affoiblies du juste et de l'injuste, tracer à tous leurs devoirs par la divine autorité de ses préceptes, replacer ainsi sur sa véritable base l'édifice social; mais, pour qu'elle exerce tout son empire pour le bonheur de tous, il faut qu'elle soit hautement respectée par ceux dont le premier devoir, en qualité d'hommes publics, est de la respecter. Le mépris de la religion de la part de ceux que leurs di-

gnités, leur fortune, leurs lumières, élèvent au-dessus du peuple, a toujours été et sera toujours le présage aussi certain qu'effrayant du dépérissement des mœurs, des lois et de la société.

Je vous rends grâces, ô mon Dieu, au nom de la France entière, d'avoir animé de ce zèle et de ces sentimens les enfans de saint Louis. Écoutez le vœu de nos cœurs, sauvez tout ce qui nous reste d'une tige si belle, et faites-la refleurir avec un éclat tout nouveau. Couvrez du bouclier de votre puissance le prince si religieux, si français, qui préside à cette touchante cérémonie, lui dont le cœur loyal et magnanime se peint dans tous ses discours comme dans tous ses traits. Veillez sur ce monarque qui a hérité de la piété non moins que du trône de ses pères, et répandez sur sa tête auguste toute l'abondance de vos faveurs; achevez par lui ce que vous avez commencé, et fermez à jamais par ses royales mains l'abîme de nos malheurs. Père des miséricordes, accordez un triomphe complet aux lumières de son esprit sur les ténèbres de la fausse sagesse, à la pureté de ses vertus sur

la corruption du siècle, à la sincérité de sa foi sur les efforts de l'impiété; couronnez enfin tous vos dons en le rendant heureux sur la terre du bonheur de ses peuples, et heureux dans le ciel de votre bonheur même. Ainsi soit-il.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE IVe. VOLUME.

Pages

MAXIMES DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE SUR LE SALUT DES HOMMES. 1

Ie. Que faut-il penser du sort des enfans qui meurent sans baptême?

IIe. Que faut-il penser des chrétiens qui meurent hors du sein de l'Eglise catholique?

IIIe. Que faut-il penser du sort des infidèles qui meurent sans avoir connu la révélation?

QUESTIONS ET RÉPONSES RELATIVES AU SALUT DES HOMMES. 46

SUR LA TOLÉRANCE. 56

Ie. Tolérance civile.

IIe. Tolérance chrétienne.

IIIe. Tolérance philosophique dont le sytème se fonde sur cette triple assertion :

1e. les croyances religieuses ne sont rien ;

2e. il suffit d'être honnête homme ;

3e. chacun doit suivre la religion de son pays.

SUR L'INCRÉDULITÉ DES JEUNES GENS. . . . 92

Ie. Elle n'est point éclairée.

IIe. Elle n'est point sincère.

IIIe. Elle n'est point désintéressée.

DES HOMMES ILLUSTRES DU CHRISTIANISME. . 122

Ie. Est-il vrai que l'Eglise primitive n'étoit composée que de chrétiens pris dans les dernieres classes de la société?

Pages

IIo. Est-il vrai que les docteurs et les Pères de l Eglise chrétienne ne soient en faveur de la religion d'aucun poids et d'aucune autorité?

IIIo. Est-il vrai qu'on doit à peu près compter pour rien la foi des beaux génies qui ont été chrétiens en Europe depuis trois siècles?

DES BEAUX ESPRITS INCRÉDULES. 159

L'incrédulité a-t-elle raison de se prévaloir,

Io. du nombre des ses partisans;

IIo. de leurs lumières;

IIIo. de leur philosophie?

DISCOURS SUR LA NÉCESSITÉ DE LA RELIGION POUR LE BONHEUR PUBLIC. 194

Io. Sans la religion l'ordre public est impossible.

IIo. Sans la religion la liberté publique est impossible.

SUR LES LIVRES IRRÉLIGIEUX. 228

Io. Que faut-il penser des auteurs?

IIo. Que faut-il penser des propagateurs?

IIIo. Que faut-il penser des lecteurs des livres contre la religion?

CRAINTES ET ESPÉRANCES DE LA RELIGION. . . 264

Io. Qu'avons-nous à craindre pour la religion en France?

Les motifs de crainte sont:

1o. l'antiquité même de la foi parmi nous;

2o. l'état actuel du sacerdoce;

3o. l'esprit d'impiété et d'indifférence de nos jours.

IIo. Qu'avons-nous à espérer pour la religion dans ce royaume?

Les motifs d'espérance sont:

1o. la conduite de l'épiscopat français;

2o. le retour de la famille royale;

3o. les dispositions actuelles des esprits.

SUR

Pages

SUR L'UNION ET L'APPUI RÉCIPROQUES DE LA RELIGION ET DE LA SOCIÉTÉ. 301

I°. Ce que fait la religion pour la société.
Elle affermit pour le bien de tous,
1°. l'autorité;
2°. les lois;
3°. les obligations.

II°. Ce que la société a toujours fait et ce qu'elle doit faire encore pour la religion; la religion étant le premier des biens pour les peuples et les gouvernemens, elle a toujours été et elle doit être encore l'objet de leurs premiers soins.

SUR L'ÉDUCATION. 335

I°. La prospérité de la France dépend surtout de la bonne éducation des enfans.

II°. Cette éducation, pour être bonne, doit être religieuse.

III°. Cette éducation, pour être religieuse, doit être confiée à des hommes religieux.

SUR LE SACERDOCE CHRÉTIEN. 375

I°. Examen des avantages qu'il présente pour l'humanité.

II°. Examen des reproches qu'on lui a faits.

DE L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE. 420

I°. Jésus-Christ a-t-il fondé une société religieuse qui dût, sans interruption, se perpétuer jusqu'à la fin des temps?

II°. Jésus-Christ a-t-il établi dans cette société une autorité qui fût la gardienne et l'interprète de sa doctrine?

III°. Dans quelles mains réside cette autorité?

IV°. Cette autorité est-elle infaillible dans ses jugemens sur la doctrine?

Pages

DEVOIRS ENVERS JÉSUS-CHRIST. 457

I°. Jésus-Christ étant la *vérité* dans la doctrine, nous devons croire à sa parole.

II°. Jésus-Christ étant la *vérité* dans la morale, nous devons accomplir ses préceptes.

III°. Jésus-Christ étant la *vérité* dans le culte, nous devons honorer la Divinité par les hommages qu'il nous a prescrits.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

ERRATA.

Page 32, ligne 15, rudemment, *lisez*, rudement.
Page 52, ligne 5, catholiques, *lisez*, catholique.
Page 76, ligne 11, font plus, *lisez*, font le plus.
Page 124, ligne 9, rappeliez, *lisez*, rappelez.
Page 148, ligne 1, chaldaïque, *lisez*, chaldéen.
Page 174, ligne 19, de la nouveauté, partout, *lisez*, de la nouveauté partout.
Page 181, ligne 10, le fond, *lisez*, le fonds.
Page 190, ligne 26, Peteau, *lisez*, Pétau.
Page 202, ligne 2, plus d'injustices, *lisez*, le plus d'injustices.
Ibid. ligne 3, plus de haines, *lisez*, le plus de haines.
Page 205, ligne 4, n'eût vu, *lisez*, n'eût vue.
Page 343, ligne 20, d'elles, *lisez*, d'elle.
Page 367, ligne 2, le fond, *lisez*, le fonds.
Page 403, ligne 6, plus misérable, *lisez*, le plus misérable.
Ibid. ligne 7, le période, *lisez*, la période.
Ibid. ligne 8, s'est écoulé, *lisez*, s'est écoulée.